

Éditions MobileRead

Quand j'étais capitaine

Richard O'Monroy

Quand j'étais capitaine

Richard O'MONROY



PARIS
CALMANN ET LÉVY
1896

LE DRAPEAU



QUE FAISAIT DONC TOUT SEUL, dans son coin, l'autre soir au café de la Paix, La Paillardière, le jeune sous-lieutenant frais émoulu de l'école ? Je l'avais connu comme maréchal des logis, sous-maître de manège à Saumur, et il passait pour le plus joyeux boute-en-train de sa promotion. Il n'avait pas son pareil pour décrocher les enseignes de blanchisseuses, pour piquer au mess des *laiüs* abracadabrants, pour organiser dans les rues des chasses au rat avec sonneries de trompe et hallali, et surtout pour découcher, grâce à des bûches, coiffées du bonnet de coton, et fourrées sous les draps, dans des poses pleines d'abandon. D'ailleurs le plus crâne et le plus adroit cavalier qu'on vit jamais sauter les obstacles au manège ou manœuvrer sur la piste boueuse du Chardonnet.

Or, il dégustait son apéritif, sans conviction, avec la plus noire mélancolie, regardant dans le vague, tout en remuant le breuvage à tons d'opale, et parfois il haussait vivement les épaules en esquissant

un sourire amer et en lançant vers les nymphes du plafond d'épaisses bouffées de cigarette qui ressemblaient à des nuages de tempête.

— La Paillardière ! m'écriai-je.

— Mon capitaine !

— Eh bien ! ça ne va donc pas ? Sacrebleu ! vous avez l'air tout chose. Quelque histoire de femme ?

— Évidemment, ce sont toujours les femmes qui nous font souffrir ; mais, cette fois, ce n'est pas comme vous l'entendez. Il s'agit de ma vieille tante, la marquise de Champerelle, dont je vous ai si souvent parlé. Excellente femme, mais un peu toc-toc. Assoyez-vous donc une minute, mon capitaine, je vais vous conter ça.

— Allez-y, mon jeune ami, je suis tout oreilles. Que vous a fait la tante toc-toc ?

— Vous savez que la vénérable septuagénaire, la seule parente qui me reste, ne me gâtait pas en dépit de sa grosse fortune. À peine un petit billet bleu de temps à autre pour certains anniversaires très rares, jour de l'an, ou jour de naissance. En vain je criais misère, en vain je me répandais en lamentations attendrissantes sur les frais nécessaires à un pauvre sous-maître qui veut avoir un peu de chic, képi bahuté, culotte noire à godets, et bottes

Chantilly de chez le bon faiseur, toute choses qui comptent pour le classement sur la *cote d'amour*; elle me répondait que si je n'avais pas été un paresseux fieffé, j'aurais passé par Saint-Cyr, et lui aurais ainsi évité la honte d'avoir un neveu simple marchi. Aussi, tant que j'occuperais ce grade subalterne, rien, ou presque rien; mais, par exemple, une fois que j'aurais décroché l'épaulette, une fois que je serais officier, oh alors, alors!...

» Là, je dois dire que son imagination s'échauffait. Enfin mon portrait serait digne de prendre place parmi cette longue suite d'ancêtres, casqués, empanachés, brodés ou chamarrés qui figureraient – les uns avec de bien bonnes têtes! – dans la galerie du château de Champerelle, où l'on montre encore avec émotion une chambre où coucha François I^{er}. Donc, aussitôt que je serais nommé sous-lieutenant, ma bonne tante me donnerait un cheval pur-sang, une selle anglaise, une bride, et me constituerait une petite rente de vingt-cinq louis par mois pour l'entretien dudit cheval.

» Évidemment, six mille francs ce n'est pas énorme, mais cela bouche toujours un trou dans un budget de jeune homme, et puis ce pur-sang m'apparaissait admirable avec sa petite tête, sa

longue encolure, sa crinière à droite, ses jambes fuselées, son rein court, sa queue en biseau, et *de l'air sous le ventre*, comme on dit. J'en rêvais la nuit. Vous savez, mon capitaine, le prestige que donne au régiment une monture qui n'est pas le cheval d'armes commun fourni par l'État, une monture élégante qui fait loucher les officiers supérieurs et vous attire au passage un petit compliment du général commandant la brigade. Aussi je piochais, je piochais ; plus de chasse à courre, plus de découchage, plus de fumisterie ; la théorie et la pompe, la pompe et la théorie. Cela bardait, il fallait voir. Aux derniers examens je sors onzième, ce qui est gentil, et c'eût été bien mieux encore sans mes jours de consigne à la chambre qui figuraient en nombre considérable. Bref, me voilà officier, et désigné pour un emploi de mon grade au 12^e chasseurs, alors à Rouen.

» Je revêts mon uniforme, un dolman bleu étincelant, sur les manches duquel mes galons de sous-lieutenant dessinaient de merveilleuses arabesques, et je me précipite rue de Grenelle, chez la marquise.

» — Eh bien, ma bonne tante, m'écriai-je, suis-je maintenant digne de figurer dans la galerie de Champerelle ?

» La vieille dame prend son face-à-main, se recule de trois pas, me lorgne avec une petite moue et me dit :

» — Oui, évidemment, c'est mieux, c'est déjà mieux. Te voilà sorti de la troupe.

» — Et... je puis compter sur le pur-sang, la selle, la bride et les petits six mille, les bons petits six mille ?

» — Ah ! oui, c'est vrai, je t'avais promis...

Eh bien, écoute. Tu n'es pas encore assez illustre, assez digne de ta haute lignée.

» — Mais, sapristi, qu'est-ce que vous voulez encore ?

» — Je veux... tiens, je veux que tu aies pris un drapeau.

» J'étais abasourdi :

» — Un drapeau, répétais-je machinalement, vous voulez que je prenne un drapeau ?

» — Mais oui, pourquoi pas ? Ton bisaïeul maternel en a bien pris quatre à lui tout seul. Mais je ne t'en demande qu'un, un seul. Prends un drapeau, et je tiens ma promesse pour le cheval et la rente.

» Vous riez, mon capitaine. Comment diable des idées aussi saugrenues peuvent-elles germer sous les boucles blanches des vieilles marquises ? En vain je

voulus discuter, parler logique – logique ! – prouver que depuis bientôt un quart de siècle l'Europe reposait en paix, et que, par conséquent l'opération demandée devenait de plus en plus difficile. La bonne dame ne voulait pas en démordre :

» – Prends un drapeau, et je tiens ma promesse.

» Avouez que c'était crispant.

– Alors qu'est-ce que vous avez fait ?

– Que voulez-vous, j'ai rusé. Le 12^e chasseurs venait de quitter Rouen pour Saint-Mihiel. J'ai profité de cet éloignement et de ce changement de garnison pour faire croire à la marquise que je partais pour Tananarive ; et puis avant-hier, je me suis présenté au vieil hôtel de la rue de Grenelle, très bruni, très maigri, avec un vieux dolman élimé, défraîchi, usé jusqu'à la corde ; et j'ai rapporté à ma noble tante un superbe drapeau en soie jaune, avec des dragons brodés, des lunes, des soleils, tout le tremblement, et une vieille queue de cheval suspendue à la pique.

» – Qu'est-ce que c'est que ça ? m'a demandé la marquise émerveillée.

» – Ça, lui répondis-je avec aplomb, c'est l'étendard qui flottait sur le palais de la reine de Madagascar. Le général m'en a fait cadeau comme dans le Fils de l'Aretin :

Et ce drapeau conquis par vous, je vous le donne.

Accrochez-le si vous voulez dans la galerie de Champerelle.

» Là-dessus la bonne dame me tend les bras, m’embrasse avec des larmes d’attendrissement, et me remet le premier arrérage de la rente, vingt-cinq louis, qui ont été mangés le soir même dans un souper avec les camarades. Le pur-sang et la selle devaient venir quelques jours après.

— Eh bien, tout cela m’a l’air de s’arranger très bien.

— Attendez, mon capitaine. La marquise est toc-toc, mais pas encore assez, hélas ! pas au point de ne pas pouvoir lire une étiquette. En admirant de plus près mon drapeau et avant de l’accrocher dans la fameuse galerie, la voilà qui aperçoit collé sur la hampe noire un petit carré de papier blanc. Elle met ses lunettes et lit :

AU NAIN JAUNE

SPÉCIALITÉ DE JOUETS D’ENFANTS ET D’ACCESSOIRES DE COTILLON
PASSAGE DE L’OPÉRA

» Elle se précipite chez le marchand, et cet idiot dévoile le pot aux roses. Un officier, M. de La Paillardière, était venu lui commander en effet un drapeau

jaune pour un trophée destiné à une fête d'escrime au Cercle militaire. Patatras ! Le soir même je recevais ce billet accablant :

« Vos ancêtres, monsieur, prenaient des drapeaux à l'ennemi ; ils ne les achetaient pas à la foire. Je vous laisse les cinq cents francs pour payer ce joujou ridicule, mais c'est tout ce que vous aurez jamais de moi.

» MARQUISE DE CHAMPERELLE »

» Et, ajouta La Paillardière, la vieille toc-toc est capable de me déshériter... à moins que, d'ici sa mort, je n'aie le temps de prendre un autre drapeau. Mais, cette fois, pour de bon.

PIANO CONTRE PISTON



DE LA BATAILLE de Rezonville, il m'est resté un souvenir très net, très précis. Je revois le général, alors colonel Favernon, revenant à petits pas, après une charge tumultueuse, sur son cheval couvert d'écume. Il n'avait plus de képi; ses grosses moustaches étaient hérissées comme celle d'un chat en colère; il essayait sur son tapis de selle un sabre tout rouge de sang, dont la lame était tordue par la lutte, et, très calme, il nous disait, en clignant de l'œil :

— Je crois que j'en ai bien tué deux ou trois.

On l'appelait le « sanglier en culotte rouge », et, certes, il n'avait pas volé son nom.

C'était une brute; mais, en campagne, quel magnifique soldat, verveux, vaillant, goguenard, s'emballant sur l'ennemi comme un cheval de sang qui a reniflé la poudre! Ah! dame, en temps de paix, pas toujours commode, n'ayant qu'une idée très vague du droit des gens, un vrai féodal, comprenant la discipline vexatoire et même tyrannique...

au demeurant, le meilleur homme du monde. Je songeais à tout cela en le voyant entrer, l'autre jour, au café de la Paix, tout blanc maintenant et très rouge de teint, donnant un peu l'impression d'une praline dans du coton, mais toujours coiffé sur l'oreille, sanglé dans une redingote à énorme rosette et plus cardier que jamais. Il m'aperçut et, d'une voix sonore :

— Tiens, vous voilà! Sacrebleu! nous allons prendre l'absinthe ensemble.

— Ce sera un grand honneur pour moi, mon général.

— Voyez-vous, j'ai toujours une grande sympathie pour ceux qui ont fait partie de la vieille armée; avec eux, on peut causer. Ils ont vu quelque chose, ils ont porté un uniforme qui n'avait pas encore été concédé à MM. les réservistes et territoriaux et qu'ils gardaient fièrement depuis le réveil jusqu'à l'extinction des feux, comme des prêtres revêtus d'un costume sacré et remplissant un sacerdoce...

Je répondis, flattant sa manie :

— Il est évident que c'était bien mieux. Maintenant, on se déguise en officier juste le temps de faire son service, comme un acteur qui remplit un rôle, et l'on s'empresse de redevenir un bourgeois.

— Un sale bourgeois ! hurla Favernon, en envoyant sur la table un coup de poing qui fit tressauter tous les voisins. Mais ils connaissaient le général et ne témoignèrent aucune surprise.

Cependant Favernon continuait :

— Tenez, c'est comme le commandant Chavoye, que vous voyez en face. S'il avait été moins gros, il aurait pu faire un bon officier ; mais il avait des goûts de bourgeois : il aimait trop la musique. Ah ! l'animal ! en voilà un qui m'a rasé avec son piano ! Mais, par exemple, je me suis vengé, bien vengé. Je puis même dire que je l'ai dompté.

— Vous avez dompté Chavoye ?

— Parfaitement. Nous étions alors en garnison à Lille ; j'étais colonel d'état-major, et Chavoye, capitaine au 4^e dragons. Nous habitions tous les deux, rue Saint-André, une maison pas très éloignée du quartier. Lui occupait le premier étage, et moi, le rez-de-chaussée. Très actif, à cheval dès cinq heures du matin, j'aimais, en revanche, à me coucher de bonne heure, vers les dix heures : c'est la vraie vie du soldat qui veut être frais le lendemain pour les exigences du métier. Mais mon Chavoye ne partageait pas ma manière de voir, il veillait jusqu'à des heures absurdes, et, pendant ce temps-là, il jouait du piano, en chan-

tant d'une voix épouvantable des airs absolument idiots :

Vers les rives de France,
Voguons en chantant – oui,
Voguons doucement – oui,
Pour nous les chants sont doux...

Il y en avait comme cela douze couplets. Et je me retournais, exaspéré, sur mon petit lit de fer sans pouvoir fermer l'œil, tandis que mon sacré Chavoye continuait à glapir :

Pays, notre espérance...

Et cela durait jusqu'à minuit, une heure du matin. J'étais absolument furieux. Je lui avais fait par écrit des observations dont il n'avait tenu aucun compte, et il m'avait répondu que, pris toute la journée par son service à « la Madeleine », il n'avait absolument que la soirée pour se distraire et se livrer aux douceurs de son art favori. Son art! Eh bien, je lui en ai fourré, de l'art et de la musique! Il en a eu pour son grade.

Et Favernon éclata d'un gros rire qui lui secouait les épaules.

— Qu'est-ce que vous avez fait, mon général?

— Eh bien, à dix heures du soir, j'ai demandé chez moi deux trompettes du 4^e dragons ; je les ai enfermés dans la cuisine, en tête à tête avec quelques bonnes bouteilles de bière pour les maintenir en gaieté, pendant que Chavoie continuait à voguer en chantant « vers les rives de France ». Puis, à minuit, quand la musique du piano a cessé, je suis venu trouver mes gaillards, qui me semblaient ronds comme la bourrique à Robespierre... J'ai remis à l'un une trompe de chasse et à l'autre un cornet à pistons.

» — Mais, mon général, me disaient-ils avec une modestie qui leur faisait d'autant plus honneur qu'ils étaient dans un « état voisin de l'ivresse », mais » mon général, nous ne savons jouer que de la trompette.

» — Tant mieux, sapristi ! J'en suis enchanté. C'est tout à fait ce que je désire. Tenez, voici vos instruments, et jouez ferme.

» Et voilà mes deux gaillards qui se mettent à souffler à pleins poumons, qui dans son piston, qui dans sa trompe, avec l'entrain de deux brutes qui ont absorbé des canettes depuis deux heures. Pendant ce temps, mon ordonnance — ah ! le brave garçon ! — avait pris un manche à balai et marquait la mesure en cognant à coups redoublés contre le plafond. Pour

de la musique, c'était de la musique, de la musique de chambre comme je la comprends, ronflante, sonore, un charivari à réveiller un mort. Jamais je ne m'étais autant amusé, même au petit Mourmelon, au temps des fêtes impériales.

» Ce concert dura une partie de la nuit, tant que les trompettes purent souffler et tant que mon ordonnance put cogner. Au petit jour, le manche à balai se rompit, et mes deux dragons reprirent le chemin du quartier Saint-André.

» Le lendemain, à dix heures, je reçus la visite du capitaine Chavoie. Il était pâle, défait, et ses yeux, rougis, avaient deux pochons en dessous : la fâcheuse insomnie !...

» — Mon colonel, vous étiez sans doute absent cette nuit. Vos ordonnances en ont profité pour faire une vie de patachon, avec une musique de cuivre et des coups contre mon plancher. C'était épouvantable. Je n'ai pu fermer l'œil une minute.

» — Mon cher capitaine, lui répondis-je avec mon plus doux sourire, j'étais là. Je puis même vous dire que c'était moi qui jouais du cornet à piston.

» Chavoie me regarda, effaré.

» — Que voulez-vous ? continuai-je, à chacun ses plaisirs. Vous, vous aimez la piano ; moi, j'ai un

faible – je pourrais même dire un fort – pour le cor-net à pistons. Toutes les fois que vous me ferez de la musique au premier, je vous promets de vous en faire au rez-de-chaussée. Une politesse en vaut une autre.

» Chavoys aurait bien voulu me répondre... mais j'avais deux galons de plus que lui, et il savait comme moi que la bonne discipline fait la force des armées, si le bon sommeil fait la force des combattants. Il salua, en se mordant la moustache, et, pendant quelque temps, je fus débarrassé des « rives de France ». Un soir, à l'occasion d'une petite réunion de famille, il y eut une petite reprise offensive, et, à nouveau, je fis sonner mes fanfares et casser un second manche à balai. Bref, j'ai gagné la victoire et suis resté maître du champ de bataille : Chavoys a déménagé, emportant ses romances et son piano ; il a loué une maison isolée près de l'usine à gaz. Aussi, voyez-vous, il n'a jamais dépassé le quatrième galon : il avait des goûts trop bourgeois, et je crois bien avoir lu sur ses notes, dans la colonne réservée à la « cote d'amour » : « Officier artiste. S'occupe beaucoup trop de musique. »

...Et, pendant que le général Faverson, très guilleret, me racontait son histoire, je voyais assis en

face de nous le commandant Chavoie, qui, tout en battant son absinthe, jetait vers son tortionnaire des regards un peu apeurés, comme s'il eût craint de voir recommencer, sur l'ordre de son supérieur, le terrible charivari d'autrefois.

EN REVENANT DE MAUBEUGE



ET COMME LE BRUIT s'était répandu au cercle qu'Altesse était revenue de Maubeuge où l'avait attirée une fois de plus son amour indéniable pour la cavalerie française, je songeai que c'était précisément le jour de cette ardente patriote, et je pris le chemin du petit hôtel du boulevard Haussmann.

Comme toujours, je trouvai Altesse entourée de cette cour de jolies filles, d'officiers et d'artistes qui donnent à son salon une physionomie si spéciale. De grands bouquets dans des vases de cristal semblaient rendre honneur aux œuvres des maîtres suspendues aux murailles; d'accortes femmes de chambre passaient en silence au milieu des groupes en offrant aux hôtes les sandwiches au caviar et le porto reconstituant; l'air était tiède et cela sentait bon, un mélange de parfums capiteux et de tabac d'Orient. Tout autour de la maîtresse de céans, étendue sur sa chaise longue, les couples riaient, flirtaient, mais on trouvait généralement qu'Altesse n'avait pas son entrain habituel. Volontiers, nous eussions chanté

comme le baron de Gondremark à la veuve du colonel :

Pourquoi cet air morose
Sur son front attristé ?

— Oui, pourquoi ? finit par demander un fidèle plus curieux ou plus indiscret que les autres.

— C'est que, nous dit languissamment Altesse, en repliant sous sa nuque rutilante un bras nu qui émergeait d'un déshabillé en crépon vert Nil, c'est que je suis atrocement fatiguée.

— Ah ! ah ! fit-on à la ronde avec approbation joyeuse, il paraît que le capitaine du 6^e corps a été remarquable. Oh ! ces régiments frontière ! Quelle élite !...

— Vous n'y êtes pas du tout. Le capitaine a été ce qu'il devait être, très suffisamment aimable et passionné, mais nous sommes de vieux camarades très habitués l'un à l'autre ; pas de surprises, pas d'imprévu, et la manœuvre s'est effectuée sur le thème habituel dont je pourrais, minute par minute, préciser toutes les phases.

— Alors ?...

— Alors il y a eu autre chose.

— Oh ! ma petite Altesse, contez-nous cette autre chose, fleur d'Orient, lis de pureté, étoile des peintres, dame de volupté, vierge au casque d'or, patronne des arts...

Altesse interrompit la litanie qui montait gouailleuse lancée par le chœur antique et nous dit :

— Eh bien, écoutez. À Maubeuge, le capitaine m'avait reconduite ce matin au train de neuf heures quarante, — un bon rapide qui vous met pour déjeuner à Paris à midi quarante-neuf —, mais il n'était pas resté à la gare parce qu'il y avait service en campagne à dix heures et qu'il avait juste le temps de déjeuner ; après m'avoir installée dans mon coupé, il m'avait donné tranquillement sur la joue un bon baiser avec sa grosse moustache, — presque un baiser de père —, et il était parti, m'envoyant avec son stick un gentil adieu, sans la moindre tristesse. Je me rends très bien compte de la situation. Je lui fais un vif plaisir en arrivant, parce qu'il a faim... mais je lui fais également grand plaisir en m'en allant quatre jours après parce qu'il est très occupé et que la fringale est passée.

» J'étais donc dans mon coupé, jetant un regard distrait sur ce paysage de Maubeuge plutôt laid avec ses filatures et ses fabriques d'ardoises, lorsque sou-

dain je vis apparaître à la portière le petit lieutenant des Esbroufettes.

» — Bonjour, ma capitaine, me dit-il en me faisant le salut militaire.

« — Bonjour, jeune subalterne. Vous allez faire la fête à Paris ?

» — Pas tout à fait. Je vais me marier ; j'ai une permission de quinze jours et je descends à Tergnier, où je vais voir ma fiancée au château de la Chesnaye. Il y a même avec moi, dans le compartiment voisin du vôtre, maître Poinçillon, le notaire de la famille, qui s'en retourne à Paris après avoir causé avec moi. C'est un bonhomme bien ennuyeux, mais il faut le ménager. Tous comprenez?...

» — Je comprends très bien...

» — En voiture ! cria le conducteur interrompant brusquement notre conversation.

» Des Esbroufettes me quitta, et je me retrouvai toute seule à nouveau. Et tandis que le train filait, voilà que j'ai la curiosité de regarder par le petit judas en verre qui séparait mon coupé du wagon, et j'aperçois maître Poinçillon qui, penché sur sa serviette ouverte sur ses genoux, corrigeait un volumineux dossier, tandis que le lieutenant, étendu dans le coin opposé, rêvait à je ne sais qui, à sa fiancée

peut-être. Il était affreux ce notaire avec son crâne en pointe, ses lunettes à branches d'or et ses favoris en pattes de lapin, mais je ne pus m'empêcher de trouver charmant le petit des Esbroufettes. Il avait les yeux perdus dans le vague, de grands yeux bleus bons et naïfs frangés de longs cils ; sa tunique bien ajustée moulait une poitrine d'hercule, et sous sa fine moustache hérissée en chat était campée une cigarette dont parfois il secouait la cendre d'un petit coup sec, le plus élégamment du monde.

» Que vous dirais-je, mes bons amis ? Vous me connaissez ; du reste vous savez combien l'imagination joue chez moi un grand rôle. Je n'avais jamais pensé au lieutenant auparavant. Il est gentil, sans doute, mais il y en a des centaines comme lui dans la cavalerie française. Eh bien, l'idée qu'il allait se marier, qu'il allait enchaîner son existence à celle d'une chaste jeune fille, lui donnait, à l'avance, comme l'attrait d'un fruit déjà défendu. J'eus comme le désir pervers de lui faire commettre une faute avant la lettre, de me faire embrasser par ces lèvres qui allaient murmurer des phrases d'amour à une autre, là-bas, au château de la Chesnaye. En arrivant à Busigny, à dix heures vingt et un, je baisse la glace, je me penche et je dis, très aimable :

» — Monsieur des Esbroufettes, à quelle heure arriverez-vous à Tergnier ?

» — À onze heures, madame.

» — Eh bien, d'ici là, montez donc me faire une petite visite, voulez-vous ?

» — Oh, très volontiers !

» Et le voilà qui dégringole de son wagon, avec l'agilité d'un clown et qui bondit dans mon coupé. Et alors je deviens coquette, aguichante ; je me fais renouer le lacet de mon soulier défait, un petit truc qui réussit toujours avec la jambe que j'ai. Lorsque l'on voit la jambe, le reste se devine... et tout chemin mène à Rome. Le petit des Esbroufettes m'attaque vigoureusement à la hussarde — les distractions sont rares, vous savez à Maubeuge, surtout pour un garçon qui va se marier et qui est obligé, dans une petite ville où tout se sait, à une tenue parfaite ; je me défends mollement ; bref, avant d'arriver à Saint-Quentin, je n'avais plus rien à refuser. C'est absurde, mais il me semblait que j'avais débauché un jeune novice, tout prêt à prononcer ses vœux et à entrer dans les ordres. Cette petite escapade amoureuse me sembla véritablement exquise, avec un piment de péché qui devient, hélas ! de plus en plus rare pour mon palais blasé. Le temps passa comme dans un rêve, entre ciel

et terre, mais faisant un si beau voyage à travers les paradis artificiels que je n'avais plus la notion exacte de la vie réelle, jusqu'au moment où je fus arrachée à mon extase par une voix brutale qui criait :

» — Tergnier, Tergnier !

» En toute hâte, le petit des Esbroufettes ramassa son képi, tombé à terre, redonna un pli vainqueur à ses moustaches qui, je ne sais pourquoi, pendaient d'une façon lamentable ; puis me donnant un baiser hâtif, il sauta sur le quai, où je le vis, très rouge, recevoir les effusions d'une nombreuse famille. J'étais si bien dans mon petit coin, un peu lasse mais me sentant si délicieusement engourdie ; je me préparais à fermer les yeux afin de revivre, si possible, le rêve interrompu, lorsque la porte s'ouvre, et à ma profonde stupeur, je vois entrer M. Poincillon.

» Et tandis que le train s'ébranlait, voici cet affreux bonhomme qui s'assoit sans façon sur la banquette, à côté de moi, et qui me dit d'un ton sévère :

» — Vous savez, mademoiselle, que j'ai tout vu, oui tout vu par le petit carreau.

» — Eh bien, lui répondis-je interloquée, pour un notaire, vous faites un drôle de métier. Vous n'avez pas dû vous ennuyer !

» — Il ne s'agit pas de cela. Les intérêts d'une noble famille me sont confiés. Ces intérêts sont sacrés. Je ne veux pas que la jeune fille épouse un coureur, un libertin; et je vais tout écrire aux beaux-parents afin de faire rompre le mariage.

» — Vous ne ferez pas cela!

» — Si, je le ferai, je le ferai absolument, à moins que...

» Et son petit œil de vieux faune brillait sous ses lunettes à branches d'or. Que voulez-vous! Je songeais au scandale, au désespoir de ce pauvre des Esbrouffettes. Je me reprochais déjà ma coquetterie comme une mauvaise action. En somme, c'était moi qui avais commis la faute, c'était à moi de la réparer. Et j'ai réparé! Mais quelle absinthe après le miel! Ah! je n'en menais pas large en arrivant à Paris, Poinçillon, non plus, du reste...

» Et voilà pourquoi, mes bons amis, conclut Altesse, je vous reçois ce soir avec le teint un peu pâle et la mine éreintée. Les officiers, tant qu'on voudra... mais pas les officiers ministériels.

FEMMES ET CHEVAUX



SAMEDI SOIR, au bal de l'Opéra, tandis que les petits-jeunes se livraient dans la loge du Cercle à un massage érotico-tortionnaire sur des malheureuses échouées là dans un instant de fâcheuse inspiration, nous, les sages, nous étions debout devant la porte, occupés à regarder le mouvement du couloir. Spectacle toujours le même, et cependant toujours intéressant, avec ses rencontres, ses interpellations, ses flirts à peine ébauchés, ses bousculades, le tout dominé de temps à autre par le passage de l'épouvantable géant à mâchoire de travers et à fausse barbe, qui déambulait au milieu des groupes en les dépassant de la moitié du corps.

— Ah ça! nous dit tout à coup notre président Taradel, quel diable de manège exécute le capitaine d'Authoire? Est-il donc chargé de surveiller son camarade Loirmont?

Et le fait est que le capitaine suivait celui-ci à distance respectueuse, et, dès qu'il s'apercevait que Loirmont avait abordé une femme, il se précipitait

à son tour vers elle, l'entraînait dans un petit coin écarté, lui parlait trois minutes, puis il la quittait pour se remettre bien vite à la poursuite de Loirmont.

— Hé ! d'Authoire, cria Taradel, ce n'est pas fini, ce métier de confesseur avant la lettre ! Fi, que c'est vilain.

— Je ne confesse pas, nous répondit d'Authoire en riant ; je demande seulement si on a promis de souper avec le cher camarade. Oui ou non, et c'est tout.

— Et alors ?...

— Alors, si l'on n'a rien promis, le domino perd tout intérêt pour moi – et je m'en vais. S'il a promis, je me mets en quatre pour lui persuader de lâcher Loirmont et de souper avec moi, car je suis beaucoup plus gai, beaucoup plus généreux, beaucoup plus... tout. Je n'épargne ni amabilités ni promesses. Et, en général, je réussis. Ça me fait des bals d'Opéra délicieux.

— Quelle drôle de manie ! Et pourquoi cet acharnement spécial ? Il y a un motif ?

— Oui, une vieille dent qui date du 20^e cuirassiers.

— ConteZ-nous cela.

— Je veux bien, mais pas dans la loge, car je veux continuer à surveiller mon homme.

Le capitaine monta sur la marche, de manière à bien dominer la cohue hurlante et grouillante, puis il nous dit :

» — Loirmont et moi, nous étions sortis de Saumur ensemble, classés à deux numéros près, et nous avons eu la veine d'être envoyés dans le même corps tous deux à Versailles, où il y avait deux places vacantes. Il s'agissait de nous monter : le choix d'un cheval d'armes est un choix grave pour un jeune officier dont on juge immédiatement l'attitude et l'allure aux premiers exercices. Or, il suffisait que j'eusse l'idée d'essayer un cheval dans l'escadron pour que Loirmont le montât le lendemain, et m'annonçât qu'il allait le demander au rapport, sa légère ancienneté lui donnant un droit de préférence. Il fallait ruser. Je profite d'une absence de Loirmont pendant vingt-quatre heures, et je me fais adjuger Spartacus, un cheval superbe, au poitrail large, aux reins courts, noir, entièrement zain, que j'avais guigné dès mon arrivée. À son retour, voilà mon Loirmont très vexé, mais il dissimule, et savez-vous ce qu'il fait ?

» Tous les matins, à six heures, il prend Spartacus, ramène au manège et fait le simulacre avec sa cravache de mettre le sabre à la main. Vous savez que cela s'exécute en deux temps. « Sabre – main ! » Au premier temps, le bras droit doit s'élever en l'air, avec la lame dans le prolongement du bras et au second temps, on doit reposer le poignet sur la cuisse, le dos de la lame verticale appuyée au défaut de l'épaule. Or, mon camarade avec sa cravache exécutait bien le premier temps, mais le second temps était remplacé par une dégelée formidable de coups de cravache qui retombait sur la croupe du pauvre Spartacus affolé. Je n'ai su tout cela que plus tard par l'indiscrétion d'un garde d'écurie.

» – Alors ?

» – Alors, ce qui devait se produire est arrivé. La première fois que le colonel a voulu me donner le commandement de l'escadron, j'ai quitté mon poste devant le peloton pour aller me placer sur le flanc de la colonne, et là, comme c'était mon devoir, j'ai voulu mettre le sabre à la main. Ah ! mes enfants !... Dès que Spartacus a vu la pointe de ma latte en l'air, il s'est mis à tourner sur son arrière-train comme un fou, et jamais je n'ai pu réussir à le calmer tant que je n'ai pas eu remis le sabre au fourreau. Impossible

de commander dans des conditions pareilles. J'ai dû descendre et emprunter la monture de mon marchi ; mais, vous comprenez bien, cette première impression a été fâcheuse. Enfin, j'espérais bien, à force de patience, de douceur, de calme et de dressage bien compris, arriver à faire perdre cette mauvaise habitude à mon canasson, lorsque Loirmont me dit :

» — Vois-tu, mon vieux, tu ferais bien mieux d'acheter un bon cheval dans le commerce. Tu n'aurais pas tous ces ennuis, et rien ne vous pose bien auprès des chefs comme un cheval à soi. Il y a précisément une occasion extraordinaire chez Chery : Fanny, une belle jument alezane de 1^m69, six ans. On n'en demande que deux mille francs. Tu seras monté comme un roi.

» — Mais je suis de semaine.

» — N'est-ce que cela ? Je vais te la faire conduire ici. Tu l'essayeras sur l'avenue de Saint-Cloud, après le pansage, et si elle te plaît, je pars pour Paris, et je conclus le marché pour toi.

» Ça, c'était d'un ami, d'un vrai ami. Je m'extasie sur la complaisance extrême de Loirmont, et le lendemain j'enfourche Fanny, une bête absolument mise au bouton et qui faisait tout ce qu'on voulait ;

pas de côté, pas espagnol, petit galop rassemblé, changement de pied.

» Et jolie avec cela, petite tête, encolure longue, une superbe sortie d'épaule, du cerceau ; de l'air sous le ventre – la bête était de première.

» — Ah ! me disait mon camarade campé en spectateur sur le trottoir de l'avenue, si tu te voyais dessus ! C'est tout à fait ton affaire.

» Il m'en dit tant et tant que je me décide, et le charge d'acheter la jument le jour même. Elle monta à deux mille quatre cents francs, mais je ne regrettais rien. Je fis admettre Fanny comme jument d'armes... et Loirmont reprit Spartacus, se chargeant, disait-il, de le remettre à la raison.

» Quelque temps après, nous avions service en campagne avec le général de brigade. Je continuai à être très satisfait de ma monture. Je commandais le peloton d'avant-garde, chargé du service d'exploration, et je surveillais le service de ma pointe, lorsqu'en arrivant près de l'usine à gaz, un appel de cloche retentit, une cloche destinée à appeler les ouvriers au travail. Et immédiatement voilà Fanny qui part, mais qui part à un galop effréné, vertigineux, sans qu'il me soit possible de la maintenir. Trois fois je fais ventre à terre le tour de la rotonde

de l'usine, et à chaque tour le général, goguenard, les bras croisés, me criait au passage :

» — Eh bien, monsieur d'Authoire, nous vous attendons ; cette course n'est pas encore terminée ?

» La colonne, pas éclairée, avait forcément fait halte, et tous les officiers, très égayés, assistaient à ce *walk-over*. Enfin, le maudit tintement de cloche cessa et je pus ramener ma bête haletante et couverte d'écume. Eh bien, messieurs, savez-vous ce que j'ai découvert ? Fanny provenait de la vente des écuries Zidler après la suppression de l'Hippodrome ! Habitée à courir en course plate autour de la piste, la cloche lui donnant le signal du départ, et tant que la cloche retentissait la vaillante jument déployait tous ses efforts pour arriver quand même bonne première. Voilà.

» Bien entendu, je me suis empressé de revendre Fanny au Tattersall, avec une forte perte, tandis que mon camarade se prélassait sur Spartacus, mon Spartacus redevenu sage comme un mouton. Alors, puisque Loirmont m'avait pris mes chevaux, moi, par vengeance, je me suis butté à lui prendre ses femmes, toutes ses femmes. Je fais rater ses rendez-vous, échouer ses tentatives, je bouscule toute sa vie amoureuse, et c'est exquis.

» ...Mais pardon, vous permettez... Il vient de causer un grand quart d'heure avec ce domino gris-perle. Eh bien, ni pour or, ni pour argent, vous entendez, il ne soupera avec lui ce soir. Je vous en donne mon billet! »

Et d'Authoire se précipite fiévreusement à la poursuite du domino gris-perle.

LA BALLE



JE ME PROMENAIS À PETIT PAS, rue Aguado, sur la plage de Dieppe, causant avec lady Halifax – celle qu'on appelle la belle Maggy – du dîner de gala qu'elle voulait donner, au grand hôtel des Bains, en l'honneur du marquis et de la marquise Mac Grégor, et je lui donnais quelques conseils sur le menu. Il avait été tacitement convenu, en effet, que, si les plats étaient réussis, les fleurs bien choisies, le dîner gai, en un mot que si tout marchait bien, Maggy consentirait à écouter d'une oreille moins distraite, mes propositions incendiaires. Mais, tant que ce grave événement n'aurait pas eu lieu, elle était trop préoccupée, trop absorbée, trop inquiète, pour pouvoir songer une minute à la bagatelle.

– Pensez donc ! me disait-elle. Les Mac Grégor ! La gloire du *peerage* ! Une des plus nobles, des plus anciennes familles de l'Irlande ! Il faut, voyez-vous, qu'il n'y ait pas une faute de commise. Si quelque chose venait à clocher, j'en ferais une maladie.

Occupez-vous de tout, cher ami, aidez-moi, soyez gentil... et nous verrons.

Ce « nous verrons » était plein de promesses. Aussi je m'étais absorbé avec le maître d'hôtel dans la confection d'un menu savoureux et savant. J'avais dessiné, chez la fleuriste de la Grand'Rue, la corbeille, immense parterre, que je voulais en roses blanches et œillets de nuances assorties. Je m'étais fait montrer la verrerie, l'argenterie, les surtout. J'avais été jusqu'à déguster, en compagnie du sommelier, les vins, présentés suivant une gradation rationnelle et réfléchie, passant du grave au doux et du sucré à l'extra-dry.

Je racontais tout cela à lady Halifax, qui m'écoutait souriante, un peu attendrie, je crois, et, pour compléter mes renseignements, je demandai la liste complète de ses convives.

Elle me cita une demi-douzaine de lords et de ladies, un nombre à peu près égal de hautes notabilités françaises, descendues à l'hôtel Royal ou châtelains de la route d'Arqués; puis elle arriva au nom du général baron Castagnol.

— Hein? fis-je en bondissant, vous avez invité le général Castagnol?

— Mais oui. N'a-t-il pas une haute situation militaire dans le département ?

— Très haute, en effet. Mais votre dîner de gala va se trouver compromis.

— Et pourquoi cela, mon cher ? pourquoi cela ?

— Pourquoi ? Je vais vous la dire. Au rôti, le général, profitant de l'anniversaire, commencera le récit de sa campagne de Metz, et en particulier de la défense si héroïque du village de Coincy lors de la fameuse bataille du 31 août 1870.

— Eh bien, mais cela peut être très instructif.

— Attendez ! À l'entremets, il vous racontera comment, se portant au-devant de ses chasseurs à pied, qui venaient délivrer les escadrons du 4^e dragons, très compromis, il reçut une balle qui lui entra dans les reins, contourna le grand côlon, le petit côlon, le gros intestin, etc., etc., sans atteindre aucun organe essentiel, et lui ressortit par le nombril.

— Je n'aime pas beaucoup ces pérégrinations dans le ventre ni cette sortie par le nombril, fit la belle Maggy en esquissant une légère moue. J'aurais préféré un beau coup de sabre sur la tête, avec balafre héroïque.

Est-ce que votre général ne pourrait pas remplacer la balle par un coup de sabre ?

— Oh ! tout à fait impossible. Castagnol tient à sa balle, et vous allez voir pourquoi. Au dessert, il mettra délicatement sa main dans son gousset et en sortira la balle, la fameuse balle qui a fait ce trajet bizarre à travers les tripes d'un héros, et non seulement il l'exhibera, mais il la fera passer à la ronde afin que chacun puisse bien la voir, l'examiner, la toucher, et même la flairer un peu — cela s'est vu — afin de savoir si elle sent encore la poudre ou autre chose.

Lady Halifax était devenue pourpre :

— Pouah ! Oh ! ça ! par exemple, ce serait tout à fait *shocking*. Si les Mac Grégor ou tout autre convive un peu dégoûté se mettaient à avoir mal au cœur ? Quel scandale !

— Chère madame, c'est parce que j'ai maintes fois constaté l'effet déplorable produit par cette exhibition que je me permets humblement de vous avertir.

« — Mais que faire ? Je ne puis contremander le général sans raison ; il apprendrait que le dîner a eu lieu : tout se sait à Dieppe.

— De plus, madame, ajoutai-je, ce serait une grave impolitesse commise à l'égard d'un brave et

digne officier français. Non, ce n'est pas possible. Mais je vais quand même essayer de vous sauver.

— Oh ! cher ami faites cela, faites cela !... Et alors... vous pourrez compter sur toute ma reconnaissance ; je n'aurai rien à vous refuser !

Elle accentua cet engagement par un *shake-hand* des plus significatifs, et moi, plus épris que jamais, je partis à la recherche du capitaine d'Éparvin, officier d'ordonnance du général.

Je trouvai le capitaine au bureau de l'état-major, et, lorsqu'il eut fait sortir le sergent secrétaire, j'expliquai en deux mots la situation.

D'Éparvin se mit à rire :

— Oh ! voire noble Anglaise peut compter absolument sur le coup de la balle. Vous comprenez, depuis trois ans que j'accompagne mon chef à peu près partout, je connais ses petites habitudes, et je n'ai jamais assisté à un dîner sans voir, à un moment donné, l'exhibition du projectile.

— C'est précisément ce qu'il faudrait empêcher à tout prix. Voyons, elle ne pourrait pas être égarée, cette fameuse balle... Oh ! momentanément, bien entendu. Si vous pouviez seulement me la confier le soir du dîner, pour quelques heures. J'en aurais le

plus grand soin... et je vous la restituerai fidèlement ensuite.

Le capitaine réfléchit :

— Écoutez : Ce que vous me demandez là est très grave. Je sais bien où est cette balle ; elle repose dans un petit écrin en velours rouge sur la cheminée de la chambre à coucher, et le général Castagnol ouvre l'écrin toutes les fois qu'il va dans le monde. Cela fait partie de sa tenue, avec sa montre, ses bagues, sa brochette de décorations et sa plaque de grand-officier, la lui enlever, ce serait presque un abus de confiance... Il tient tellement à sa balle !

— Mais, insistai-je, puisque je vous la rendrai le soir même ! Je ne vous la demande que juste le temps du dîner, et je la serrerai précieusement dans mon coffret à bijoux. Vous n'avez rien à craindre. Je vous en prie ! je vous en supplie ! Je ne puis vous expliquer l'importance capitale que j'attache à ce service.

J'étais si pressant, si persuasif que le brave d'Éparvin se laissa toucher et me promit de faire pour le mieux.

— Eh bien ? me demanda lady Halifax, le soir, au casino.

— Victoire ! Le général n'aura pas sa balle. Je vous le promets.

En effet, le grand jour arrivé, je vis entrer chez moi le capitaine.

— Tenez, me dit-il, voilà l'écrin; mais je vous assure que j'ai des remords. Il me semble que je commets une mauvaise action. Si la balle allait s'égarer!... Mon pauvre général ne s'en consolerait jamais!

— Mon cher camarade, lui dis-je avec joie, vous êtes le plus serviable des amis. Placez vous-même l'écrin dans ce coffre, emportez-en la clef, et venez reprendre le précieux dépôt pour le replacer sur la cheminée aussitôt que Castagnol sera parti de chez lui.

Un peu rasséréiné, le capitaine, après avoir une dernière fois contemplé le glorieux projectile, referma la petite boîte, la plaça soigneusement au milieu de mes valeurs et emporta la clef.

...Et, le soir, le dîner de gala eut lieu à l'hôtel des Bains. Un éblouissement. La belle Maggy était plus ravissante que jamais avec sa jupe plissée accordéon en mousseline de soie mais, et ses épaules opulentes mi-cachées par un fichu Marie-Antoinette en matines orné d'un gros nœud papillon en velours violine partant de l'épaule gauche et fixé à la taille par une énorme perle. Elle avait à sa droite Mac Gré-

gor, chef du nom, et à sa gauche le général baron Castagnol, qu'elle regardait parfois avec une drôle de petite moue ironique.

Au faisan Lucullus – c'était à craindre – le général commença l'histoire de la bataille de Coincy, avec les chasseurs à pied venant relever les dragons Cornat; à l'entremets, nous avions la description de la blessure. Mais je me disais : « Va toujours, mon bonhomme : du moins, tu ne montreras pas le projectile sorti par le nombril. » Au reste, les nobles convives, très polis, paraissaient intéressés.

Et au dessert – miséricorde ! – je vois, fou d'épouvante, mon Castagnol qui porte la main à son gousset, avec le geste habituel, et qui en ressort une balle qu'il fait passer à la ronde. Il avait des balles de rechange!!!

Et tous les lords faisaient un nez ! Et lady Mac Grégor avait l'air écoeuré au point d'être obligée de se lever précipitamment de table ! Et la belle Maggy me foudroyait d'un regard où je lisais le *never more* du poète, la perte irrémédiable et définitive de mes espérances...

LE CHEVAL ABDALLAH



DEUX HOMMES VIVAIENT EN PAIX.

UN CHEVAL SURVINT,

ET VOILÀ LA GUERRE ALLUMÉE.

L'INTENDANT SABATIER, bien connu de tous les officiers qui ont eu la chance de « percevoir des rations » à Paris, avait pour son cheval Abdallah une vive affection. C'était un arabe entièrement blanc, très vieux, au moins seize à dix-sept ans, mais ayant conservé une certaine allure au pas et un beau poil de queue.

Aux grands jours, revues ou inspection générale, l'ordonnance Perdriol nattait, la veille, cette queue, très longue et très touffue, afin qu'elle eût, le lendemain, des ondulations comme la chevelure d'une jolie femme sortant de chez Barcel.

Aussi le cœur de l'intendant s'attendrit à l'idée qu'en dépit de son âge avancé la pauvre bête allait encore affronter, cette année, les fatigues des grandes manœuvres. Il fut trouver son voisin à

l'École de guerre, le commandant Laridon, celui qui disait si superbement à Saint-Cyr :

— Messieurs, il y a trois espèces de cuisses : la cuisse courte et ronde, déplorable pour monter à cheval ; la cuisse courte et plate, médiocre pour monter à cheval, et enfin la cuisse longue et plate, excellente pour monter à cheval. Voilà !

Et en disant « Voilà ! » il tapait, comme conclusion, sur sa cuisse, moulée dans une culotte de drap noir et qui présentait, à son avis, toutes les qualités plastiques nécessaires à l'écuyer.

Donc, Sabatier alla trouver Laridon et lui dit :

— Mon cher commandant, vous savez que je pars pour les grandes manœuvres lundi prochain. Je voudrais éviter à mon vieil Abdallah cette pénible corvée, et je suis venu vous demander de bien vouloir me prêter, pour la durée de ce service, une bête paisible et sûre. Je ne tiens pas au flafla, mais qu'elle ait bon pied, bon œil et, autant que possible, un trot doux : ceci pour mes reins.

— J'ai votre affaire, mon cher intendant : Capucine, une jument que je fais monter, au Bois, à madame Laridon. Je ne puis mieux vous dire.

— Vous êtes mille fois aimable. Seulement, si vous voulez, pour éviter des paperasses, des muta-

tions et des changements de rations, je vous enverrai simplement, la veille du départ, Abdallah à la place de Capucine, et vous me nourrirez mon arabe pendant que, moi, je nourrirai votre jument.

— Ce petit virement est simple comme bonjour. C'est entendu.

Sabatier et Laridon échangèrent une cordiale poignée de main, comme des officiers qui peuvent avoir souvent besoin l'un de l'autre. Puis, la veille du départ, l'ordonnance Perdriol arriva à l'École de guerre, tenant en main Abdallah. Au milieu du désarroi inhérent à un tel jour, il se fit indiquer par un soldat de remonte la stalle de Capucine et déboucla le licol de cette dernière pour le passer au cou d'Abdallah ; celui-ci, en revanche, céda son bridon à Capucine qui s'en alla, résignée. Et il n'y eut rien de changé à l'École de guerre, sinon un arabe de plus.

Cette situation, au reste, dura peu. Car, au bout de quelques minutes, Abdallah qui ne reconnaissait plus ni son écurie ni ses voisins, commença à s'ennuyer. Il tira « au renard », tant et si bien que le licol, un peu large pour sa petite tête, lui glissa sur les deux oreilles, et Abdallah, tout à coup, sentit qu'il était libre de toute entrave. Libre ! libre !

Il traversa deux cours, puis, hennissant, caracolant, la queue en panache, il alla faire le beau du côté des cuirassiers.

— Qu'est-ce que c'est que cet arabe qui fait de la rouspétance ? se demandèrent, étonnés, les gardes d'écurie. C'est-il de chez toi ?

— Mais non, mon vieux colon. Tu en as une couche ! Tu ne vois pas sa taille ?

Cependant, comme il causait un véritable désordre dans tout le quartier et mettait en gâité des escadrons entiers attachés dehors aux anneaux, on se décida à l'empoigner par une de ses oreilles au moment où il avait l'imprudence de se désaltérer à l'onde pure de l'abreuvoir. On lui passa prestement au cou un licol de corvée et on l'amena au capitaine de semaine.

Celui-ci, par acquit de conscience, fit présenter Abdallah dans les escadrons, au peloton hors rang, à toutes les cantinières. Personne ne le reconnut.

— Je sais ce que c'est, s'exclama le capitaine de service qui était un malin. Il y a une masse de portes à cette satanée École militaire. Ce cheval sera entré chez nous en profitant de l'inattention de quelque sentinelle. Il n'y a qu'à le faire conduire à la four-

rière, où son propriétaire le fera réclamer s'il le juge à propos.

Ce qui fut dit fut fait. Le pauvre Abdallah fut effectivement conduit à la fourrière, où il resta deux jours. Comme, au bout de ce temps, personne ne venait le réclamer, et pour cause, et comme il mangeait beaucoup, ce qui coûtait fort cher à l'administration que l'Europe nous envie, le préposé le mit en vente. Abdallah trouva acquéreur au prix de deux cents francs en la personne d'un nommé Lagrange, propriétaire de chevaux de bois en ce moment à la foire de Neuilly, et qui comptait sur l'arabe pour tourner son manège, les yeux bandés.

Quand l'intendant Sabatier revint, avec la satisfaction du devoir plus ou moins bien accompli (chose merveilleuse ! ni un homme ni un cheval n'étaient morts de faim pendant les grandes manœuvres), il réclama son arabe à Laridon.

— Quel arabe ? fit le commandant, surpris. On ne m'a parlé d'aucun arabe.

— Mais si : Abdallah, mon cher Abdallah ! Je l'ai fait conduire dans vos écuries par Perdriol, mon ordonnance, qui la attaché lui-même au râtelier.

— Je vais m'informer ; mais vous m'étonnez. Je dirai plus : vous m'inquiétez.

Informations prises, il n'y avait pas l'ombre d'Abdallah dans les écuries de l'École de guerre.

Et, comme Sabatier s'arrachait le peu de cheveux grisonnants qui lui restaient sur les tempes, Laridon, très ennuyé, lui dit :

— Voyons, ne vous désespérez pas. Un cheval arabe ne se perd pas comme ça. Je vais ouvrir une enquête.

L'enquête fut ouverte, et quelle enquête ! Ce qu'il y eut de rapports, d'interrogatoires, de papier noirci, de confrontations de cuirassiers et de cavaliers de manège, tant à l'École de guerre qu'au régiment de cuirassiers, ne saurait se raconter. Cela est devenu comme une scie. Les hommes chantaient sur l'air de la Casquette :

As-tu vu l'arabique à Sabatier ?

— « Arabique », disait un loustic de la classe, parce qu'il tient de l'arabe... et de la bique.

D'autres évoquaient d'agréables souvenirs de la mère Michel, et les colonels juraient, et les commandants de semaine sacraient, et les jours de consigne et d'ours pleuvaient sur les marchis, sur les brigadiers de semaine et sur Perdriol. Et Abdallah restait introuvable.

Enfin, un cuirassier se rappela le cheval qu'on avait vu un jour galoper en liberté pendant le passage ; la mémoire revint au capitaine de semaine, qui déclara qu'il avait fait conduire effectivement, vers cette époque, un cheval en fourrière. Laridon, de plus en plus ennuyé, se précipita à la fourrière, et, là, il apprit avec stupeur qu'Abdallah avait été vendu au sieur Lagrange, un banquier à la foire de Neuilly.

— Eh bien ? demanda anxieusement Sabatier quand le commandant revint.

— Eh bien, votre cheval a été vendu ; mais j'ai une piste.

Le soir même, deux gendarmes, dépêchés par la place de Paris, arrivaient au grand trot avenue de la Grande-Armée. Ils trouvèrent bien vite le nommé Lagrange, dont le manège étincelait au milieu des girandoles lumineuses. Mais le sieur Lagrange déclara qu'il n'avait pas pu garder Abdallah, ce dernier, effrayé par la musique de l'orgue, ayant énergiquement refusé de tourner, même les yeux bandés. Il l'avait recédé pour cent cinquante francs à un monstreur de figures de cire nommé Bidois, qui l'avait attelé à sa roulotte et était parti pour la foire Saint-Laurent, à Rouen.

— Eh bien ? demanda encore le lendemain Sabatier.

— Eh bien, j'ai le rapport de la gendarmerie. Votre arabe a été vendu à Rouen à un nommé Bidois.

— Sacrrrrr !!!...

Nouvelle enquête. Dépêche télégraphique envoyée par la police de Paris à la police de Rouen. Nouvelles escouades de gendarmes sur pied. Le commandant Laridon devenait de plus en plus énervé ; le cheval Abdallah était l'unique conversation des élèves à l'École de guerre, et Sabatier devenait de plus en plus triste. Le sieur Bidois, enfin retrouvé, refusa énergiquement de se dessaisir du cheval, qui était bel et bien sa propriété, à moins de six cents francs, que Laridon, éccœuré, se décida à envoyer pour avoir la paix.

Abdallah rentra enfin au bercail, mais maigre, fourbu, couronné des deux genoux, tout au plus bon pour l'équarrisseur.

Voilà pourquoi Sabatier n'a plus jamais salué Laridon – le plus borné des commandants – qui, de son côté, détourne la tête avec mépris lorsqu'il rencontre Sabatier – le plus nul des intendants.

AU BIVOUAC



MADAME VALENTINE D'ERISSETTE,
127, RUE CHAMBIGES, PARIS,

Vittel, 14 septembre.

JE NE SUIS PAS CURIEUX, mais je voudrais bien savoir la tête que Titine chérie a faite lorsqu'elle a reçu le télégramme de son pauvre capitaine la prévenant de ne pas venir coucher à Langres, comme c'était convenu, promis et juré.

Tu te rappelles, ma belle adorée, lors du dernier dîner que nous avons fait ensemble au pavillon Henri IV, j'avais apporté le thème complet des opérations de Saussier contre Giovaninelli. Ça ne t'amusait pas beaucoup, et, du haut de la terrasse, tu aurais cent fois mieux aimé regarder le panorama de Paris, qui, là-bas, derrière la ligne verdoyante du Vésinet, étincelait dans une poussière d'or.

Pourtant, lorsque je t'eus dit qu'avant la grande bataille de Remoncourt il y aurait, selon toute pro-

babilité, un jour de repos avec cantonnement à Langres, tu t'écrias :

— Quel bonheur ! J'irai passer cette nuit-là avec toi.

Et nous voilà consultant avec rage l'indicateur. Il y avait un bel express à huit heures cinquante, qui te mettait à Langres à deux heures cinquante-sept. Une promenade, une simple promenade. J'irais te chercher à la gare ; je trouverais bien une petite chambre d'hôtel à peu près confortable où nous pourrions dîner en tête à tête ; on se coucherait de bonne heure, et alors à nous les ivresses de Mars et de Vénus ! Tu avais même ajouté : « Cela m'amusera joliment de te voir en tenue de campagne, avec ton dolman bleu et tes bottes couvertes de poussière. »

Ah ! c'était un joli programme, dont je me pourléchais à l'avance les mandibules ; mais que sont les désirs d'un simple capitaine de hussards et d'une pauvre petite blondinette vis-à-vis de ceux formulés par un « gros légume » comme notre généralissime ? Et, en effet, celui-ci a décidé que, la veille de la bataille, on bivouaquerait à Vittel. Le bivouac, tu entends bien, Titine, c'est-à-dire le sommeil en pleine campagne, sous la tente de campement, couché sur la dure, le repos au milieu de ses hommes et de ses

chevaux, au centre de la ligne du 4^e escadron, c'est-à-dire à sa place de bataille, au beau milieu de la division d'Espeuilles. Les grandes manœuvres ne se passent pas tout à fait comme dans les opérettes, avec le petit duc, et la consigne.

Pas de femmes ! Pas de femmes !
Tel est l'ordre du général.

est appliquée dans toute sa rigueur.

Donc, j'ai pris une bicyclette à Mirecourt, car mes deux chevaux étaient éreintés par le service d'exploration exécuté les jours précédents ; j'ai pédalé jusqu'à Langres – une sacrée grimpe – et j'ai télégraphié rue Chambiges :

« Désespéré, Impossible te faire venir. Nous bivouaquons Vittel.

» JACQUES. »

Évidemment, j'avais un peu gros cœur. Dame ! il y a douze jours que je suis en route, douze grands jours que je n'ai pas embrassé tes chers yeux ni respiré le grisant parfum de tes lèvres... J'ai bien tort, dans ma situation, de penser à tout cela !... Mais il n'y avait qu'à s'incliner, avec cette discipline que tu

ne connaîtras jamais, ma blondinette, toi qui as élevé la révolte à la hauteur d'un dogme.

Et je suis rentré à Mirecourt, j'ai pris le commandement de mon escadron et j'ai été l'installer, à files ouvertes, dans un chaume, en avant de la ferme de Gregy. On a attaché les chevaux à l'entrave ; à grands coups de maillet, on a planté les piquets, dressé les tentes au milieu d'une véritable fourmilière humaine. Hennissements, fureur des gradés, lazzi des hommes, bruit des sabres formés en faisceaux, c'était comme une symphonie guerrière qui berçait ma peine. Puis, peu à peu, le silence s'est fait, la nuit est descendue, estompant tout dans une lueur indécise, tandis que de grandes bandes de brouillard flottaient dans les bas-fonds.

Un peu frissonnant, je me suis glissé sous ma tente-abri. J'ai calé mon portemanteau contre ma cantine de façon à me surélever un peu la tête, j'ai étendu sur mes jambes mon manteau d'ordonnance et ma longue pèlerine. Comme le sommeil ne venait pas, j'ai allumé une cigarette et me suis mis à songer au beau tableau de Détaillé, avec cette épopée entrevue dans le ciel parsemé d'étoiles, ce défilé vengeur, étendards déployés et sabre au clair. Tout à coup, au milieu du camp endormi, la sonnerie de

l'extinction des feux a retenti, large, mâle, solennelle, et je ne pourrais t'expliquer, Titine, la poésie intense, le charme douloureux et mélancolique de cette succession de notes graves et lentes.

Le bivouac ! *Bei Wacht!* comme disent les Allemands. Et je me rappelle l'accent tendre et farouche avec lequel Fragerolle chantait :

Sentinelles, veillez !

et lançait ce couplet, d'une grandeur si étrange :

Sentinelle au pantalon rouge,
À l'Est, que vois-tu ?
Je vois un gros nuage rouge,
Vapeur de sang qui s'est perdu.
L'éclair y trace, en formes nettes,
De grands zigzags de baïonnettes...
Sentinelles, veillez !

Et ma pensée galope, galope... En somme, si c'était pour de bon ! Si cette nuit passée sous la tente était la veillée des armes ; si le lendemain devait voir s'élever le grand soleil de la revanche, si longtemps attendue et pour laquelle nous supportons tant de fatigues, nous acceptons si souvent le sacrifice de nos volontés, de nos joies, de nos plaisirs ; si, au matin, quand la diane martiale viendra réveiller le camp

et mettre, à son appel, toute l'armée debout, si l'on sautait allègrement en selle avec l'idée qu'on va enfin jouer la pièce tant de fois répétée et si bien sue ! Depuis une douzaine d'années que je suis entré au service, j'ai fait des moulinets dans le vide, je me suis fendu en tierce et en quarte, j'ai perforé avec ma grande latte des bottes de foin garnies de toile et plantées sur des piquets... Un véritable massacre ! Et l'imagination aidant, je me persuade facilement que tous ces fastidieux préliminaires sont finis et que l'on va cogner – cogner ferme ! – sur un ennemi en chair et en os. Sabre main !

À gauche, en bataille ! Au galop ! Chargez ! Hurrah !

Comme me voila loin de toi, ma pauvre Titine ! Certes, je sais tout ce que j'ai perdu à ne pas t'avoir dans la petite chambrette de l'hôtel de Langres. J'apprécie comme il convient – tu le sais de reste ! – tes déshabillés de crépon rosé, tes épaules nues, rondes comme celles d'un bébé, avec de petites fossettes, émergeant de la chemise entrebâillée et retenue sur les épaules par deux nœuds papillon. Je sais tout ce qu'il y aurait eu de volupté, d'anéantissement, de délices dans ce cher corps, dont je connais les lignes merveilleuses, la souplesse fé-

line et la douceur satinée. Je crois encore sentir dans ma bouche le goût divin d'amande amère et de dragée que m'a laissé notre dernier baiser à Saint-Germain, et ton souvenir me secoue d'un frisson jusqu'au plus intime de mon être... Eh bien, malgré, tout cela, ma nuit solitaire du bivouac ne m'a pas laissé un regret. Vois-tu, c'est si bon de se savoir à son poste, à sa place, bien en forme, botté, éperonné, tout prêt pour la grande lutte. Quel rachat moral pour nous autres, joyeux viveurs un peu fous, de dire que nous travaillons, que nous avons froid, que nous supportons des fatigues et que nous nous privons de quelques voluptés charnelles *pro patria*, comme dit le vaillant Déroulède, pour la patrie !...

Voilà des idées bien graves pour toi, des pensées de renoncement, d'abnégation et de devoir qui auront peut-être bien du mal à pénétrer dans ta petite tête de jouisseuse ; mais, vois-tu, si moi, je ne les avais pas, tu m'aimerais certainement moins et tu ne me ferais pas le bon accueil sur lequel je compte lorsque, bruni par le soleil des camps, ragailardi par cette vie au grand air, par ces trois semaines de continence et de fidélité absolue, je tomberai dans tes bras, un beau matin, en te demandant de complé-

ter ce qui m'a manqué pour que le vieil air d'opéra-comique fût une vérité :

L'amour, l'amour, la pipe et le tabac,
Voilà, voilà les plaisirs du bivouac!

Adieu, Titine. Prépare-toi pour le supplément.

JACQUES.

IDYLLE NOIRE



L'AUTRE SOIR, APRÈS DÎNER, on causait au cercle de certains acquittements scandaleux dans des causes passionnelles, et le président Bodin-Verdier, tout en caressant de la main ses favoris mousseux et grisonnants, défendait l'institution du Jury, véritable garantie sociale, permettant à l'homme de se montrer clément là où le magistrat aurait été implacable.

Mais, tout à coup, dans l'obscurité grandissante, on entendit la voix du colonel de Poigne qui disait :

— Votre justice civile, ça n'est pas sérieux. Parlez-moi de notre justice militaire. C'est expéditif, c'est clair, c'est net. Nous appliquons la loi sans nous laisser influencer par une sensiblerie romanesque ou par une psychologie compliquée. Les « états d'âme » de nos prévenus nous sont tout à fait indifférents. Un crime a-t-il été commis ? L'inculpé est-il convaincu d'avoir commis le crime ? Tombe-t-il sous l'application de tel article du code pénal militaire ? Oui ou non ? On l'acquitte ou on le condamne : c'est

simple comme bonjour. Tenez, voulez-vous que je vous raconte un petit drame qui s'est passé, l'an dernier, en Algérie, alors qu'en ma qualité de directeur d'artillerie à Alger j'étais président du conseil de guerre et chargé de juger les affaires arabes du Sud ?

— Mais certainement, colonel; nous sommes tout oreilles.

— Eh bien, voici. Le 3 août 1894, à six heures du matin, dans l'oasis d'El Goléa, près du jardin des officiers, on trouva le cadavre d'un tirailleur indigène, Mohamed ben Ahmed. Il avait été tué presque à bout portant par un coup de fusil, car son bourgeron était noirci et brûlé par la déflagration de la poudre. Mohamed était un superbe soldat que j'avais eu souvent comme planton de service à la direction. La mort avait été causée par le déchirement de l'artère aorte.

» J'ordonnai une enquête. Cherchez la femme. On découvrit que le tirailleur allait souvent chez une certaine négresse Affia, née au Soudan, un magnifique type de Vénus noire, avec ses grands yeux très doux, ses dents éblouissantes, et surtout son corps merveilleux, à la gorge en parade, aux jambes longues et sveltes, un véritable bronze de Clodion. Lorsqu'elle passait, de son pas onduleux, sur la grande place ensoleillée, avec son madras jaune

noué sur sa chevelure crêpelée, sa veste de velours grenat brodée d'argent, ses babouches en « filali » et ses bracelets de pied pesant au moins vingt douros, il était impossible de ne pas admirer ce beau spécimen oriental. Elle était depuis sept à huit ans la maîtresse d'un certain nègre Mohamed Ould Aïssata, qui en était éperdument épris et qui l'eût certainement épousée si Affia n'avait pas eu un mari je ne sais où.

» Ce nègre – comme Othello – ne voyait pas sans jalousie les visites du beau soldat tirailleur, et, dès le mois de mai 1894, il lui avait signifié d'avoir à cesser ses assiduités, le prévenant que ce serait entre eux une question de vie ou de mort.

» Précisément, Ben Ahmed partait : son détachement était envoyé au poste de Zuïfel ; mais cette absence ne dura que deux mois, et, dès le 29 juillet, revenu à l'oasis, il n'eut rien de plus pressé que de retourner chez la belle Affia. Le nègre Ould Aïssata renouvela ses avertissements et avisa Barka ben Ali, le cheik des nègres d'El Goléa, qu'il ne faudrait pas s'étonner s'il arrivait un malheur.

» Nous voici au jour du drame. Le 2 août, la négresse, qui, décidément, voulait revoir son tirailleur et qui était peut-être d'autant plus excitée que sa

liaison rencontrait plus d'obstacles, lui envoyait son jeune fils Salem, un enfant de sept ans, pour lui donner rendez-vous chez elle le soir. Ahmed vint en effet à la nuit tombante ; mais il trouva Ould Aïssata installé chez la négresse, et, devant les menaces terribles de ce dernier, il prit le parti de s'en aller paisiblement.

» Mais Affia n'écoutait rien, ne voulait rien savoir. Emportée par sa passion amoureuse, exacerbée jusqu'au paroxysme, elle haussa les épaules devant les menaces de son amant et, ricanant d'un rire de mépris, elle sortit en courant et rejoignit le tirailleur, auquel elle tendit goulûment ses lèvres. Puis, tendrement enlacés, les amoureux partirent ensemble vers le jardin de Barka Ould Bani, rendez-vous habituel des tirailleurs indigènes avec les négresses de l'oasis.

» Malheureusement, vu l'heure avancée, la porte était close. Affia fit asseoir le tirailleur sur le sable, se coulant auprès de lui comme une couleuvre, le comblant de caresses, l'entourant de ses bras d'ébène et le grisant de son haleine cantharidée, lorsque, tout à coup, un léger craquement retentit dans les arbres. C'était Mohamed Ould Aïssata, qui était retourné prendre son fusil à la maison et qui se glissait dans l'obscurité. Exaspéré par ce qu'il voyait, par ce qu'il

entendait, il épaula longuement, fit feu, et son rival tomba foudroyé.

» Le meurtrier reporta son fusil chez lui, puis se sauva dans la montagne, tandis que Affia s'en allait tranquillement à la fête des nègres, sans même jeter un regard au cadavre, qui restait là, étendu, près du jardin des officiers et qui ne fut découvert que le lendemain matin.

» Le nègre fut arrêté le troisième jour. Il ne manifesta aucun repentir. Sombre et farouche, les bras croisés sur sa large poitrine velue, il reconnut avoir commis volontairement son crime et l'avoir longuement prémédité ; mais il semblait profondément convaincu de la plénitude de son droit, et sa vengeance lui semblait un acte de justice absolument indiscutable. Je ne pus pas obtenir de lui-même un semblant de repentir, qui eût atténué son cas, et j'eus beau m'exténuer en longues tirades : jamais mes idées ni mes théories d'Occident ne purent entrer dans cette cervelle de nègre.

» Ce fut surtout l'interrogatoire d'Affia qui fut caractéristique. Sauf que la chair était plus noire, j'avais absolument devant moi le type de la Carmen chantée par Bizet : même coquetterie inconsciente, même dépravation, même lubricité dans ces yeux,

où passaient toute sortes de lueurs fauves, même attitude lascive en se campant devant moi, devant la barre, avec tant l'Orient dans les hanches. Pas un scrupule, pas la plus vague idée de morale : une seule loi, un seul souci : son bon plaisir, la satisfaction de ses caprices et l'épanouissement voluptueux de sa chair. Le tirailleur mort, et, par conséquent, désormais inutile, n'avait même pas eu un soupir de regret, et la belle, en complète liberté d'esprit, était partie pour la fête, où elle avait dansé jusqu'au jour, dans les transports d'une gaîté frénétique.

» — Pourquoi, lui demandais-je, Mohamed Ould Aïssata voulait-il vous empêcher de voir le tirailleur ?

» — Parce qu'il dit qu'il est mon amant et qu'il ne veut admettre personne d'autre avec moi ; mais moi, je ne suis pas sa maîtresse. Je n'ai pas d'amant ; je vais avec qui me plaît et qui me paye. Il me faut de l'argent. Mon mari n'est jamais là, et j'ai deux enfants à nourrir...

» — Pourquoi aviez-vous fait demander Ben Ahmed ?

» — Une idée... Il y avait deux mois qu'il était parti. J'avais très envie de lui.

» — Et, sans doute, en revenant du poste où il avait été détaché, vous a-t-il apporté une somme assez importante.

» — Non. Il ne me donnait jamais que quarante sous quand il venait me voir ; mais il aurait pu ne rien me donner du tout : il était très grand, très vigoureux... il me plaisait.

» — Et vous ne l'avez pas regretté une minute ? Vous avez été danser.

» — Que voulez-vous ? il était mort.

» Affia fut acquittée, aucune charge de complicité n'étant relevée contre elle ; mais le meurtrier fut bel et bien condamné à cinq ans de travaux forcés et envoyé en Nouvelle-Calédonie, où il est encore et où, sans doute, il rêve à la belle négresse...

L'obscurité était tout à fait venue ; on entendit seulement dans l'ombre la voix du président Bodin-Verdier qui disait :

— Eh bien, moi je trouve votre Mohamed Ould Aïssata très intéressant, et un jury parisien l'aurait certainement acquitté.

LE SUICIDE D'UN SPAHI



M. CAZENAVER, le sympathique et primesautier directeur du Grand Théâtre-Plastique de Marseille, était consterné. La danseuse russe Olga Trajowska ne *faisait* plus les recettes de jadis. Elle était pourtant toujours aussi jolie, la séduisante ballerine, et le portrait gigantesque en chromo qui flamboyait sur le Cours, les allées de Meilhan et la Canebière ne mentait et n'exagérait en rien.

Elle avait bien cette taille souple enserrée dans le corsage de satin blanc avec le sonafan, cette tête blonde adorable avec deux yeux rieurs sous le kakochnik; la bouche souriait, aussi pourpre, et la jambe, bien prise dans la petite botte de cuir rouge, possédait les rondeurs suggestives que révélait l'affiche. Nulle mieux qu'Olga ne savait élever le bras droit en plaçant la main en arrière du chignon, le poing gauche appuyé sur la hanche, et, dans cette attitude, exécuter ces jolis haussements d'épaules rythmés, si élégants dans leur insouciance dédaigneuse. Et, quand elle parcourait la scène, le buste

renversé en arrière, frappant les planches de ses talons, dans un piaffement joyeux, on eût dit quelque gracieuse cavale bondissant dans les steppes.

Mais – que voulez-vous? – on se blase de tout, même du kakochnik, des bottes rouges et des piaffements, même des lèvres pourpres et des jambes rondes. En vain, les guirlandes de gaz écrivaient dans la nuit le nom de Trajowska; en vain, les hommes sandwiches parcouraient les places Royale, Castellane et Saint-Ferréol avec des placards gigantesques et prometteurs; en vain, les plis jaunes du drapeau avec l'aigle à deux têtes se mêlaient sur la façade du théâtre, à ceux du drapeau tricolore, affirmant une fois de plus la sainte alliance avec la nation sœur. Rien n'y faisait. La recette de la veille accusait deux mille cent trois francs, et l'on pouvait faire quatre mille, et même quatre mille deux avec les chaises dans le couloir.

Quant à Olga, elle n'en touchait pas moins son cachet de cinq cents francs par soirée, payés après chaque représentation, et en louis. La Russe éprouvait un plaisir d'enfant à faire sauter dans sa main et ruisseler dans son sac cette pluie d'or. C'était stipulé dans l'engagement, qui, noun de Diou! avait encore deux mois à courir, té!

Il aurait fallu du nouveau, quelque événement imprévu, romanesque, qui surexcitât la curiosité, un peu émoussée, et renouvelât le plaisir pimenté promis à ces braves Phocéens. Cazenave se promenait donc, assez rêveur, sur le port de la Joliette, laissant errer sa vue sur l'enchevêtrement des mâts et des cordages qui se profilaient sur le ciel, implacablement bleu. Et, tout en fumant un gros cigare avec bague, il cherchait une idée, une de ces trouvailles géniales comme il en avait eu si souvent au cours de sa carrière cahotée.

Tout à coup, sa vue fut attirée par un brigadier de spahis qui était planté en admiration devant le portrait de la belle Trajowska. Il était superbe, ce brigadier, dans un rayon de soleil, avec sa veste rouge, sa large culotte bleue prise dans les bottes, son long burnous blanc jeté majestueusement sur ses épaules, et sa chéchia, campée sur une tête très énergique, encadrée d'une barbe rousse en éventail.

Cazenave avança d'un air bonhomme vers le spahi, puis il lui dit, avec un accent méridional qui résonnait de vibrations métalliques :

— Eh biennng, mon pitchoun, un beau brinng de fille cette Olga Trajowska, heing ?

— Pour sûr, dit le brigadier, si vraiment elle est ficelée comme ça, avec ces yeux à incendier le magasin a fourrages et tout le fourbi!...

— Ça vous ferait plaisir de la voir, de la voir de près, de très près ?

— Je te crois, mon vieux colon. Évidemment, j'aimerais mieux la reluquer que le général Berge, même en grande tenue de service. Mais, zut ! à quoi bon tant de chi-chi, puisque mon congé est terminé et que je retourne à Sidi-bel-Abbès ? J'embarque ce soir sur le vapeur le *Yousouf*.

— À quelle heure ?

— Il faut être rendu sur le pont à onze heures.

— Trajowska n'entre en scène qu'à neuf heures. Le Théâtre-Plastique est à deux pas de la Juliette. Vous aurez tout le temps...

Le spahi réfléchissait, en caressant sa barbe rousse :

— Évidemment, à la grande rigueur, j'aurais le temps... ma cantine est faite... Seulement, voilà : j'ai pas mal dépensé pendant mon séjour, et perdre encore une pièce de vingt sous pour ne voir que la moitié du spectacle, cela ne vaut pas le coup.

— N'est-ce que cela ? s'écria Cazenave. Mais, peccaire, je suis le directeur du Théâtre-Plastique ! Je suis lui-même, té !...

— Vous ? Tiens, c'te rencontre ! Eh bien, mon vieux colon, tu en as une couche !

— Je ne sais pas si j'en ai une couche ; mais, si vous voulez, voilà un excellenng fauteuil pour le premier rang, au centre.

Le directeur tendit le coupon au spahi, qui, ravi, s'écria :

— Ah ! pour le coup ! bono bezef ! Vive la classe ! Je ne partirai pas sans avoir applaudi la gosse russe.

— Il y aurait même, si vous voulez, une pièce de cenng franng à gagner, histoire de vous procurer un peu d'agrémeng pendant votre voyage.

— Cent francs de boni ? Mazette ! Et quelle serait la manœuvre ?

Le directeur prit par le bras le spahi, puis il lui dit mystérieusement à l'oreille :

— Écoutez. C'est une idée qui m'est venue tout à l'heure, dans l'intérêt de la belle Trajowska, pour lui faire un brinng de réclame. Vous comprenez que votre entrée en uniforme aux fauteuils d'orchestre, avec votre veste rouge, votre burnous, votre chéchia,

produira une certaine sensationng, surtout au premier rang. On ne verra que vous.

— Pour sûr, y aura de la rouspétance, répondit le brigadier avec fatuité.

— Eh bienng, mon pitchoun, je voudrais qu'il y ait encore plusse de rous... comment dites-vous? de rouspétance. Pendannng tout le divertissemennng, vous donnerez les marques de l'admiration la plus vive, la plus exubérante, té! Vous vous livrerez à des manifestationngs d'enthousiasme désordonné, vous enverrez un bouquet.

— Un bouquet? Un gros?...

— Ne vous inquiétez pas : il vous sera fourni par l'administrationng. Puis, à la fin du pas russe, vous vous lèverez tout droit, d'un air tragique, sur votre fauteuil, et vous crierez : « Olga, puisque, décidémennng, tu ne veux pas de moi, je meurs par amour pour toi! » Et vous vous tirerez un coup de pistolet en pleinng cœur. Poum!

— Hé là-bas! mon vieux colon! Halte au falot! Je n'ai pas envie de m'estourbir. Et puis il faut que je sois sur le pont du *Yousouf* à onze heures.

— Parbleu! c'est précisémennng là-dessus que je compte. Vous comprenez bienng, bagasse! que le pistolet sera chargé à blanng. Vive émotionng dans

la salle. Les placeurs se précipitent à votre secours, on vous transporte inanimé dans monng cabinet, d'où tout le monde est expulsé afinng qu'on puisse faire les constatationngs nécessaires. Et, dix minutes après, vous filez par la petite porte de la directionng, qui donne sur la rue d'Aix, vous vous embarquez pour l'Afrique, ni vu, ni connu, avec les cenng franngs dans la poche. Ça va, heing ?

— Ça va, fit le brigadier. Mais, c'est égal, j'avais bien raison de dire que tu en avais une couche. Enfin, on se suicidera ce soir, puisque c'est ton idée.

.....

Le lendemain, à tous les kiosques de vente, on s'arrachait le *Phare des Bouches-du-Rhône*. Des attroupements se formaient dans les rues autour de braves gens qui lisaient, à haute voix, leur journal déployé :

« Suicide d'un spahi. – Hier, un terrible événement est venu attrister la représentation du Théâtre-Plastique, si artistement dirigé par M. Cazenave. Comme toujours, la salle était comble d'un public idolâtre venu pour applaudir les danses suggestives de la belle Olga Trajowska, lorsque, soudain, un brigadier de spahis, assis aux fauteuils d'orchestre, se

leva et cria : « Olga, puisque » décidément tu ne veux pas de moi, je meurs pour toi. » Puis il se tira un coup de pistolet en plein cœur. Le directeur a fait transporter le malheureux soldat au lazaret ; mais il est mort en y arrivant. Son dernier mot a été : « Olga, je t'adore ! » Cet événement romanesque, amené par les beaux yeux de notre étoile, a produit une vive sensation, et la danseuse russe, désespérée, a promis de suivre le convoi du pauvre spahi mort pour elle. »

.....

Cazenave, les mains dans ses poches, se promenait devant le théâtre, en jouissant de l'effet produit. Déjà la location montait, montait ; on faisait queue devant le guichet de la buraliste. Mais, tout à coup, à sa vive stupeur, il aperçut le brigadier qui arrivait, un peu titubant, et sans se soucier des lazzi de la foule égayée.

— Noun de Diou ! qu'est-ce que vous faites ici ? rugit le directeur, exaspéré.

— J'avais fait erreur, répondit le spahi. Il paraît que le *Yousouf* ne part que ce soir. J'ai toute une journée de ballade. Alors, je liche les cent francs... et je t'offre un verre.

LA PRINCESSE LOINTAINE



C'ÉTAIT L'AUTRE SOIR, au Cercle militaire. Notre banquet de la « promotion de Suez » tirait à sa fin, et nous nous étions groupés tout autour de la table par petits paquets, suivant nos souvenirs et nos affinités. J'avais rejoint dans un coin le commandant Fabert, mon voisin de dortoir à l'« Alma droit », et, bien que je ne l'eusse pas vu depuis notre départ de l'École pour la guerre de 1870, je l'avais reconnu tout de suite, tant il portait allègrement les années qui nous séparaient de cette heureuse époque. Svelte, avec les cheveux drus, en brosse, et les tempes à peine grisonnantes, il me consolait de certaines silhouettes de camarades que j'apercevais, chauves et déjà déformés par la graisse, à l'autre bout de la salle, ne représentant plus que la cruelle caricature de nos vingt ans.

— Eh bien, mon vieux Fabert, où es-tu maintenant ?

— À Lyon, état-major de la place. J'ai décroché une permission de huit jours à l'occasion du

Concours hippique. Voyons, toi qui es toujours resté un vrai Parisien, que conseilles-tu à un provincial comme moi d'aller voir au théâtre ?

— Dame ! ça dépend. Si tu veux rire, va-t'en aux Nouveautés ou au Palais-Royal ; si tu préfères une littérature plus élevée, va voir la *Princesse lointaine* à la Renaissance...

— La *Princesse lointaine*... me dit le commandant, devenu tout à coup sérieux... Moi, j'en ai précisément une dans ma vie, une princesse lointaine.

— Tiens ! tiens ! Conte-moi ça, mon vieux colon, une négresse ?

— Oh ! pas du tout ; une blanche, très... blanche. Une Russe qui habitait Hambourg au moment de ma captivité. Je me souviendrai toujours de notre arrivée dans cette ville, où l'on voyait encore à l'entrée du port les aigles impériales, souvenir du temps glorieux où elle était le chef-lieu du département des Bouches-de-l'Elbe. On nous avait trimbalé de Wiesbaden à Cologne et de Cologne à Hambourg. Après nos trois mois de privations à Metz, notre séjour dans les boucs de l'île Chambière et notre voyage dans des wagons à bestiaux, nous étions tous en assez piteux état : très maigres, avec des barbes incultes et de vieilles pelisses élimées qui avaient vu le

feu de Borny et de Saint-Privat. Mais, malgré les tristesses du passé et les inquiétudes de l'avenir, notre jeunesse était là pour nous laisser l'espérance quand même ; aussi, ma foi ! lorsqu'on entrant en gare nous vîmes, rangée sur le quai, une véritable cohue féminine – il n'y avait presque plus d'hommes en ville – instinctivement, plus d'un d'entre nous retroussa ses moustaches et campa son képi sur l'oreille d'un air conquérant. Pauvres conquérants !...

» Moi, j'avais fait comme les autres, partant de ce principe qu'il ne fallait pas donner à la population ennemie la joie de nous croire abattus par le malheur ; j'avais redressé la tête, cambré le torse, et je souriais comme si j'eusse été très satisfait de mon sort. Sans doute, cette courageuse attitude fut appréciée à sa juste valeur, car des applaudissements accueillirent notre débarquement. En somme, ces braves Hambourgeois – anciens citoyens d'une ville libre – n'avaient passé sous l'hégémonie prussienne que depuis quatre ans à peine et conservaient certainement pour nous une certaine sympathie... À plus forte raison, les Hambourgeoises.

» Donc, je marchais, en crânant de mon mieux, derrière mes camarades, en file, lorsque, tout à coup,

je reçus en pleine figure une rose, tandis qu'une voix très douce me criait :

» — Pour vous, monsieur le lieutenant !

» Je ramassai la fleur et je levai les yeux. J'aperçus au premier rang de la foule une petite tête blonde, mignonne, coiffée d'une toque de loutre ornée de lophophore, qui émergeait au-dessus d'un grand manteau en velours garni et fourré de vison. La tête souriait, très attendrie. Aussi je portai la rose à mes lèvres et j'envoyai à l'inconnue le baiser le plus cordial, le plus reconnaissant que j'eusse jamais lancé à une jolie femme.

» Elle rougit, mais continua à sourire avec son air très bon et très doux. Quant à moi, je continuai ma route vers la commandanture, tout rasséréiné par cette bienvenue et par ce salut embaumé. Heureux âge que celui où un simple regard de femme suffit pour faire momentanément oublier tous les maux ! Le général von Gerstein, gouverneur de la ville, nous réunit dans la grande salle et nous adressa un discours assez bienveillant ; il s'appuyait sur notre parole d'honneur comme sur un roc et nous laisserait toute la latitude compatible avec les responsabilités de sa charge. Nous aurions à répondre à l'appel une

fois par semaine ; le reste du temps, nous pourrions vaguer dans toute la ville en pleine liberté.

» Ces premiers devoirs réglés, et après m'être installé dans une modeste chambre de l'Alster Strasse, je n'eus plus qu'une idée : retrouver mon inconnue. Après trois jours d'inutiles recherches et de pérégrinations à travers cette immense cité, je commençais à désespérer. Le temps était très beau, mais froid. Je me promenais sur les quais, contemplant la ville, qui s'élevait en étages, baignée dans une espèce de brume sur laquelle tranchaient les flèches des églises. À droite, l'Alster dessinait un ruban d'argent à travers les masses noires des maisons et disparaissait ensuite derrière le pont-viaduc ; devant moi, le port, avec son fouillis de vaisseaux, son luxe de couleurs, son enchevêtrement de mâts et de cordages, aboutissant à l'Elbe, si large qu'on ne pouvait distinguer la rive opposée. Mais, tout à coup, j'éprouvai comme un choc : je venais d'apercevoir la jolie blonde qui se dirigeait vers moi.

» J'avancai, képi bas, déclinant mes nom, prénoms et qualités, lui demandant pardon de me présenter moi-même, mais lui expliquant que je tenais à la remercier du généreux accueil qui m'avait tant touché. Et je sortis de mon portefeuille la rose, des-

séchée, pieusement conservée et qui ne me quitterait jamais.

» À son tour, elle m'apprit qu'elle s'appelait la princesse Olga, qu'elle était mariée depuis trois ans au prince X... (un nom russe très connu); pour le moment, son mari était appelé par des intérêts dans ses terres de Pologne, si bien qu'elle se trouvait à Hambourg toute seule et assez triste. Elle parlait sur un ton un peu chantant, avec une voix d'un charme infini et m'écoulait, très intéressée, me demandant des détails sur nos batailles, sur le siège, sur les souffrances endurées, et parfois murmurait avec une commisération profonde : « Pauvre petit lieutenant ! Pauvre petit !... »

» Le fait est que nous étions encore presque deux enfants, car elle n'avait, elle, que vingt-cinq ans, soit cinq ans de plus que moi. On se lie vite dans cette première période de la vie, toute de confiance, de premier mouvement, où l'on cède si aisément à la mutuelle attraction éprouvée. Au bout d'une demi-heure de confidences réciproques, il nous semblait déjà que nous étions de vieux amis...

» La princesse Olga me permit d'aller la voir, et si je ne suis pas tombé malade de chagrin pendant cette longue captivité, c'est bien à sa tendresse

presque maternelle que je le dois. Elle avait des délicatesses profondes, me cachant les journaux qui annonçaient nos désastres, tirant les rideaux épais pour que je n'entendisse pas la voix des crieurs publics qui annonçaient dans les rues le bombardement de notre cher Paris, où j'avais laissé ma mère et tous les miens ; me conduisant en coupé fermé à la commandanture, les jours d'appel, afin de ne pas exposer mon uniforme – obligatoire seulement ce jour-là – à la cruelle curiosité de la foule... Et, vraiment, quand la paix fut conclue, qu'il me fallut, en hâte, rejoindre mon corps pour recommencer la guerre contre la Commune qui venait d'éclater, ma joie de rentrer en France fut assombrie par la véritable douleur que j'éprouvai à me séparer de cette femme exquise, de ma chère princesse, si bonne et si dévouée.

» Elle est retournée en Russie, et moi j'ai fait, comme tu le sais, presque tout mon service en Afrique. Nous nous écrivions très régulièrement, caressant toujours l'espoir de nous retrouver un jour ; mais, chaque année, ses devoirs de famille ou les obligations de mon métier apportaient quelque obstacle à la réalisation de ce rêve tant caressé. Et le temps passait. Enfin, ces jours derniers, j'ai reçu à Lyon une dépêche m'annonçant qu'elle avait enfin

pu venir passer quelques jours seule à Paris et qu'elle était à l'hôtel Continental. J'ai demandé une permission de huit jours et suis descendu au Cercle militaire; mais, en arrivant, voici la lettre que j'ai trouvée.

Le commandant Fabert me tendit un petit papier armorié, et je lus :

« Au moment de vous revoir, je me suis regardée dans la glace, et il m'est venu tout à coup la pensée atroce qu'il valait mieux que notre entrevue n'ait pas lieu. Dans votre souvenir, vous voyez toujours la petite Russe fraîche et rose qui vous a jeté un bouquet à votre arrivée à Hambourg; moi, je n'ai jamais cessé d'évoquer la silhouette élégante du sous-lieutenant revenant de la guerre si pâle, si amaigri, mais si charmant avec ses yeux noirs et ses trois poils de moustache héroïquement retroussés. Mais – y avez-vous songé, mon pauvre ami? – il y a bientôt vingt-cinq ans de cela, presque un quart de siècle! Je ne veux pas vous montrer la vénérable dame que je suis devenue aujourd'hui. Je veux rester la princesse lointaine, toujours belle, que vous avez aimée dans votre première jeunesse et que vous avez continué à chérir dans tout le prestige que lui gardait l'éloignement. Laissez-moi mes illusions et conservez les vôtres. Je repars là-bas,

là-bas, ne voulant pas que la réalité détruise notre beau rêve. Adieu.

» OLGA. »

— Eh bien, qu'en penses-tu? me demanda le commandant quand j'eus fini de lire.

— Je pense, mon vieux, que la princesse a aujourd'hui cinquante ans... et qu'elle a joliment bien fait de repartir sans t'avoir vu.

BELLE-MAMAN



L'AUTRE SOIR, après un grand dîner chez le commandant d'Esperval, on discutait au sujet des troupes qui, selon les probabilités, seraient envoyées à Madagascar, lorsque, tout à coup, le capitaine Belière s'exclama :

— Il y aura dans ces régiments des officiers heureux : ils échapperont à leur belle-mère !

On sourit, mais du bout des lèvres : la plaisanterie a tant traîné ! Cependant le capitaine continua avec animation :

— Oui, oui, vous croyez que je ne vous sers là qu'une saillie de café-concert (3^e couplet, celui qui porte sur les masses), et vous n'y voyez pas le cri d'une âme ulcérée, la plainte d'un homme persécuté jusqu'à l'exaspération et capable de se livrer aux plus terribles représailles !

— Voyons, fit d'Esperval avec bonhomie, calmez-vous. Il ne faut rien exagérer. Que diable ! Il est possible que vous ayez quelques petites difficultés dans votre intérieur ; mais qui n'en a pas ?

Un chœur plaintif s'éleva à la ronde pour affirmer que le commandant disait vrai.

— Personne, mon commandant, personne, j'en suis sûr, n'a eu à souffrir ce que j'ai à souffrir. Vous savez que j'avais été assez naïf pour prendre un appartement rue Montalivet, dans la maison habitée par ma belle-mère, madame de Ricin. Madame Belière m'avait fait observer que, comme je suis souvent pris par mon service, il lui serait très agréable d'avoir la compagnie de sa chère maman, et moi, toujours faible avec ceux que j'aime, j'avais cédé. Ah ! quelle faute ! quelle incommensurable faute ! De ce jour, je ne fus plus le maître chez moi ; je n'eus plus un moment de tendre épanchement avec ma femme : nos tête-à-tête étaient toujours troublés par madame de Ricin, entrant en coup de vent pour proposer une course, emmener ma femme dans les magasins de nouveautés, faire des visites, que sais-je ? Et, quand je revenais de mon service, comptant sur quelque douce conversation pour me faire oublier les soucis du métier et les responsabilités du commandement, crac ! j'apercevais madame de Ricin installée à mon foyer, dans mon fauteuil, tisonnant mon feu, avec mes pincettes, si bien que le duo espéré devenait un trio, et quel trio ! Voyons, si Roméo avait

trouvé sur le balcon non seulement Juliette, mais madame Capulet mère, croyez-vous qu'il n'aurait pas avancé l'heure de l'alouette ? Il aurait certainement affirmé que c'était elle qui chantait à la place du rossignol. Et, dans ce cas-là, c'est la belle-mère qui aurait fait le rossignol – le vieux fond de magasin !

» Une telle situation ne pouvait durer. Heureusement, je n'avais signé qu'un bail de trois ans, et, au bout de ce temps, j'étais bien décidé à m'envoler vers un nid mystérieux, dans une maison habitée par des inconnus, avec exclusion de toute espèce de famille. Je m'étais ouvert de mes projets à madame Belière, qui, la chère ange ! avait bien voulu m'approuver : elle aussi commençait à être un peu lasse de la présence continuelle du vieux rossignol. Donc, je laisse arriver le dernier trimestre, et alors, seulement alors, comme on dit dans la théorie, je me mets en campagne, avec des ruses d'Apache pour dépister toute espèce de filature. C'était assez compliqué. Non seulement j'étais, comme tous mes camarades, limité par certaines considérations d'étage, de nombre de chambres et de proximité de la caserne, mais encore je voulais un appartement dans une maison qui n'eût absolument qu'un étage à louer, un

appartement encadré dessus et dessous par de bons locataires, bien installés, sérieux et solides.

» Enfin, je finis par trouver mon affaire rue Miromesnil : un second charmant dont les chambres donnaient sur le jardin du ministère de l'intérieur. Au premier, un docteur qui ne pouvait changer d'adresse sans désorienter sa clientèle ; au troisième, un vénérable vicaire de Saint-Philippe du Roule, et, au quatrième, un sénateur. Je me dis : « Voilà mon affaire ! » Je m'informe du nom du propriétaire. Le concierge m'indique madame la marquise de la Bloquette, la femme de l'ancien ministre de l'Empire. Parfait. Je me rue chez cette dame, qui demeurait dans un magnifique hôtel rue de Marignan, et je dis au domestique que je désirais parler à sa maîtresse au sujet d'une location.

» Celui-ci revient et m'annonce qu'à son grand regret la marquise ne peut me recevoir, ces sortes de choses regardant exclusivement son homme d'affaires. Quant à elle, elle ne se mêlait jamais de rien.

» J'insiste, affirmant que j'ai un secret, un secret très grave à lui confier. En somme, il était assez difficile d'éconduire un capitaine de l'armée française... Bref, je suis introduit.

» — Permettez-moi d'abord, monsieur, me dit madame de la Bloquette avec son grand air, de m'étonner que vous ayez un secret à me confier, car il n'est pas d'usage, que je sache, de confier des secrets aux personnes qu'on ne connaît pas.

» — Vous avez parfaitement raison, madame. Mais, quand vous m'aurez entendu, je suis sûr que vous me comprendrez... et même que vous m'excuserez. Je voudrais louer votre second de la rue Miromesnil, mais je désirerais en même temps que l'écrîteau restât accroché au balcon et que personne, personne au monde, pas même le concierge, ne sût, jusqu'au 15 octobre, à midi, que l'appartement est arrêté.

» — Mais, alors, monsieur, le pauvre homme sera obligé de faire visiter en pure perte ?

» — C'est vrai, madame. Mais qu'importe ? Je reconnâtrai plus tard la peine de cet homme. Vous allez me comprendre. Il s'agit d'empêcher ma belle-mère de venir habiter avec moi. Vous voyez que c'est très grave. Je ne demande aucune réparation, j'accepte à l'avance toutes vos conditions, et, tenez, je vous verse un terme d'avance.

» Et j'aligne sur la table dix billets de cent francs. Peut-être la pauvre marquise avait-elle eu beaucoup

à souffrir d'une belle-mère ; je ne sais, mais, enfin, la voilà qui sourit, qui s'humanise (peut-être aussi y avait-il la question des réparations), et elle me dit :

» — Eh bien, monsieur, j'accepte. Je vais vous délivrer un reçu. Vous êtes mon locataire à partir du 15 octobre.

» — Et vous gardez le secret pour vous seule ?

» — C'est entendu.

» Je me confonds en remerciements, et je m'en vais radieux. De temps en temps, madame de Ricin me poussait quelque pointe agressive :

» — Eh bien, mon ami, vous occupez-vous d'un appartement ?

» — Mais oui, chère madame, répondais-je hypocritement, je cherche, je cherche... Ah ! ce n'est pas commode ! J'aimerais bien trouver du côté de la chaussée d'Antin, en plein centre...

» En septembre, je m'en vais aux grandes manœuvres, près de Châteaudun, et, le 15 octobre, à mon retour, j'exécute mon déménagement, ayant pris la précaution de ne glisser l'adresse dans l'oreille du charretier que lorsque tout était chargé et prêt à partir. J'arrive avec mes voilures rue Miromesnil, et, là, j'ai un serrement de cœur : il y avait une autre voiture de déménagement devant la porte !

» — Pardon, fis-je au concierge... il doit y avoir erreur. Voici un reçu de madame de la Bloquette qui prouve que je suis titulaire de l'appartement vacant au second étage.

» — Ah! très bien. Le second étage est, en effet, parfaitement libre.

» — Mais celle voiture que je vois devant la porte?

» — C'est une sous-location pour le troisième qui a été faite par l'homme d'affaires de madame la marquise. L'abbé a consenti à déménager moyennant une indemnité de quinze cents francs. C'est un saint homme, qui n'a pas voulu refuser cette aubaine pour ses pauvres.

» J'eus au cœur comme un pressentiment atroce, si atroce que c'est à peine si j'eus le courage de me décider à savoir la vérité. Enfin, d'une voix que l'émotion faisait trembler, je dis avec effort :

» — Et... comment s'appelle le nouveau locataire?

» — Oh! c'est une dame très comme-il-faut : madame de Ricin.

» Patatras! Je sentis mes cheveux qui se hérissaient sous mon chapeau. Ainsi, toutes mes ruses n'avaient abouti qu'à ce terrifiant résultat! Et la vie

à trois a repris de plus belle... ou plutôt de plus laide, avec madame Capulet, et ce sera ainsi toujours et toujours, en compagnie du vieux rossignol, jusqu'à la consommation des siècles. Comprenez-vous maintenant, mon commandant, pourquoi j'envie le sort des officiers qui partent pour Madagascar ? Voyons, messieurs, vous ne connaissiez pas une île déserte, par hasard, où j'aurais le droit de tirer à mitraille sur toute vieille femme qui approcherait des côtes à moins d'un kilomètre ?

— Boum ! Belle-maman, passez au large !...

L'AMI DES OFFICIERS



ET, COMME LE TRAIN venait de dépasser Meaux, mon voisin de compartiment, un gros joufflu à l'air commun et bon-enfant, me dit, après quelques phrases banales sur la neige qui cinglait les vitres :

— Vous ne descendez pas à Joigny, monsieur ?

— Non : je vais chasser auprès de Laroche.

— Laroche, c'est gentil ; mais ça ne vaut pas Joigny. D'abord, à Joigny, il y a une garnison de cavalerie.

— Vous êtes militaire ? demandai-je, un peu étonné, tant l'aspect de mon compagnon était peu martial.

— Non, mais j'adore les militaires. Je passe ma vie avec les officiers : je monte à cheval avec eux, je prends mon apéritif à leur café ; ils m'invitent au mess à chaque instant, et, moi, je leur rends, à l'occasion, la politesse dans ma petite villa du quai de l'Yonne. Demandez à Joigny : « Qui est Duran-

sard ? » tout le monde vous répondra : « Duransard, c'est l'ami des officiers. »

— Un beau titre, répondis-je en m'inclinant.

— N'est-ce pas, monsieur ? Moi, j'ai manqué ma vocation. Au lieu d'être commis voyageur en vins – et bien connu sur la place, j'ose le dire – j'aurais dû rester au régiment et continuer la carrière. J'avais de l'œil, du cheveu, de la dent, de l'intelligence – sans compter un certain bagout – et je serais arrivé tout comme un autre.

C'est dommage ; mais les affaires sont les affaires, n'est-ce pas ?...

Mon voisin poussa un soupir, en essayant de prendre un air de mélancolie qui n'allait pas du tout à sa figure ronde et joviale, puis il continua :

— Voyez-vous, dans l'armée, on ne vieillit pas : on reste toujours gai et insouciant, sans doute grâce au contact perpétuel avec les soldats, qui ne sont, en somme, que de grands enfants. Madame Duransard, une femme sérieuse, me dit quelquefois, en haussant les épaules, tout en écoutant mes fines facéties (j'en ai parfois de très bonnes) : « Tu ne seras donc jamais un peu sérieux, mon pauvre ami ? » Et je réponds, triomphant : « Jamais ! J'aurai toujours vingt ans, ma bonne, toujours vingt ans, et sais-tu pourquoi ? Parce

que je vis avec les officiers, voilà ! » Tenez, monsieur, on renverrait les dragons de Joigny, vraiment je ne sais pas ce que nous deviendrions, ma femme et moi.

— Pardon, fis-je, très intéressé... est-ce que madame Duransard partage votre... comment dirai-je?... votre sympathie pour les militaires ?

— Mais oui, monsieur. Vous comprenez, après dix ans de mariage, on n'aime pas toujours avoir le mari sur son dos ; les dîners en tête à tête finissent par sembler un peu monotones. Eh bien, je la débarasse de ma présence en passant mes après-dîners au café de la place d'Armes avec ces messieurs, ou bien encore j'emmène dîner chez nous quelque gentil sous-lieutenant à la fortune du pot. Jamais Sidonie ne proteste, et les officiers acceptent avec joie. Vous comprenez, en province, ils n'ont pas tant de distractions. Ils viennent tous !

— Je vous félicite.

— Quand je dis « tous », j'exagère un peu : il y a un certain lieutenant de Ballantroy, très joli garçon, mais un peu poseur, que je n'ai jamais pu décider à venir à la maison. On n'est pas couche-tôt comme ce jeune homme. Figurez-vous, monsieur, que, dès neuf heures, aussitôt son cigare fini, il quitte le café des officiers. Il faut vous dire que, toute modestie à

part, lorsque j'arrive, on me fait une ovation : « Voilà Duransard ! Voilà Duransard ! Ran ! pan ! pan ! pan ! pan ! » Ces messieurs ouvrent un ban. Je salue et je m'assois au milieu de l'allégresse générale. Eh bien, je n'avais pas plus tôt allumé une pipe et demandé les cartes pour le rams que Ballantroy se levait en déclarant qu'il rentrait chez lui pour travailler. Si j'avais été susceptible, j'aurais cru que c'était moi qui le faisais partir. D'ailleurs, travailler à neuf heures du soir, à moi, ça me semblait peu probable. Il devait aller se coucher tout simplement... Alors, un soir... Tenez, je ris encore, rien que d'y penser...

— Allez donc ! Allez donc !

— Je vous ai dit que j'en avais parfois de bonnes ; eh bien, j'en ai eu une de premier ordre. Je laisse le lieutenant partir, puis je demande aux officiers :

» — Est-ce que vous croyez beaucoup, vous autres, au travail nocturne de Ballantroy ?

» Je ne sais pourquoi, mais ma question si simple provoqua une explosion de joie insensée. On se roulait, monsieur, en criant : « Il n'y croit pas ! Duransard n'y croit pas ! » Évidemment, ma question avait paru très spirituelle. Quand cette hilarité convulsive fut un peu calmée, je dis :

» — Vous ne savez pas ce que nous devrions faire ? Allons tous chez lui, et nous verrons bien s'il dort ou s'il travaille !

» — Non ! c'est insensé ! Sacrebleu, restez donc ici tranquillement avec nous à faire votre partie de rams ! me criait-on à la ronde.

» Mais moi, je tenais bon : quand j'ai une idée... Plus on refusait, plus je m'obstinais. Enfin, le lieutenant Péchard dit :

» — Au fait, flattons sa manie. Nous pouvons toujours aller chez Ballantroy : cela n'a aucune importance.

» Et nous voilà tous partis, moi en tête.

» Derrière, ces messieurs, très gais, chuchotaient, on s'amusait déjà beaucoup, et je leur disais à mi-voix :

» — Hein ? j'en ai de bonnes ? Vous allez voir.

» Nous montons la rue de la Truie-qui-File et nous arrivons devant la maison des Ballantroy. Nuit complète !

» — Hein ? m'écriai-je, triomphant, c'est comme ça qu'il travaille ! Sans lumière ! Quelle farce ! C'est un simple dormeur. Faisons-lui un réveil en musique.

» — Tout ce que vous voudrez, dirent les officiers en riant. Duransard, nous n'avons rien à vous refuser.

» Nous nous mettons en file indienne et nous grimpons l'escalier. La clef de Ballantroy était sur sa porte. Nous pénétrons à pas de loup, nous nous rangeons, à tâtons, devant le lit, et, tout à coup, après une minute d'un profond silence, nous entonnons en chœur un air que chantent les dragons en étape.

» Vous pensez quel réveil cela devait faire à notre dormeur ! Le couplet fini, je frotte une allumette-bougie pour jouir de la stupéfaction du lieutenant... Il n'y avait personne ! Nous avons tous chanté devant un lit vide ! Ah ! monsieur, ce que nous avons ri !

— Évidemment, c'était très drôle. Mais... où était le lieutenant Ballantroy ?

— On n'a jamais pu savoir. Son ordonnance, attiré par le bruit, nous a affirmé que son officier ne rentrait guère avant onze heures, onze heures et demie. Voyez-vous le cachottier ? Sur ce, j'ai voulu retourner chez moi ; mais il y a eu un *tollé* général : on m'a accusé d'être un lâcheur et on m'a traîné presque de force jusqu'au café, où l'on m'a fait prendre un punch monstre, en me « gardant à vue » jusqu'à la

fermeture de l'établissement. Ma parole, j'étais un peu lancé en reprenant le chemin de la villa. Sur le quai de l'Yonne, j'ai rencontré le lieutenant en bourgeois, revenant de je ne sais quelle expédition nocturne. C'est pour cela qu'il ne pouvait jamais venir dîner à la maison. Par discrétion, j'ai fait celui qui ne voyait rien, et je suis arrivé chez ma femme avec la crainte vague d'être un peu grondé pour l'heure tardive. Heureusement, elle était déjà couchée ; elle m'a dit qu'elle était éreintée et qu'elle me priait de la laisser dormir...

» Vous voyez que nous en avons de bonnes à Joigny. Mais voici que nous entrons en gare. Sidonie a dû venir me chercher. Adieu, monsieur ; enchanté d'avoir fait votre connaissance.

— Au revoir, monsieur Duransard.

Et, comme le train s'arrêtait, je vis le petit homme sauter à terre, et se précipiter au-devant d'une jeune femme, très jolie, qui s'avancait en souriant, avec une escorte de dragons. Ceux-ci marchaient à côte d'elle, et ils tendirent affectueusement les mains au commis voyageur, l'ami des officiers, en criant :

» — Salut à ce bon Duransard ! Vive Duransard !

Le train repartit, m'enlevant en deux tours de roues cette vision folâtre, et je songeai que le commis voyageur avait raison. Le contact avec l'armée, il n'y a que ça... et madame Duransard sera toujours jeune.

L'ACCOLADE



LE PETIT GASTON DES HÉGARDS venait de s'installer dans le bureau que le ministère des affaires étrangères met à sa disposition au quatrième étage de la rue de Constantine, en sa qualité d'attaché suppléant surnuméraire, poste modeste, nullement rétribué, mais permettant de faire bonne figure dans le monde comme diplomate en herbe. D'ailleurs, ne fallait-il pas gravir les premiers échelons de la *Carrière*, la fameuse *Carrière* où s'illustrèrent ses ancêtres, qui surent si bien nous faire perdre nos colonies ?

Périssent les colonies plutôt qu'un principe ! Gaston enleva sa belle redingote à revers de soie, non sans lancer un regard mélancolique vers la boutonnière où ne fleurissait aucun ordre, même étranger ; puis il endossa un vieux veston de chasse un peu défraîchi et s'assit devant une grande table noire. Il faisait très beau, l'air était embaumé ; par la fenêtre ouverte arrivaient les piailllements des moineaux perchés dans les vieux tilleuls de l'esplanade.

Tout respirait une paix profonde. Le jeune surnuméraire sortit d'un tiroir un petit onglie en nacre très élégant, puis il se mit en devoir de faire ses ongles et de les tailler soigneusement en amande, ce qui prit un certain temps. Cela fait, comme l'heure du déjeuner approchait, il songea qu'il ferait peut-être bien de dépouiller le courrier, d'autant plus que son attention était attirée par une grande enveloppe jaune portant le cachet du conseil municipal de Paris. Pour un diplomate qui veut arriver un jour à l'ambassade de Londres ou de Vienne, il faut tâcher de ne pas se mettre mal avec cette réunion d'hommes éminents. Il ouvrit respectueusement et lut :

« Monsieur l'attaché,

» Chargé d'une mission qu'il m'est fort agréable de remplir, je vous prie de passer chez moi le plus tôt possible, afin que je puisse vous donner l'accolade.

» Croyez, monsieur l'attaché, à toute ma considération.

» TOUTAL-HÉGOUX,

» CONSEILLER MUNICIPAL.

» 11, RUE DE L'ARBRE-SEC. »

Gaston resta rêveur. Pourquoi ce brave conseiller, qui possédait deux noms, comme tout

conseiller municipal qui se respecte, voulait-il lui donner l'accolade ? À propos de quoi ce baiser masculin, singulier et administratif ? Vaguement, dans sa prime jeunesse, il se rappelait avoir été ainsi embrassé sur une estrade, aux distributions de prix du lycée, par M. Jules Simon ou Camille Doucet ; mais il n'avait conservé de cette marque fugitive de tendresse et d'estime qu'un souvenir plutôt désagréable, et il avait dit avec amertume :

— Si j'avais su que le prix devait me faire mouiller les joues par de vieux savants, je ne me serais pas tant appliqué !

Enfin, il y avait, paraît-il, une accolade à recevoir de M. Toutal-Hégoux, et il était poli et prudent de ne pas se dérober à cette formalité. Réendossant la belle redingote à revers de soie, Gaston des Hégarde sauta en fiacre et jeta au cocher l'adresse de la rue de l'Arbre-Sec. Un quart d'heure après, il arrivait devant le numéro 11, apprenait du concierge que le conseiller municipal demeurait au second, au-dessus de l'entresol, et montait.

Non sans un certain battement de cœur – l'escalier étant très raide – il sonna.

Une ravissante brune, au profil accentué, aux cheveux noir-bleu plantés bas sur le front, avec une

peau nacrée dont les rondeurs appétissantes s'apercevaient par l'entrebâillement d'un peignoir assez défraîchi, vint ouvrir.

— M. Toutal-Hégoux ? demanda le jeune diplomate, très agréablement impressionné, tout en lançant un regard d'admiration vers toutes les belles choses qu'on n'avait pas le temps de lui dissimuler.

— C'est ici, monsieur. Que désirez-vous ?

— Je viens pour l'accolade. La jolie brune se mit à rire.

— Quelle accolade ?

— Je ne sais pas du tout. Je suis M. des Hégards, attaché au ministère des affaires étrangères, et voici la lettre que j'ai reçue.

La femme aperçut le papier et, immédiatement, s'exclama :

— Isidore ! Isidore ! C'est M. des Hégards ! Il est très gentil !

Elle entra en coup de vent dans une chambre, et, à tout hasard, Gaston la suivit au trot. Là, il se trouva en présence d'un petit homme moustachu, orné de lunettes à branches d'or, avec un ventre qui pointait sous la robe de chambre à ramages et maculée d'encre. Le petit homme paraissait d'ailleurs un peu effaré par cette irruption subite dans sa vie privée. Il

enleva sa calotte de velours, ce qui montra un crâne chauve et luisant, environné d'une couronne de cheveux frisés. Puis, souriant avec bienveillance :

— Monsieur, soyez le bienvenu... Mais je suis désolé de vous recevoir ainsi... Si j'avais pu prévoir votre visite matinale, je me serais préparé afin de relever cette cérémonie par un peu de prestige.

— Mais, enfin, de quoi s'agit-il ? demanda des Hégards, très intrigué.

— Comment ? vous ne savez pas ? Votre oncle, l'amiral des Hégards, a obtenu pour vous la croix du Dragon de l'Annam, et, comme je suis grand-dignitaire de l'ordre (je possède la plaque avec les yeux de rubis), j'ai été chargé par le ministre des colonies de vous remettre le bijou et de vous donner l'accolade.

— Monsieur, dit Gaston en saluant, je vous remercie et suis tout à vos ordres.

— Non, non, je ne puis décemment vous conférer l'investiture en robe de chambre et en bonnet grec : ce ne serait pas convenable. Permettez-moi d'aller revêtir ma tenue officielle. Je vous demande un petit quart d'heure, pas plus. Pendant ce temps, mademoiselle Antonia, artiste lyrique au théâtre du Châtelet – théâtre municipal, comme vous savez – voudra bien vous tenir compagnie.

Là-dessus, M. Toutal-Hégoux s'esquiva précipitamment laissant Gaston en tête à tête avec mademoiselle Antonia.

— Pour me conférer ce Dragon de l'Annam, est-ce que M. Toutal va se costumer en Chinois ? demanda curieusement des Hégards.

— Mais non, Isidore ne va pas se costumer en Chinois, répondit la brunette. — Dieu, que vous êtes drôle ! — Il va s'habiller simplement en conseiller.

Et, prise d'un nouvel accès d'hilarité folle, elle se laissa tomber sur le canapé, en se renversant en arrière, tandis que sa gaze était soulevée par des soubresauts convulsifs, et, entre chaque accès, elle répétait :

— Isidore en Chinois ! Non, mais quelle idée ! quelle idée !...

Gaston se laissa, lui aussi, gagner par cette gaîté, tout en contemplant les jolies dents qui apparaissaient entre les lèvres pourpres et légèrement duvetées vers les coins.

— Ah ! mademoiselle Antonia, comme vous avez raison de rire. Le rire vous va si bien !

— Vous trouvez ?

— Si je trouve !...

Il s'agenouilla près du canapé et campa tout à coup sur la bouche de la belle le plus audacieux baiser que jamais attaché suppléant surnuméraire ait donné à une brune savoureuse comme un beau fruit bien à point. Celle-ci ferma les yeux et, toute vibrante rendit le baiser avec usure...

Quelques minutes après, la porte s'ouvrait et M. Toutal-Hégoux reparaisait en habit noir, avec, en sautoir, l'écharpe bleue et rouge frangée d'argent du conseiller municipal. Sous le revers de l'habit étincelait la plaque du Dragon de l'Annam avec les yeux en rubis, et la cravate blanche s'étalait sur un magnifique cordon en ruban moiré qui – curieuse coïncidence – était d'un jaune, mais d'un jaune éclatant.

– Monsieur, dit-il avec solennité, je suis heureux d'avoir été désigné par le ministre pour vous remettre les insignes de chevalier du Dragon de l'Annam, persuadé qu'elles brilleront sur la poitrine d'un diplomate appelé à rendre plus tard, comme ses ancêtres, les plus grands services à la France! Permettez que j'attache moi-même la croix à votre boutonnière.

Il passa le ruban dans la boutonnière vierge de la belle redingote, puis, ouvrant ses bras et tendant sa figure moustachue :

— Et maintenant, mon cher chevalier, venez, que votre parrain vous donne l'accolade.

— Pardon, répliqua Gaston, en se reculant, mais l'accolade... je l'ai déjà reçue.

Et il s'enfuit, tandis que la belle Antonia devenait pourpre sous l'œil inquisiteur de M. Toutal-Hégoux, conseiller municipal et grand-dignitaire de l'ordre du Dragon de l'Annam, avec plaque.

AU CONCOURS HIPPIQUE



THÉRÈSE. — Robe en ondine vert laitue à rayures mordoré clair ; manches et haut de corsage en surah jaune or ; chapeau arlequin garni de brindilles de roseau.

DIANE. — Robe de soie brodée noire, garnie de guipure noire et de galons ajourés noir et or ; motifs assortis au galon, retenant de place en place la dentelle ; chapeau glacé de noir avec grosses épingles de jais.

DIANE. — Oui, ma chère amie, c'est très effrayant. Il paraît qu'avec cette grosse chaleur, nous sommes menacés du typhus.

THÉRÈSE. — Ah ! mon Dieu ! Pourvu que nous ne recommencions pas tous les ennuis que nous avons eus il y a deux ans, à l'époque du choléra. J'ai failli divorcer.

DIANE. — Le fait est que si ton mari avait le choléra... Le cas doit être prévu dans le code.

THÉRÈSE. — Mais pas du tout. Mon mari n'était pas malade ; seulement il croyait bien m'avoir pincée, et tout cela à cause de cette administration absurde que l'Europe nous envie.

DIANE. — Tu ne m'as jamais raconté cela.

THÉRÈSE. — Non, c'était l'été, tu étais partie. Et puis, j'avais eu trop peur pour avoir envie de rire. Tiens, vois-tu sautant la dernière haie ce capitaine de dragons ?

DIANE. — Le petit des Esbroufettes ?

THÉRÈSE. — Parfaitement. Il est gentil, n'est-ce pas ?

DIANE. — Oui, mais un peu fort. Moi, j'aime mieux les officiers sveltes.

THÉRÈSE. — Alors, il faut choisir dans les sous-lieutenants, mais ils sont bien moins discrets, et surtout bien plus surmenés que les capitaines en second. Donc, il y a deux ans, des Esbroufettes était capitaine à Lille, et son rêve aurait été d'aller passer avec moi trois jours en Belgique.

DIANE. — Quelle imprudence !

THÉRÈSE. — Mais non, pas tant que ça. Je ne connais absolument personne en Belgique, et comme motif de déplacement, j'avais le devoir d'aller em-

brasser ma tante de Vofroy à Bourges. Elle est très riche, ma vieille tante, et mon mari est le premier à trouver qu'il faut de temps en temps aller lui faire une visite, afin d'entretenir les bonnes relations. On ne sait pas ce qui peut arriver... Donc, munie de mon petit sac, me voilà partie pour le chemin de fer d'Orléans, où, paraît-il, existe un excellent express qui vous fait arriver à minuit seize.

DIANE. — À Bourges ?

THÉRÈSE. — Non, à Bruxelles... J'oubliais de te dire que le fiacre avait fait en route un léger crochet et avait abandonné la direction du chemin de fer d'Orléans pour celle du chemin de fer du Nord. À l'hôtel de Flandre, je retrouve le capitaine arrivé de Lille, et nous passons ensemble trois jours paradisiaques. Puis, il retourne à sa garnison et moi je reviens à Paris. À la frontière, un commissaire de surveillance me demande mon nom et mon adresse ; je pense qu'il n'y a là qu'une simple formalité, et, comme je ne rapportais aucun bout de dentelle, et aucune boîte de cigarettes dans mes malles, je fournis les renseignements sans hésiter.

DIANE. — Oh, la grande folle !

THÉRÈSE. — Est-ce que je pouvais savoir, moi ! Nous étions plus de cinquante à donner nos noms et

nos adresses. J'ai cru que c'était l'usage quand on revenait en France. Mais voilà que trois jours après, on annonce le docteur Barthez :

— Qu'est-ce qu'il veut ce docteur Barthez ? demande mon mari. Personne ici n'est malade.

— Il dit qu'il est envoyé par l'administration.

On le fait entrer : un grand sec, sérieux, sévère, décoré, et le voilà qui explique que, depuis la récente épidémie de choléra, la préfecture fait prendre à domicile des nouvelles de toutes les personnes arrivant de l'étranger, et surtout des pays contaminés, afin d'être bien sûre qu'elles sont revenues en parfaite santé ; dans le cas contraire, il y aurait certaines mesures d'isolement, de désinfection. Moi, j'étais devenue verte. Mais au mot de désinfection mon mari avait bondi :

— Qu'est-ce que vous me chantez, docteur, avec votre désinfection ? Vous voulez désinfecter ma femme ! Et pourquoi ?

— Parce qu'elle arrive de Belgique.

— Mais non, elle a été à Bourges. Le département du Cher n'est pas en Belgique, que je sache !

— Madame a pourtant bien mauvaise mine.

Je me sentais perdue, je jette un regard suppliant vers le docteur qui, sans doute avec une vague in-

tution de la situation réelle, sourit, salue et sort, comme M. Carnot dans la chanson de Ferny, me laissant seule à seul avec mon mari.

— Ah ça, madame, m'expliquerez-vous ce que vous avez été faire en Belgique ?

J'ai pris mon grand air de reine outragée ; j'ai esquissé une moue de profond dédain – tu sais, quand je veux, je la fais très bien cette moue-là, – puis je suis rentrée dans ma chambre, dédaignant de me justifier.

DIANE. — C'était évidemment ce que tu avais de mieux à faire, mais ensuite ?

THÉRÈSE. — Ensuite, je n'ai pas perdu de temps, j'ai sauté sur mon chapeau, et je me suis précipitée à la préfecture de police, demandant à voir le préfet. Il n'y était pas, mais j'ai été reçue par un secrétaire très aimable, tout à fait homme du monde, avec des mains soignées, et une cravate plastron ornée d'une très jolie perle. J'ai tout de suite compris qu'on pourrait s'entendre. Et comme début, je me suis mise à pleurer en fourrant mon nez dans un microscopique mouchoir en dentelle parfumée au white-rose.

DIANE. — Tu pleures donc comme ça à volonté ?

THÉRÈSE. — Oh oui, c'est très facile, avec un peu d'habitude... On n'a qu'à retenir sa respiration. Je te

montrerai cela ; j'ai senti que le secrétaire était ému. Il avait du cœur ce garçon-là, et on aurait tort de se figurer que dans la police on n'a affaire qu'à des sbires. Il m'a pris les deux mains, en les tapotant très gentiment – moi je laissai faire, tout entière à ma douleur ; et puis il est venu s'asseoir à côté de moi sur un petit pouf. Alors, ma foi, je lui ai tout raconté, mon escapade, mon voyage avec le capitaine en Belgique au lieu d'aller à Bourges et la visite du docteur Barthez. Et je l'ai supplié de me sauver.

— Madame, m'a-t-il dit avec la bienveillance d'un homme habitué par métier à connaître toutes les faiblesses humaines, madame, je ne puis rien décider par moi-même ; mais j'expliquerai le cas à M. Lépine, un parfait galant homme, et soyez persuadée qu'il fera tout ce qui dépendra de lui pour vous tirer d'affaire.

Et comme je le remerciais avec effusion, il m'a expliqué qu'en somme le devoir d'un bon préfet de police était de protéger la société, et de consolider la famille en évitant tout scandale. Ceci rentrait dans sa mission de défenseur de l'ordre moral ; en me rendant service, il ne ferait qu'agir selon sa conscience, etc., etc., et un tas d'autres choses que je trouvais profondément pensées et admirablement exprimées.

Je suis partie un peu rassérénée, puis fidèle à mon rôle, eu rentrant, j'ai continué à bouder et à ne pas desserrer les dents, tandis que mon mari paraissait plus énervé que jamais. Il recommençait toujours.

— Enfin, madame, donnez-moi au moins une explication !

Tout à fait la scène de Ménélas au troisième acte de la Belle Hélène. Et moi je ne répondais rien, et je faisais toujours ma moue dédaigneuse. Enfin, après le dîner, on sonne et l'on annonce :

— Monsieur le secrétaire de la préfecture de police.

Et je vois entrer mon jeune homme. Il venait m'apporter toutes les excuses de M. Lépine.

— Quelles excuses ? s'écria mon mari stupéfait ; quelles excuses ?

— Pour l'erreur qui a été commise en envoyant chez vous, ce matin, le docteur Barthez. Il faut vous dire que le service sanitaire organisé spécialement en vue du choléra ne fonctionne pas encore très bien. Nos employés sont très inexpérimentés dans cette besogne nouvelle et commettent parfois des bévues. Ainsi, ils avaient cru voir sur les rapports envoyés que madame arrivait de Bruges, en Belgique.

— Eh bien ? demanda mon mari haletant.

— Eh bien ! en relisant mieux, on a vu qu'il ne s'agissait pas de Bruges, mais de Bourges, et que, par conséquent, madame n'avait aucune visite sanitaire à subir.

Et le secrétaire, après avoir salué très correctement, est parti, et mon mari est tombé dans mes bras en me demandant pardon et en sanglotant comme une bête. Alors j'ai été bonne, et j'ai daigné pardonner.

DIANE. — Et le petit des Esbroufettes ?

THÉRÈSE. — Oh ! ma chère, après une semblable histoire, j'ai rompu. Vois-tu, les officiers sont trop compromettants : j'ai trouvé que le secrétaire du préfet me donnait un excellent conseil en me suppliant de rompre avec le capitaine.

Et c'est ainsi que j'ai payé ma dette de reconnaissance.

SNOBISME



C'ÉTAIT AU RAPPORT DU MATIN. Assis devant une table dans la salle d'honneur, le colonel de Poigne, flanqué à droite du lieutenant-colonel et du major ; à gauche, du chef d'escadrons et du capitaine de semaine, était en train de dicter la décision.

Il avait déjà lu les rapports des trois premiers escadrons, et il se préparait à lancer la phrase traditionnelle : « Les permissions demandées au rapport sont accordées », ce que l'adjudant, fidèle à sa méthode de sténographie, aurait immédiatement traduit par un simple *P. A.*, lorsque, tout à coup, le sourcil du grand chef se fronça. Il venait de lire sur la feuille du 4^e escadron :

« Le capitaine-commandant demande une permission de quatre jours en faveur du lieutenant d'Estignac pour se rendre à Dieppe (Seine-Inférieure). »

Il sourit un moment, en haussant les épaules, et dit d'une voix brève :

— Adjudant Brulard, écrivez : « Le colonel regrette de ne pouvoir accorder la demande faite par M. le lieutenant d'Estignac. »

Puis il ajouta :

— Messieurs, le rapport est terminé. Vous êtes libres.

L'adjudant disparut immédiatement pour aller porter la bonne parole aux cinq maréchaux des logischefs, tandis que les officiers se levaient avec un grand bruit d'éperons et de fourreaux de sabre. Puis l'on se dirigea en corps vers le café des officiers pour y prendre l'apéritif, et l'on s'installa à une table du fond.

— Pardon, mon colonel, fit alors le commandant de semaine, mais y aurait-il indiscrétion à vous demander le motif de votre refus pour M. d'Estignac ? il est de mon demi-régiment, et, s'il m'interroge, je voudrais pouvoir lui répondre. Or, je sais qu'il avait l'intention de se rendre aux courses de Dieppe...

— Alors, vous croyez, commandant, que le lieutenant serait allé à Dieppe ?

— Dame ! mon colonel, il l'a assez répété à tous ses camarades.

— Précisément. Simple pose pour épater les officiers du mess. L'an dernier, il m'a demandé une per-

mission semblable pour se rendre à Trouville, pendant la grande semaine. Savez-vous ce que j'ai découvert ? D'Estignac a passé ces huit jours-là enfermé dans sa chambre et faisant venir ses repas clandestinement de la gargote voisine. De lui-même, il s'était ainsi condamné aux arrêts de rigueur ; mais tout le monde le croyait à Trouville. Je comprends que ce temps lui ait semblé la grande semaine.

Il y eut une explosion de gaîté, tandis que le colonel continuait, en tirant des bouffées dans sa grosse pipe d'écume :

— Ah ! c'est que je le connais de longue date, mon gaillard. C'est la personnification du snobisme dans ce qu'il a de plus ridicule, et j'ai toujours eu l'horreur instinctive des poseurs, de ceux qui sacrifient tout au « paraître », à un certain idéal de chic rêvé et pour le seul plaisir de jeter de la poudre aux yeux.

» Au régiment, surtout, où quelques officiers n'ont que leur solde, et sont, par conséquent, obligés de vivre d'une manière très modeste, ces affectations de « grande existence » sont on ne peut plus déplacées. Le baron d'Estignac, le père, m'a dit qu'il faisait à son fils Raoul une pension mensuelle de deux cents francs, ne pouvant lui constituer davan-

tage. C'est suffisant, à la rigueur, avec de l'ordre et des goûts simples. Mais, alors, pourquoi parler sans cesse, comme le fait ce jeune homme, de ses trente mille livres de rente, de ses différences au cercle, de ses paris aux courses et de ses dîners au café Anglais ?

— Tiens ! tiens ! fit le commandant ; je croyais, en effet, M. d'Estignac fort riche.

— Parbleu ! il fait tout pour qu'on se le figure, et j'ai parfois assisté à des scènes bien singulières. Un jour, étant en omnibus – moi, je ne m'en cache pas, je prends très bien l'omnibus quand cela m'est commode pour mes courses –, je vois mon d'Estignac qui monte avec la prestesse d'un monsieur familiarisé avec ce genre de sport ; mais, tout à coup, m'ayant aperçu, le voilà qui devient très penaud, et, lorsque le conducteur arrive devant lui pour réclamer le prix de la place, savez-vous ce que trouve le petit d'Estignac pour prouver aux autres voyageurs et à moi qu'il montait pour la première fois dans cette voiture populaire ? Il dit, d'une voix sonore :

» — Combien est-ce, mon brave ?

» — Six sous, riposte le conducteur, goguenard.

» Et tout le monde de regarder avec surprise ce monsieur arrivé à son âge sans savoir le prix d'un omnibus. L'effet était produit.

Les officiers se renversèrent sur les banquettes avec de grands éclats de rire, et le colonel ajouta.

— Mais ce qui lui est arrivé de plus drôle, c'est l'histoire du bouillon Duval, car il n'a pas de chance avec moi : je le rencontre toujours lorsqu'il voudrait le plus se dissimuler. Donc, au printemps dernier, je descendais les boulevards, et, ayant la vague idée d'aller au théâtre, je cherchais des yeux un restaurant pas trop cher où mon dîner ne me coûterait pas plus qu'au cercle. Il faut vous dire qu'aux Mirlitons on mange admirablement pour six francs, vin compris ; mais il était déjà tard : le général Rubas du Rempart m'avait retenu très longtemps au Helder, et la rue Boissy-d'Anglas m'eût trop éloigné de ma direction. « Au fait, me dis-je, si j'entrais tout simplement au bouillon Duval ? C'est très propre ; on est servi par des petites femmes en bonnet blanc qui sont autrement gentilles à regarder que ces garçons avec leurs côtelettes bêtes et leurs cheveux en coup de vent. »

» Et, sans aucune vergogne, je me dirige vers l'un de ces établissements. J'allais entrer, lorsque je

vois, ayant la main sur le bouton de la porte, le jeune d'Estignac, qui, en m'apercevant, devient rouge, bleu, vert, et passe par toutes les couleurs du prisme. Jamais je n'avais vu un garçon aussi décontenancé, aussi malheureux. Il aurait certainement voulu rentrer à six pieds sous terre, tandis que moi, jouissant, je l'avoue, de sa confusion, je lui disais avec bonhomie :

» — Tiens, c'est vous, d'Estignac ! Bonsoir, mon cher camarade.

» — Bonsoir, mon colonel, balbutia-t-il en saluant.

» — Vous allez dîner au bouillon Duval ?

» — Oui, me répondit-il, en reprenant graduellement son aplomb. C'est un caprice qui m'est venu, une fantaisie de chercheur qui aime à connaître les coins de Paris les plus infimes. Je me suis dit : « Je ne serais pas fâché, une fois par hasard, de savoir comment on peut arriver à manger dans ces endroits-là. Ce doit être très curieux, au point de vue purement philosophique, et cette petite étude vaut bien l'ennui de faire un dîner à bon marché.

» — Mais, rassurez-vous, lui dis-je, ce n'est pas mauvais du tout. On en a pour son argent, et je puis

vous en parler en connaissance de cause, car je viens ici très souvent.

» Là-dessus, voilà mon d'Estignac qui me regarde étonné, ne sachant pas si je voulais me moquer de lui ou lui donner une leçon. Mais cependant, pour lui prouver ma connaissance des êtres, je lui dis :

» — Tenez, puisque vous n'êtes jamais entré ici, faites comme moi et suivez le mouvement.

» Je prends des mains du préposé à la porte un petit carton imprimé, petit carton sur lequel était inscrit à l'avance le menu avec, en regard, les prix fort modiques : serviette, pain, sardines à l'huile, potage, aloyau purée, etc., et je me dirige à tout hasard vers une table de marbre auprès de laquelle se tenait debout une brunette qui souriait, très avenante avec ses fausses manches et son tablier immaculé. Elle s'empressa de dresser nos deux couverts, et je me plongeai dans l'étude du menu, lorsque, tout à coup, voici la petite bonne qui se penche très amicalement vers d'Estignac et lui dit, en lui frappant sur l'épaule :

» — Dis donc, Raoul, tu vas être content. Il y a le plat que tu préfères. C'est le jour des tripes à la mode de Caen.

» Ah! messieurs, si vous aviez vu la tête de mon lieutenant devant cette familiarité révélatrice! Ce que j'ai ri! non, ce que j'ai ri!...

» ...Et voilà pourquoi, conclut de Poigne, j'ai refusé la permission pour les courses de Dieppe. Le malheureux se serait encore terré pendant quatre jours dans sa chambre, et la réclusion, c'est très mauvais pour la jeunesse. Maintenant, messieurs, que vous êtes édifiés sur ce snobisme spécial, allons déjeuner.

UNE AFFAIRE



NOUS CONNAISSONS TOUS du Trailly, le comte du Trailly, ce vieux gentilhomme de si belle allure, ancien capitaine de cavalerie, ancien écuyer de l'empereur, que les hasards de la vie ont peu à peu amené à se faire maître d'équitation et marchand de chevaux. Lorsque, à la suite de spéculations malheureuses, la misère vint frapper à sa porte, du Trailly songea qu'il pouvait utiliser ses aptitudes hippiques tout à fait spéciales, et, sans aucune vergogne, il donna des conseils pour les achats et les ventes, conseils d'une probité scrupuleuse, qui firent bientôt de lui un véritable arbitre ; il accompagna au bois de Boulogne les jeunes femmes et les jeunes filles, sa moustache blanche bien cirée, et sa haute mine faisait de lui un chaperon idéal. Que de fois l'avons-nous croisé dans quelque allée, passant au grand trot à l'anglaise, les jambes bien placées, le haut du corps un peu penché en avant, et disant de sa voix sonore :

— Allons, mademoiselle, sortez la poitrine, les coudes au corps, et ne craignez pas de chercher le fond de la selle.

En passant, il nous adressait un salut de connaissance, un salut d'égal à égal, et l'on eût dit quelque général donnant à sa fille les premiers principes. Il ne rougissait pas de son métier, le trouvant honnête, élégant et martial. Et puis il pouvait encore se faire illusion, dire « mes chevaux », « mes hommes », « mes écuries » et prendre pour manifestation de son luxe ce qui n'était que le matériel nécessaire à sa profession.

Donc, ce matin-là, à la suite d'une promenade où il avait accompagné lady Farwell, une Anglaise un peu plantureuse, qui galopait à outrance pour maigrir, il venait de mettre pied à terre dans la cour de son manège, rue de Courcelles, et avait jeté les rênes à un petit groom avec la désinvolture d'un châtelain rentrant chez lui pour déjeuner. Il passa son stick sous le bras, déganta ses mains aristocratiques, recouvertes de peau de chien, puis, tout en faisant sonner ses éperons, il gravit, d'un pas un peu raide, le petit escalier qui menait à son bureau.

Là, il épongea son front, baigné de sueur, arrangea d'un geste habituel ses cheveux, qu'il portait ra-

menés en avant, suivant la mode impériale, et, machinalement, jeta un regard à son portrait en capitaine de dragons, une aquarelle d'Eugène Lamy qui le représentait très crâne en frac vert, avec les épaulettes d'or, le bicornes sur l'oreille et l'épée au côté. Ah ! c'était le bon temps ! La brillante époque ! Mais, bah ! à quoi bon récriminer contre la vie ?

Il venait de se laisser tomber sur un canapé, en étendant à droite et à gauche ses jambes engourdis par la contraction du sous-pied (cette grosse Anglaise avait décidément voulu marcher à une allure extraordinaire), lorsqu'un homme d'écurie entra en disant qu'une dame était en bas et désirait lui parler ; en même temps il tendait une carte sur laquelle du Trailly lut :

CONCHITA FUSTERO

— Fais entrer, dit le comte.

Un froufrou de soie se perçut, un parfum très âcre de Chypre et de peau d'Espagne se répandit dans l'escalier en spirale et monta en effluves capiteux qui dominèrent un moment l'odeur du crottin, puis la porte s'ouvrit, et une femme se présenta en coup de vent. Elle était d'une suprême élégance avec sa jaquette en piqué blanc à grosses côtes, ouvrant

sur une chemisette de batiste, sa jupe à godets en mohair glacé, et sa tête rieuse, encadrée de bandeaux ondés, apparaissait sous un large chapeau paillason, orné de tulle point d'esprit et de grosses touffes de bleuets. Peut-être les lèvres étaient-elles un peu trop rouges, les yeux un peu trop cerclés de noir, et le teint un peu trop poudrerisé ; mais c'étaient de petits détails qui n'enlevaient rien à la grâce incontestable de l'ensemble.

Du Trailly se leva avec courtoisie. Bien qu'édifié, au premier regard, sur la situation sociale de la visiteuse, il partageait l'avis du Grand Roi, qui se découvrait devant une femme de chambre, à plus forte raison devant une jolie fille, et il offrit son meilleur fauteuil avec la même politesse respectueuse qu'il eût eue pour recevoir une duchesse, et resta debout, les talons réunis, dans une attitude militaire, attendant.

— Monsieur, commença la dame, vous me connaissez sans doute. Je suis madame Conchita Fustero.

Le comte s'inclina, esquissant un geste vague, qui pouvait signifier soit qu'il connaissait parfaitement, soit qu'il ne connaissait pas du tout.

— Un de vos amis, le comte de Pontades, m'a dit que vous avez dans vos écuries une jument alezane qui ferait admirablement mon affaire.

— Oui, « Fanny », une bête très douce quoique très près du sang. Elle a sept ans et mesure le petit soixante : un mètre cinquante-neuf environ. Elle se monte et s'attèle. Voulez-vous la voir ?

— Oh ! je la connais : M. de Pontades l'a fait trotter devant moi, l'autre matin, dans la plaine de Bagatelle. Il s'était même accroché autour de la taille, du côté montoir, une couverture pour imiter la jupe de l'amazone, et il était drôle comme tout.

La jolie fille, égayée par ce souvenir, se mit à rire, tandis que du Trailly continuait, très sérieux :

— Vous avez dû voir, madame, que la jument ne bronchait pas et était mise, je puis le dire, « au bouton ». Avez-vous remarqué son petit galop de chasse ?

— Oui, oui, elle me plaît beaucoup. Et puis, c'est surtout sa robe qui m'a séduite. J'adore les chevaux alezans. J'espère donc que nous allons pouvoir nous entendre. Combien en demandez-vous ?

— Cent cinquante louis, tout rond.

— Eh bien, monsieur, je ne marchande pas. Je n'ai pas l'habitude de marchander ; l'argent m'est

si égal ! C'est une affaire entendue. Demain, à une heure, M. de Pontades viendra vous apporter les trois mille francs.

— Madame, le reçu sera tout prêt, et, à une heure cinq, la jument sera à vous. Vous donnerez ce qu'il vous plaira à l'homme d'écurie.

— Attendez ! attendez ! ce n'est pas fini ! Ça, c'est ce qui se passera à une heure. Mais, à deux heures, vous verrez arriver le prince Palatieff, qui vous remettra également trois mille francs.

— Pardon, mais, à ce moment-là, la jument sera vendue ; elle aura été payée le prix fixé, je n'aurai donc rien à recevoir.

— Si, si, je vous prie de recevoir encore ces trois mille francs à deux heures. Puis, à trois heures, vous verrez arriver à son tour le marquis de Palangridaine, qui vous remettra trois mille francs.

— Toujours pour Fanny ?

— Parfaitement. Toujours pour Fanny.

— Voyons, madame, permettez-moi de vous dire que je ne comprends plus. J'aurai ainsi touché neuf mille francs, au lieu de trois mille.

— Évidemment. Alors, à quatre heures, après MM. de Pontades, Palatieff et Palangridaine, vous verrez arriver madame Conchita Fustero, ici pré-

sente, et à laquelle vous voudrez bien remettre non seulement Fanny, mais les six mille francs que vous aurez touchés en trop.

Le vieux gentilhomme se cambra, un peu pâle :

— Bref, madame, vous me proposez de vendre ma jument trois fois et de vous en solder la différence.

— Parfaitement. Vous voyez que c'est simple comme bonjour.

— C'est peut-être simple comme bonjour, mais j'ai le regret de vous annoncer que je ne puis conclure une affaire de ce genre.

— Mais pourquoi? Je vous demande un peu ce que cela peut vous faire.

— Il est tout à fait inutile, madame, que j'essaye de vous expliquer des scrupules que vous ne comprendriez pas. Nous ne parlons pas la même langue, ce qui tient peut-être à ce que nous ne nous livrons pas au même commerce. Mais rassurez-vous. Vous trouverez facilement à réaliser cette opération « simple comme bonjour »; mais ailleurs, pas chez moi. Adieu! madame.

Et comme un souverain qui lève une audience, le vieux comte du Trailly salua avec une grâce un peu hautaine et reconduisit jusqu'à la porte la belle

Conchita Fustero, qui, ahurie, disparut dans de nouveaux effluves de Chypre et de peau d'Espagne ; puis rentré, dans le petit cabinet, de nouveau il contempla l'œuvre de Lamy, et il murmura avec mélancolie :

— Ah ! mon pauvre capitaine, ce n'est pas à toi qu'on aurait osé proposer des marchés pareils !...

LE POIGNARD



C'ÉTAIT L'AUTRE SOIR, au cercle, après dîner :
— Ah ! ah ! dit tout à coup Quévilly, voilà d'Impeval nommé lieutenant-colonel. À quarante-deux ans, c'est gentil !

— Au fait, répondit le général Ruhas, il a bien gagné sa seconde grosse épaulette, car il est entré un des premiers à Tananarive.

— Bah ! moi aussi, j'ai contribué à la prise de Tananarive.

On se tourna très étonné vers La Lézardière, le La Lézardière le plus chic, le plus élégant des maîtres des requêtes à la cour des comptes, mais aussi un bon gros garçon qui n'a absolument rien de martial.

— Vous avez contribué à la prise de Tananarive, vous !

— Mais certainement, répondit le maître des requêtes, dans la faible mesure de mes moyens ; chacun sert sa patrie comme il peut ; moi, j'ai sauvé, l'hiver dernier, la vie au commandant d'Impeval,

alors attaché au deuxième bureau de l'état-major général.

— ConteZ-nous cela.

— Eh bien, certain soir, je passais par la rue de la Ville-l'Évêque pour gagner les boulevards et l'Opéra où je suis abonné des trois jours. Il était à peu près neuf heures ; la rue était presque déserte, et, faute de magasins, assez mal éclairée. Arrivé au coin, de la rue d'Aguesseau, juste en face du rez-de-chaussée où demeurait le commandant, je vis une femme qui allait et venait, en proie à une agitation fébrile, tout en cherchant de son mieux à se dissimuler. La toilette sobre, l'aspect distingué, la démarche pour ainsi dire aérienne, tout me prouvait que je n'avais pas affaire à une péripatéticienne nocturne, et je flairai une aventure. Tout à coup, à ma vive surprise, je distinguai une petite lame pointue que la lueur du réverbère avait fait étinceler dans l'ombre, et cette lame émergeait d'une main finement gantée à moitié cachée sous le collet de chinchilla.

Pour le coup, cela devenait intéressant ; j'étais en plein « Gaboriau » ; et, ma foi, m'approchant à tout hasard par-derrière, j'arrachai subrepticement de la menotte, par un mouvement brusque, un ravissant petit poignard égyptien à lame damasquinée.

La femme se retourna, et, sous le voile, je reconnus qui?... La petite Stella Galli, la coryphée de l'Opéra. Vous savez, la jolie italienne qui apportait la coupe dans *Faust*.

— Comment, c'est vous ? s'écrie-t-elle ahurie.

— Ce n'est que moi.

— Eh bien ! vous m'avez fait une peur!...

Rendez-moi mon poignard.

— Dites d'abord ce que vous voulez en faire.

— Cela ne vous regarde en rien, que je sache !

— C'est possible, mais alors j'abuse de ma force et je confisque le poignard.

Ah ! messieurs, si vous aviez vu cette colère ! Stella s'était jetée sur moi, essayant de me reprendre de force ce que je ne voulais pas rendre ; elle me tortait les doigts, elle me griffait, elle essayait de me mordre avec rage, mais je tenais bon, pris d'ailleurs de la plus profonde pitié pour la pauvre enfant qui paraissait hors d'elle-même.

— Voyons, lui dis-je, calmez-vous, que diable ; si un agent vient à passer, il voudra savoir la raison de notre lutte – il y a un certain article de loi sur le port des armes prohibées – tout cela peut très mal tourner pour vous...

Soudain, sa colère tomba, ses nerfs se détendirent, et elle s'assit en sanglotant sur le rebord de la fenêtre du rez-de-chaussée, derrière laquelle on voyait filtrer la lumière par-dessous les rideaux soigneusement tirés. Sa poitrine était toute secouée de mouvements convulsifs, et des gémissements retentissaient plaintifs et doux comme ceux d'un petit enfant.

— Écoutez, continuai-je, vous ne pouvez rester ici. Venez avec moi.

— Mais, grinçait-elle, puisque je vous dis qu'il est là, chez lui, le commandant d'Impeval. En train de me tromper, j'en suis sûre ! J'ai vu entrer Chignon II, il n'y a pas un quart d'heure. Comprenez-vous ? Voilà pourquoi je ne veux pas m'en aller. Voilà pourquoi je veux le tuer. Rendez-moi mon poignard.

Il y eut une nouvelle crise de colère, une nouvelle lutte, suivies bientôt d'une période d'accablement dont je profitai pour emmener Stella dans la direction de la Madeleine. Arrivé devant Durand, je l'entraînai vers l'escalier. Elle se laissait faire, sans force pour résister, continuant seulement à gémir, et bientôt nous nous trouvâmes assis à côté l'un de l'autre dans un cabinet particulier. Je me débarrassai du maître d'hôtel en commandant bien vite un

souper quelconque, puis quand tout fut apporté et que nous fûmes bien seuls, en tête à tête, je lui dis :

— Petite Stella, il faut manger un peu. Cela vous donnera des forces.

— Je n'ai pas faim.

— Alors, causons. Soulagez votre cœur en vous confessant. Tous savez que je suis un vieil ami, que je vous aime beaucoup... Je puis être de bon conseil. Voyons, racontez-moi ce qui s'est passé.

— Eh bien, vous savez que je suis avec d'Impeval. Notre liaison dure depuis qu'il est attaché au ministère, c'est-à-dire depuis plus d'un an. Je me suis affichée avec lui autant qu'on peut le faire. Jamais je ne sortais de ma loge pour descendre au foyer que lorsqu'il était arrivé, répondant à peine aux serremments de mains des abonnés et aux compliments que je recevais sur ma route.

— J'en sais quelque chose. Vous étiez absolument décourageante.

— N'est-ce pas? Même pour le doyen, M. Bocher, j'étais glaciale. Je me suis toujours conduite en honnête petite femme. Je piochais ferme aux leçons; j'étais assidue aux répétitions. Je ne pensais qu'à mon ami et à mon art. Or, depuis quelque temps, je m'apercevais bien que cette rosse de Chignon II,

du petit quadrille, tournait autour de nous avec ses grâces de chat maigre, ses salières et son nez vicieux de gamine. Elle échangeait avec le commandant de petits bonjours, et sous prétexte de répéter, elle s'appuyait à la barre d'appui, et s'arrangeait de manière à lui montrer ses jambes grêles, ses cuisses fuselées ou ses dessous fauves dans des ports de bras prémédités. Vous comprenez que tous ces petits trucs-là pour aguicher nous sont connus de reste. La semaine dernière, j'arrive au foyer et je trouve le commandant assis sur une des banquettes d'encoignure, ayant presque sur ses genoux Chignon II dont la jupe de gaze était étalée sur lui le recouvrant tout entier. Je suis tombée sur la gosse à coups de pied, à coups de poing, et l'ai si bien arrangée que, ce soir-là, elle n'a pu entrer en scène ; M. Pluque m'a infligé cinquante francs d'amende et M. Gailhard m'a mise quinze jours à pied, ce qui m'empêchera de passer petit sujet à l'examen trimestriel. Mais je n'ai rien regretté.

Ce soir, nous devions aller avec d'Impeval au Vaudeville ; il m'a refusé sous je ne sais plus quel prétexte. Je me suis méfiée ; je suis venue me poster rue de la Ville-l'Évêque, et j'ai vu entrer, il y a une demi-heure, ma chère camarade chez le comman-

dant. Elle, je ne lui en veux pas autrement ; elle fait son métier. Mais lui, c'est un misérable. C'est pour lui que j'ai gâché ma carrière. Il m'a fait trop souffrir, et je veux le tuer ! Rendez-moi mon poignard.

Tout cela coupé par de grands verres de vin de Champagne, débité très vite, avec des pleurs sincères et des brisures dans la voix. J'étais très ému, et je cherchais de mon mieux à consoler la pauvre enfant, dont les larmes chaudes tombaient dans le consommé froid. Je lui pris la main, j'embrassai ses yeux, qui avaient un petit goût salé délicieux, je la berçai sur mon cœur tant et tant que, ma foi, lorsque le maître d'hôtel vint apporter le chaudfroid de mauviettes – j'avais tout à fait oublié de pousser le verrou – il comprit, avec le tact d'un homme qui en a beaucoup vu, qu'il n'avait qu'à se retirer précipitamment après avoir posé le plat sur la console.

— Eh bien ! dis-je à la petite Stella qui se recoiffait, très rouge et un peu grise, devant la glace, êtes-vous un peu consolée ? Cette vengeance-là vaut bien un coup de poignard !

— C'est vrai, me dit-elle avec un beau sourire plein d'aveux reconnaissants, mais c'est égal... je ne comprendrai jamais que d'Impeval ait pu me tromper aussi vite.

Voilà comment, messieurs, conclut La Lézardière, j'ai sauvé la vie à un brave officier supérieur de l'armée française, et, comment – simple maître des requêtes – j'ai contribué, pour ma petite part, à la prise de Tananarive.

LES LANCIERS



ET, COMME JE M'ÉTAIS ARRÊTÉ devant le Gymnase au moment de la fin du spectacle, très amusé par les petites femmes qui sortaient, emmitouflées de zibeline, je m'entendis appeler par mon nom, et je reconnus sur les marches Frémonville, celui qu'on appelait le « beau Frémonville », l'ancien chef d'escadrons aux lanciers de la garde.

— Eh bien, mon commandant, lui dis-je, tandis qu'il me prenait familièrement par le bras en redescendant le boulevard, ça vous a fait plaisir d'entendre le *Fils de famille* ?

— Mais oui, quand ça n'aurait été que pour revoir mes chers lanciers.

— C'est vrai. Il y a dans la pièce les lanciers de 1852.

— Ah ! mon ami, une belle arme, la lance ; de beaux hommes, les lanciers ! Je viens de les retrouver personnifiés par Dumény et Lafontaine, avec leur schapska bleu, leur kurka à passepoil et à plastron jaune, leurs épaulettes blanches et leur coquette

fourragère. Mais ceux-là n'étaient rien encore auprès des lanciers de la garde. Vous rappelez-vous leur veste blanche avec le plastron bleu de ciel, tenue complétée par une grande lance de trois mètres, ornée d'une banderole rouge et blanche, dont le sifflement avait pour but d'effrayer le cheval de l'ennemi ? Je doute que jamais plus coquet uniforme ait été porté par la cavalerie française. Il n'y avait pas jusqu'à nos saint-cyriens qui ne fussent armés, eux aussi, de la lance, et c'était plaisir de les voir, le dimanche, monter la garde devant la porte de l'École spéciale militaire et se camper dans des poses de cariatides sous les yeux de parents attendris. Et, aux jours joyeux du carrousel, quel effet produit, dans la « serpentine », par ces petits drapeaux bicolores formant une ligne toute frissonnante sous l'action du vent !

» Par exemple, très batailleurs, nos lanciers ! Pour dire de quelqu'un qu'il était chatouilleux sur la question du point d'honneur, on disait : « C'est un chaud lancier », et l'expression est restée proverbiale. Dame ! notre schapska demandait à être crânement incliné sur l'oreille droite, comme d'ailleurs le képi, le bicorne et la plupart des coiffures de ce temps-là. Cela donnait forcément un aspect casseur,

et il fallait que la chanson fût conforme à l'air. Aujourd'hui, les coiffures sont devenues droites, sérieuses et inexorablement enfoncées jusqu'aux oreilles, qui se profilent sur le turban. C'est un rien que ce changement de mode, et cependant quelle métamorphose il implique dans les idées! Fini de rire! Plus de fanfaronnades! Autres temps, autres mœurs.

» Mais, à cette époque-là, on riait encore, et nos lanciers étaient gais. N'avait-on pas été jusqu'à donner notre nom à un quadrille qui se dansait dans les salons? Si j'ai bonne souvenance, cela se composait de cinq figures : les tiroirs, les lignes, les moulinets, les visites et les lanciers. C'était tout aussi compliqué que le menuet dansé jadis à la cour du Grand-Roi, mais moins raide, moins guindé, avec quelque chose de rythmé, de correct, d'aligné, rappelant une manœuvre militaire. Cela fit fureur, et, tenez, rien qu'en y songeant, j'ai encore dans l'oreille la ritournelle du commencement : « Tra la la la – tra la – la la. » On dirait aujourd'hui un refrain rococo de vieille romance. Comme tout cela est loin, mon Dieu! et quels sont ceux de votre génération qui connaissent encore tes « lanciers »? Ça ne se danse plus nulle part, n'est-ce pas?

— Mais si, mon commandant, ça se danse encore de loin en loin... dans les villes d'eaux et en province.

Et Frémonville poursuivit, très animé :

— La lance ! Mais, de tout temps, ça a été notre arme de prédilection. Les fiers Gaulois, aux longues moustaches tombantes, que nous revendiquons comme nos ancêtres avec beaucoup plus de plaisir que les Francs, ne disaient-ils pas : « Si le ciel tombait, nous le soutiendrions sur nos lances. » Plus tard, aux beaux temps de la chevalerie, la lance était, par excellence, l'arme de l'homme de guerre. Dans les tournois, on allait frapper de la lance l'écu de son adversaire avant d'entamer la lutte avec lui sous les yeux de sa dame. Ce fut le maréchal de Saxe qui introduisit le premier un régiment de uhlans dans notre cavalerie. Plus tard, l'empereur Napoléon, pour résister aux cosaques, créa un régiment de lanciers polonais, qu'il incorpora dans sa garde, puis un régiment français qu'on appelait les « lanciers rouges ». Poniatowski, se noyant dans Elster, a popularisé cet uniforme... Et, comme, chez nous, le comique se mêle toujours aux choses héroïques, pendant longtemps il fut de mode de se costumer en lancier polonais. Vous rappelez-vous Brasseur-Grozeillon dans la *Mariée du Mardi-Gras*, avec le kurka

rouge, le grand panache et le pantalon boutonné sur le côté, criant, au milieu de péripéties multiples :

» — Mon oncle ne dira rien, mais c'est ma tante qui ne sera pas contente !

Frémonville éclata d'un bon rire, puis il ajouta :

— Voulez-vous un peu d'érudition ? Ça ne fait jamais de mal. En 1811, un régiment de lanciers était attaché à chaque division de cuirassiers, ce qui réalisait le rêve de ceux qui voudraient voir donner la lance à notre grosse cavalerie. En 1812, on créa neuf régiments de lanciers ; six étaient français et portaient le schako et l'épaulette verte ; trois étaient polonais et portaient le chapska et l'épaulette bleue. Dissous en 1818, à l'exception d'un régiment, les lanciers reparurent en 1831 ; on en créa six régiments. Ils furent portés, plus tard, au nombre de huit, que l'Empire maintint, sans compter le nôtre, le magnifique régiment de lanciers de la garde.

» Ils ont eu leur moment épique en 1870. Nous n'avions pas emporté le kurka blanc, pas assez connu de nos soldats, ce qui eût pu causer de fatales méprises, et nos cavaliers avaient revêtu la petite tenue bleu de ciel, ce qui ne les empêcha pas plusieurs fois d'être pris pour des uhlands prussiens. Enfin, le 16 août, à Rezonville, enlevés par notre héroïque co-

lonel Latheulade, nous avons chargé l'armée prussienne ; mais, hélas ! la lance est l'arme de l'héroïsme individuel : avant tout, il faut pouvoir arriver, et, à distance, la banderole destinée à effrayer le cheval ennemi devient aussi inoffensive que la « face féroce » que les Napolitains recommandent de faire à l'adversaire. Ce fut une lamentable épopée : le régiment fut massacré. Dix-sept officiers furent tués ou blessés. Après la charge, on ramassa par centaines les lances restées sur le champ de bataille, et, comme en France les sentiments vont toujours à l'extrême, ce désastre suffit pour décider la suppression complète du corps des lanciers, qui accomplirent là leur suprême chevauchée.

» ...Et cependant, pendant la campagne de France, nous avons vu bien souvent à l'horizon une silhouette qui se profilait toute noire sur la neige. C'était toujours celle d'un uhlan avec le schapska et la grande lance ; cette silhouette sinistre se retrouvait partout, à tel point qu'elle était devenue là personification même de l'invasion. Ils savaient s'en servir, de leurs lanciers, eux, nos voisins, non pas dans des charges *en muraille*, mais dans des services d'éclaireurs et de reconnaissance. Nos pauvres pay-

sans, dont les champs ont été pillés, dont les maisons ont été incendiées, en savent quelque chose !...

Frémonville toussa, un peu ému, puis, secouant sa tête blanche :

— Allons, allons ! Voilà qu'a propos d'une comédie gaie, mon histoire semble finir en tragédie. Que voulez-vous ? c'est l'histoire des lanciers. Mais le dernier échec n'aurait pas dû faire oublier les services rendus jadis. Déjà l'on a tenté un timide essai avec les dragons ; peut-être les lanciers renaîtront-ils en France avec une foule de choses qui avaient disparu après la tourmente et qui, cependant, ont reparu depuis.

» Tenez, sous le général Farre, une plaisanterie consistait à dire : « Il y a toujours des cuirassiers... seulement, ils n'ont plus de cuirasses. Il y a toujours des lanciers... seulement, ils n'ont plus de lances. Il y a toujours des tambours... seulement, ils jouent de la trompette.

» Eh bien, les cuirassiers ont repris leurs cuirasses, les tambours résonnent de nouveau joyeusement en avant de nos troupes. Qui sait ? peut-être les pimpants lanciers du *Fils de famille* vont-ils également reparaître, un de ces jours, dans un rayon de soleil. Je les saluerai avec joie, comme tout ce qui

peut me rappeler ma jeunesse, le temps où l'on allait se battre, en grande tenue, ficelé et paré comme pour le bal... Mais me voici arrivé devant ma porte. J'ai été un peu bavard ; c'est votre faute : pourquoi m'avez-vous parlé de mes chers lanciers ? Bonsoir, mon ami.

— Bonne nuit, mon commandant !

LES CENT-GARDES



IL Y AVAIT FÊTE AU GRAND-HÔTEL. Le baron Verly, fils du brave colonel, offrait un banquet aux survivants de l'escadron des cent-gardes, à l'occasion du jubilé de 1895. Notre ancien chef, le colonel Watrin, dont nous connaissons le beau rôle joué en 1870, avait bien voulu nous convoquer, et, à sept heures précises – heure militaire – nous entrons dans le grand salon du Zodiaque :

Le baron Verly, qui rappelle beaucoup son père, avec sa haute stature, ses cheveux en brosse et sa moustache noire crânement retroussée, vient à nous la main tendue, et immédiatement nous nous trouvons au milieu d'une soixantaine de géants, dont les tailles varient de un mètre quatre-vingt-cinq à deux mètres. Tout blancs, les épaules larges, la poitrine bombée comme un coffre, la tête haute, ils sont encore superbes avec leur barbiche *à l'impériale*, et cette mèche typique, cette mèche de l'époque, ramenée avec un soupçon de favori au-dessus de l'oreille gauche.

Au milieu de tous ces vieux soldats, madame la baronne Verly, en robe de tulle noir, décolletée, est la grâce et le charme de cette réunion guerrière, et accueille chaque arrivant avec son bon sourire. Et, dominant toute l'assemblée, sur une estrade, j'aperçois des mannequins vêtus de cet uniforme, un des plus majestueusement beaux qu'ait jamais porté une troupe française. Voici la sentinelle, telle qu'elle nous apparut dans notre enfance aux portes des Tuileries ; casque à longue crinière blanche, épaulettes d'or et aiguillettes se croisant sur la cuirasse ; tunique bleu de ciel avec retroussis écarlates, culottes blanches, hautes bottes, et à la main, le mousqueton portant, en guise de baïonnette, le grand sabre de cavalerie – un fusil qui ressemble à une lance.

Voici le colonel en tenue de bal avec le frac bleu, l'épée, la culotte blanche, les bas de soie et le bicorne à plumes noires ; voici le capitaine coiffé d'un képi brodé de l'N avec la couronne fermée (képi qui pour l'époque paraissait gigantesque) avec le grand manteau d'ordonnance ; voici un garde avec le bonnet de police ; un gentil enfant de troupe, puis à côté de lui un coquet costume de cantinière, avec un petit casque à la Minerve, et sur la tunique de velours bleu, le plastron de drap d'or brodé aux armes im-

périales, tel que l'escadron le porta à la formation, avant qu'on ne lui eût donné la cuirasse.

Çà et là, la selle d'armes du colonel, avec le tapis écarlate à galons d'or et les fontes en peau de tigre ; une superbe trompette avec bannière brodée rouge et or ; malgré soi, on reste hypnotisé devant ses souvenirs ; on songe aux victoires d'Italie, aux retours triomphants, aux fêtes merveilleuses à Saint-Cloud et à Compiègne, aux escortes dans une poussière d'or, auxquels ces uniformes étincelants ont pris part. Et l'imagination marche, marche, et se reporte vers ce passé qui paraît si lointain, que cela semble aujourd'hui comme un conte de fées !...

Mais les portes s'ouvrent à deux battants et nous nous dirigeons vers la salle du festin. Une immense table en fer à cheval. Au milieu des cristaux et des fleurs se dresse devant chaque couvert un menu artistement dessiné, où des trompettes de cavalerie, depuis le Gaulois jusqu'à nos jours, lancent une sonnerie qui, je veux le croire, doit être celle de la soupe. Au centre, le baron Verly, ayant en face de lui madame Verly.

Dès qu'on est placé, le baron se lève, et très simple :

— Mes amis, je serai bref, les discours les plus courts sont les meilleurs. Je vous remercie d'être venus aussi nombreux, et des points les plus éloignés de France. Maintenant, buvez, mangez, amusez-vous, mais mettons complètement de côté la politique, l'odieuse politique. N'oublions pas qu'il n'y a ici que des soldats et des Français.

Cette précaution oratoire n'était, paraît-il, pas inutile. Le hasard m'a fait le voisin du célèbre docteur Gérard, lui aussi un ancien cent-garde, actuellement président de l'association. Un beau jour, il a quitté la grande latte pour la lancette, et il est devenu un de nos médecins les plus remarquables, et les plus écoutés. Il me donne, tout en mangeant ferme, des détails intéressants : 533 hommes ont passé par l'escadron ; 220 sont morts ; 63 assistent au banquet ; il reste 250 hommes disséminés un peu partout, dont on n'a pas de nouvelles, ou qui, occupant un emploi du gouvernement, n'ont pas osé venir. Le plus ancien est *Gallet*, n° matricule 15 – soixante-treize ans – il me le montre à un bout de table, avec une belle barbe blanche de patriarche ; le dernier reçu à l'escadron a été de *Bourgoing*, engagé le 16 juillet 1870. Jusqu'en 1862, ils étaient tous sous-officiers, et portaient un galon d'or sur la manche ; le brigadier en portait

deux, le marchi trois, et le marchef quatre. Le docteur me passe la liste générale. Je vois des noms qui ressemblent à une fanfare, comme Balthazard ; j'en lis d'autres qui éveillent l'idée de vieux reîtres alsaciens comme Scharff, Schumacher ; d'autres encore qui résonnent comme des noms de bataille : Kleinhau, Mosbach. Je regarde les convives causant avec animation, l'œil animé par les évocations d'autrefois, belles têtes de vieux guerriers, décidément, auxquels vingt-cinq années n'ont pas encore pu enlever l'aspect énergique et martial.

Mais la cloche s'agite. Le colonel Watrin se lève et demande la parole :

— Mes chers amis, il y a vingt-cinq ans déjà que notre bel escadron s'est dispersé dans la tourmente des événements tragiques. Il me semble que c'est d'hier tellement ma douleur a été profonde, et maintenant encore, après un quart de siècle écoulé, je devine à mon émotion celle que vous devez éprouver.

» Quant à moi, je suis fier d'avoir été l'un quelconque d'entre vous, peu importe mon rang, le grade est peu de chose, quand le dernier d'entre nous était le premier entre les meilleurs.

» La liste des disparus serait, hélas ! trop longue à vous lire. Qu'il me soit cependant permis de vous

rappeler les noms de vos derniers officiers, de ceux qui marchaient à votre tête pendant la guerre de 1870. J'en ferai l'appel comme en un jour de parade solennelle, mais vous ailes voir, messieurs, que c'est surtout à un pèlerinage au cimetière que je vous convie.

» Colonel commandant l'escadron : baron Verly, mort.

» Capitaine-major : Labrosse.

» Capitaine adjudant-major : Duponty de Sainte-Avoye.

» Vétérinaire en premier : Desban, il est là.

» Capitaines commandant les compagnies : Fiéron, mort – Schurr, mort.

» Lieutenants commandant les pelotons : Colliignon – Reuiler, mort – Teysson, mort – Watrin présent.

Il faut entendre de quel accent l'orateur lance le mot : «Présent!» salué d'applaudissements et de rires unanimes. Puis il continue avec une voix qui s'attendrit sous l'émotion :

— À ces noms, je veux en ajouter encore un, c'est celui de mon ancien capitaine-commandant. Celui-là ne nous a quittés qu'au moment de la déclaration de guerre, et quelques jours après il tom-

bait en brave, avec son colonel et son lieutenant-colonel, à la tête des escadrons du 8^e cuirassiers, à la bataille de Beaumont. Vous l'avez tous reconnu, c'est le brave commandant Brincourt !

Ici, je passe un toast beaucoup trop flatteur pour un capitaine de cuirassiers de mes amis, et j'arrive à la conclusion :

— Maintenant, mes vieux mousquetaires, debout ! s'écrie le colonel Watrin.

Tout le monde se lève et le colonel continue :

— Élevons nos verres et nos cœurs, et remercions chaleureusement le fils de notre brave colonel qui a eu la généreuse pensée de nous réunir tous en ce jour de jubilé. Mon cher Albert, au nom de tous ces vieux soldats, je vous embrasse cordialement et je vous prie d'accepter ce modeste témoignage de leur fidélité au souvenir, et de leur profonde reconnaissance et de leur sincère affection.

À ce moment, on apporte un superbe bronze « Le Drapeau » devant le baron Verly, et une immense corbeille de fleurs devant madame Verly, et l'orateur continue :

— Et vous, madame la baronne, permettez-moi de vous offrir ces fleurs, je ne me sens pas assez d'éloquence pour les accompagner d'un compliment,

j'aurais peur de tourner au madrigal, et je n'ai plus de voix. Mais il me reste encore un cœur de vieux soldat qui sait aimer sincèrement, profondément et toujours.

Madame Verly tend ses joues à l'accolade, et le baron Verly de répondre gaîment :

— Le colonel Watrin a embrassé madame Verly ; moi je n'ai pas de femme comme voisine ; je vais embrasser votre président, le docteur Gérard.

Je ne saurais dire l'impression profonde, l'enthousiasme provoqué par ces speeches si charmants, si gais, si réellement français.

On passe au salon qui est bientôt rempli par les familles de cent-gardes, vieilles mamans, jeunes filles charmantes, fils déjà grands. Je serre la main à Paul Watrin, le fils du colonel, que j'avais connu tout enfant au camp de Châlons ; puis, comme coup de théâtre : entrée de deux superbes gardes, MM. Scharff et Favier, en tenue de ville d'autrefois : bicorne, tunique à épauettes d'or, aiguillettes et pantalon à bande bleue. Ils sont encore si crânes, si élanés ; la taille est restée si svelte dans le ceinturon verni. Nous les regardons, comme une résurrection vivante du Paris sous l'empire, et du coup nous nous croyons rajeunis d'un quart de siècle.

Puis la soirée a commencé : une représentation unique du Chat-Noir, avec la représentation de l'*Épopée*. Jamais l'œuvre magistrale de Caran d'Ache n'avait produit autant d'effet. Jamais Rodolphe Salis, le directeur, n'avait été si en verve qu'en lançant au passage les noms des héros de l'épopée impériale. On avait dit qu'on ne ferait pas de politique, mais quand le petit caporal est apparu dans une apothéose au sommet de la colline d'Austerlitz, il est bien évident que le cri de : « Vive l'empereur ! » lancé par Salis d'une voix tonitruante, au milieu des roulements de tambour et de décharges de mousqueterie, a trouvé dans la salle un rude écho.

Après, nous avons eu le défilé des cent-gardes, tableaux merveilleux de L. Wallet. Tandis qu'un garde embouchant la trompette admirée à l'entrée jouait la marche de l'escadron, nous avons vu défiler, crinière au vent, les deux compagnies :

1^{re} compagnie : capitaine Brincourt, tué à l'ennemi !

2^e compagnie : lieutenant Watrin ! Maréchal des logis : le formidable Gérard ! a encore crié Salis.

Puis après *Sentinelles veillez !* la belle œuvre de Fragerolle, magistralement chantée par E. Paz, nous sommes partis, tout émus, de cette évocation du pas-

sé, en face de tous ces braves gens, qui – Dieu merci – sont encore le présent.

Et nous avons eu la fulgurante vision de cette armée – possible autrefois, impossible aujourd’hui – où l’on partait en guerre en grande tenue, comme à la parade, où l’on couvrait les soldats de plumets, de broderies, de brandebourgs, et dans laquelle les hommes étaient aussi beaux pour l’amour que coquets devant la mort.

CHAT EN POCHE



ET COMME JE RENCONTRAI le lieutenant d'Esmiral sur la terrasse du cercle, je crus devoir le complimenter sur son prochain mariage avec mademoiselle Marguerite Chaumassay. Les Chaumassay ne sont pas de vieille noblesse comme les d'Esmiral – il n'y avait pas le moindre Chaumassay au combat des Trente – mais, en revanche, grâce au grand-papa Chaumassay, qui s'est enrichi dans les guanos du Pérou, il y a un gros sac. De plus je savais la jeune fille charmante ; un peu maigre... mais charmante.

Mais tandis que je faisais au jeune officier mon compliment, un peu fadasse, un peu pommade, comme tous les compliments de ce genre, j'eus l'intuition subite que j'étais en train de commettre une lourde gaffe. En effet, d'Esmiral tortillait sa petite moustache avec un air plutôt gêné et n'avait pas du tout la mine superbe d'un Jason qui vient de conquérir la toison d'or. Je m'arrêtai net, interrogeant du regard, et, tout à coup, d'Esmiral éclata :

— Eh bien ! non. Je ne me marie plus ! J'ai rompu avec les Chaumassay.

— Ah bah ! et pourquoi ?

— Je n'aime pas qu'on essaye de me mettre dedans.

— Est-ce que la future était moins bien assise et le guano de moins bonne qualité qu'on aurait pu croire ?...

— Oh ! pas du tout. Les millions y étaient : bon guano, dot sûre. Mais j'étais quand même volé sur la qualité de la marchandise, volé comme dans un bois. Voulez-vous des détails ?

— Mais ! comment donc ! mon cher, avec le plus grand plaisir !

Nous nous assîmes sur deux chaises dans le jardin, et, me montrant, de l'autre côté du pont de la Concorde, la façade de la Chambre des députés, qui se profilait, élégante, avec ses colonnades sur le ciel bleu :

— Tenez, me dit brusquement le lieutenant, c'est là que le petit drame s'est passé la semaine dernière. Je commandais le piquet d'honneur, ce qui me navrait, puisque cela m'empêchait de passer la journée avec ma fiancée. Cependant, nous ne devons pas être complètement séparés, car j'avais envoyé deux

billets de tribune à madame Chaumassay ; il est toujours bon pour une jeune fille de s'éclairer sur les avantages et les inconvénients de notre système fiscal, et la discussion relative à l'impôt sur le revenu devait être beaucoup plus édifiante que le procès de l'abbé Bruneau.

» Et, dans le corps de garde, j'étais avec mes hommes. Que faire en un poste, à moins que l'on ne songe ? Et je philosophais sur mon prochain changement de position. Allais-je être heureux avec cette petite bourgeoise ? Ah ! c'est que j'avais été si gâté par ma liaison avec Adrienne de Juvisy ! Avouez qu'il est impossible d'avoir une plus belle créature, avec ses yeux immenses, ses lèvres de pourpre, et, surtout, surtout, cette poitrine merveilleuse, en parade, qui semblait le doux oreiller où, après les fatigues et les soucis du service, le pauvre lieutenant, « accablé de besogne », pouvait reposer sa tête. Comme eût dit Dupuis-Barbe-Bleue, c'est un Rubens ! Je ne sais si vous êtes de mon avis, mais la poitrine pour moi a une importance capitale. Et, avec cela une science du plaisir ! Une coquetterie dans les raffinements ! Une nervosité exacerbée jusqu'au paroxysme. C'était certainement le plus beau livre de volupté qu'on pût lire. Retrouverais-je en Marguerite une vraie femme

comme Adrienne ? En somme, pourquoi pas ? Cette petite Chaumassay avait l'air fort bien faite, et son corsage paraissait plein des plus séduisantes promesses – des promesses qui se tiennent, si j'ose m'exprimer ainsi. Et puis la joie d'être le premier professeur, le premier initiateur, le premier guide dans les paradis artificiels et de se promener dans des sentiers vierges et inconnus ! Je sais bien que le système a ses inconvénients, et faute d'exploration préalable, le voyageur, le hardi pionnier peut éprouver de douloureux mécomptes. C'est terrible ; mais il faut prendre « chat en poche » et accepter la jeune fille que l'on pousse dans vos bras, sans rien savoir.

» Qui sait ? Le plus sage, après tout, serait peut-être, dans ce cas, d'épouser sa maîtresse. Au moins, on serait fixé. Ah ! comme les Américains sont plus pratiques que nous ! Ils ont des flirtations expérimentales dans les petits coins, qui permettent de connaître tout ou... à peu près tout de la fiancée. Mais en France, avec notre bête de cour respectueuse sous l'œil inquiet des parents, on ne sait rien de rien, et il faut se marier au petit bonheur, sans prévoir si l'on aura dans son lit, le soir de ses noces, une houri potelée ou une tringle à rideaux.

» J'en étais là de mes réflexions lorsque j'entends la sentinelle crier : « Hors la garde ! » Je fais sortir mes hommes, qui forment la haie, puis, le sabre à la main, tandis que le tambour battait aux champs, j'escorte le président Brisson depuis la questure jusqu'à l'entrée de la Chambre. Cela fait, j'allais retourner au corps de garde, lorsque le chef des questeurs arrive :

» — Mon lieutenant ! Mon lieutenant !

» — Qu'y a-t-il ?

» — Le général vous prie de vous tenir de votre personne devant la porte d'entrée. La police a reçu de graves avertissements, et il paraîtrait que les anarchistes veulent essayer d'envoyer une nouvelle bombe dans la Chambre des députés. C'est cette bombe qu'il faudrait arrêter au passage.

» — C'est bon. On aura l'œil.

» — Oh ! pour les hommes ce sera bien facile, reprit le questeur. À cette époque-ci, on ne parle pas de pardessus, et j'aurai deux agents de la sûreté chargés de fouiller tout individu paraissant cacher quelque paquet suspect. Mais, pour les femmes, c'est un peu plus délicat. Il est difficile de les empêcher d'avoir des mantes, des carricks, des collets, voir des waterproofs : bref, un tas de systèmes sous lesquels on

peut dissimuler tout ce qu'on veut. Alors, cela demande du tact, de la courtoisie... En un mot, le général a pensé que, vous seul, vous pouviez être chargé de ce soin.

» — Je suis très flatté de cette marque de confiance... Mais suis-je autorisé à risquer des perquisitions même sur les femmes élégantes ?

» — Oh ! parfaitement, vous avez plein pouvoir. Vous comprenez... on ne sait jamais.

» — C'est bien, monsieur, fis-je en m'inclinant ; vous pouvez être tranquille. La consigne sera exécutée à la lettre.

» Le digne questeur partit, un peu rasséréiné, et moi, je m'installai bravement à mon poste d'exploration. Sans souci des récriminations, des protestations, des injures même, je faisais consciencieusement mon métier de « palpeur ». Toutes y passaient : de grosses mamans qui paraissaient – soit dit sans fatuité – éprouver à ce tripotage soldatesque un certain plaisir, des vieilles demoiselles revêches qui rougissaient pour leur pudeur outragée, des petites filles qui riaient à se tordre en se prétendant chatouillées. Tout m'était indifférent. Il fallait avant tout, n'est-ce pas ? intercepter l'engin explosif.

» J'étais très occupé à cette besogne, lorsque, tout à coup, dans la file des femmes munies de cartes, je vois arriver madame Chaumassay avec ma fiancée. Celle-ci, vu l'incertitude du temps, était toute emmitouflée dans un caoutchouc gorge-pigeon, à tons changeants. La maman s'avance en souriant et me dit :

» — Nous ne sommes pas des anarchistes. Et j'espère bien, mon cher ami, que vous allez éviter à Marguerite cette odieuse formalité.

» — Madame, répondis-je très froidement, je suis désolé, mais, ici, je ne connais personne, et un bon militaire n'observe que sa consigne.

» Pensez donc, mon cher, c'était une occasion unique de savoir enfin ce que je voulais savoir et de ne pas prendre « chat en poche ». Aussi, avec la figure impassible d'un soldat qui remplit un devoir, je glissai mes mains expertes sous le waterproof et je me mis à fourrager, tandis que ma fiancée devenait pourpre. Les hanches, encore, pouvaient aller : maigres, pas très fermes, un peu pointues... Enfin, il fallait faire la part de la jeunesse. Mais, remontant le long du buste, j'arrive à la poitrine. Ah ! mon ami, quelle désillusion ! quelle sensation atroce !... Avez-vous quelquefois enfoncé, par mégarde, vos doigts

dans une gelée au marasquin ? C'est tout à fait ce que j'éprouvai en palpant la poitrine flasque, ballottante, incertaine, qui fondait dans ma main dès que je voulais saisir...

» — Vous voyez, me dit spirituellement madame Chaumassay, que Marguerite n'a pas la moindre apparence de bombe.

» — Ça, c'est vrai ! Mademoiselle ne bombe nullement ! m'écriai-je, rageur.

» Soudain, par une association douloureuse d'idées, les seins gonflés et durs d'Adrienne de Javisy m'apparurent dans leur splendeur marmoréenne.

» En rentrant, j'écrivis à la famille une lettre de rupture polie, où je renonçais à l'alliance, aux millions, au guano... et à la gelée au marasquin ; puis, le soir même, je constatai une fois de plus dans les bras de ma belle maîtresse, la vérité du fameux vers :

Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve.

BONNE FORTUNE



« CEDANT TOGÆ ARMIS! »

JE FAISAIS DERNIÈREMENT partie d'un jury institué par un grand journal pour décerner un prix à la meilleure œuvre littéraire envoyée sur le sujet suivant :

« Ma plus belle bonne fortune ». Sujet attrayant, certes, inspirateur en diable, et qui devait fournir de belles pages à tous ces jeunes vivant en pleine bataille amoureuse.

Nous étions une dizaine d'écrivains assis autour d'une table dans le cabinet du directeur, tandis que le secrétaire de la rédaction nous lisait les œuvres qui avaient paru dignes d'être livrées à notre appréciation après un triage préparatoire, car je crois qu'il était bien venu six ou sept cents manuscrits.

J'écoutais avec une attention soutenue ; des descriptions et encore des descriptions ; toutes les couleurs de l'arc-en-ciel décrites en des ciieux extraordinaires et presque jamais d'histoire, ou d'aventure

réelle, vécue ; un candidat avouait même que sa plus belle « bonne fortune » était une créature imaginaire sortie de son cerveau un soir de soleil couchant, dans des teintes bleues, vertes, mauves, etc., etc. Ah ! combien j'aurais préféré quelque joyeuse équipée, quelque possession à la hussarde, de duchesse ou de blanchisseuse, souvenir de la vie de garçon, comme ce brave capitaine Brulard qui nous disait :

— Des femmes ! J'en ai eu partout, dans le haut, dans le bas, dans le milieu !

Le capitaine Brulard. Le 9^e cuirassiers !

Niort. La place de la Brèche. Le Grand-Théâtre. Tout de suite, je revis ma vie de lieutenant dans ce chef-lieu des Deux-Sèvres, et, tandis que le secrétaire continuait à lire avec sa voix ronronnante, je m'isolai, je me plongeai la tête dans mes mains, remuant mes lointains souvenirs !

... À la suite d'un changement de ministère, j'avais quitté Paris et l'état-major général de la rue Saint-Dominique, pour venir reprendre modestement mon service d'officier de peloton, et je m'ennuyais comme peut s'ennuyer un jeune cuirassier qui regrette le boulevard, les théâtres, les petites femmes, bref le paradis perdu, lorsque j'appris que la grande artiste – appelons-la, si vous voulez, Sabrette

– mandée par Chamillard, le député, personnage des plus influents, allait venir donner une représentation au Grand-Théâtre ; une seule et unique représentation, disaient les affiches placardées sur tous les murs de la ville, affiches sur lesquelles flamboyait en lettres majuscules le nom de Sabrette, dans le rôle de Doña Sol.

Je connaissais Sabrette pour m’être occupé des concerts du Cercle militaire, et, envoyé auprès d’elle, en ambassadeur, par le général président du Cercle, j’avais été accueilli avec une bonne grâce exquise. À la suite de cette entrevue j’avais risqué une pointe de cour ; on m’avait fait comprendre gentiment que c’était tout à fait inutile, mais avec une nuance imperceptible de regret qui m’avait été au cœur ; puis, j’avais été brusquement envoyé en province, et mon roman en était resté là.

Et voilà que les hasards de la vie ramenaient Sabrette dans ma garnison. Il y avait là, évidemment, un coup du sort dont il fallait tâcher de profiter.

Le train express arrivait à deux heures, mais j’eus le plaisir d’apercevoir sur le quai notre député, avec sa belle barbe en éventail, son élégant complet de nuance claire, qui attendait, en faisant l’important, avec le chef de gare et le capitaine de

gendarmerie. Qu'étais-je moi, chétif officier subalterne, avec mon pauvre petit galon d'argent, vis-à-vis de ce haut et puissant personnage ! En effet, quand le train arriva, Chamillard offrit immédiatement son bras à Sabrette, et c'est à peine si celle-ci eut le temps de m'envoyer un aimable sourire en réponse à mon coup de képi.

— Où descend-elle ? demandai-je au capitaine de gendarmerie.

— Mais, évidemment, au Grand-Hôtel des Deux-Sèvres. C'est le seul digne d'elle.

Je m'y précipitai avec l'ardeur du jeune âge, mais là je me heurtai à Félicie, la camériste. Elle me dit que sa maîtresse, un peu fatiguée du voyage, reposait ; à quatre heures, seulement, elle ferait en voiture une petite promenade dans la direction de Saint-Rémy. Alors, il me vint une idée folle, et qui aurait pu avoir pour moi les plus absurdes conséquences. J'avais dans mon peloton deux ordonnances, et mon trompette, sur le dévouement aveugle desquels je pouvais absolument compter. La petite villa que j'occupais était précisément en dehors de la ville. Je postai mes trois cuirassiers sur la route, leur donnant l'ordre, quand la voiture de l'hôtel paraîtrait avec Sabrette, de l'arrêter purement et simplement,

et d'amener le tout chez moi où j'attendais en fumant un bon cigare.

Les trois braves coquillards, croyant qu'il s'agissait d'une bonne farce, obéirent sans murmurer et, vers les cinq heures, je vis arriver chez moi le cocher qui jurait et Sabrette qui protestait, tandis que mes hommes entraînaient les chevaux par la bride. Par exemple, quand elle m'aperçut, toute sa colère tomba et elle ne put s'empêcher d'éclater de rire :

— Eh bien ! me dit-elle, vous avez un certain toupet à Niort ! Savez-vous, monsieur l'audacieux, que je n'aurais qu'un mot à dire à certain député de mes amis pour qu'un lieutenant que je connais soit mis aux arrêts de rigueur ce soir, sans oublier la prison pour ses complices !

Je confessai que j'avais été un peu loin, mais la passion ne raisonne pas, et j'étais si fou, si amoureux, si épris ! Bref, je la suppliai de rester.

— Turlututu, me dit-elle. J'ai besoin de tous mes moyens pour jouer mon rôle de Doña Sol. Donc, vous allez me laisser repartir bien sagement. À cette condition, je consens à ne pas porter plainte et je vous permets de venir me rendre visite dans ma loge ce soir.

— Et alors ?... demandai-je.

— Alors... nous verrons, mais rendez-moi d'abord ma liberté.

Je la laissai partir en lui baisant respectueusement la main, je calmai le voiturier par un bon pourboire, et le soir, en tunique et épaulettes, immédiatement après avoir reçu l'appel, je me rendis au Grand-Théâtre. Je montai dans la loge, non sans un gros battement de cœur, et je trouvai... Félicie qui m'annonça que sa maîtresse était en scène, mais que je pouvais attendre. Je m'installai dans un fauteuil; la chaleur dans cette petite boîte éclairée par deux becs de gaz était torride; de plus, j'étais de semaine, et, en cette qualité, je trimais depuis cinq heures du matin. Bref, comme le sous-lieutenant de la chanson, « accablé de besogne », je perdis vaguement connaissance. J'étais plongé dans cette torpeur, lorsque j'entendis un craquement, et à travers mes paupières mi-closes, je distinguai le député Chamillard, en frac irréprochable, et campé devant moi. Oh ! le regard haineux avec lequel il me regardait dormir ! L'éternelle lutte entre les armes et la toge, mais aussi entre la maturité et la jeunesse.

Sur ces entrefaites. Sabrette revint, haletante, tenant dans ses bras je ne sais combien de bouquets et de couronnes qui lui avaient été lancés par les Nior-

tais idolâtres. Ce qu'elle était jolie avec son costume de satin, ses manches longues et son diadème posé sur sa rutilante chevelure ! Je restai médusé, ébloui. Elle me présenta à Chamillard qui me fit un accueil plutôt froid. Puis, comme la situation devenait tendue, elle nous crie gaîment :

— Messieurs, votre visite m'honore, mais il faut que je me déshabille, et je suis obligée de vous mettre dehors.

Là-dessus, Félicie nous ferme impitoyablement la porte au nez, et nous voilà tous les deux, sans mot dire, montant la garde dans le couloir obscur, enfumé, exhalant une odeur de plomb. Chacun de nous regardait son rival en dessous et semblait dire : « Ah ! si tu crois que je vais te céder la place ! » Un quart d'heure se passe, puis la porte s'ouvre à nouveau et Sabrette reparait en toilette de ville. Elle me serre la main, et pour descendre l'escalier prend le bras de Chamillard tout fier. J'étais roulé ! Je descendais, penaud et confus, derrière le couple, lorsque tout à coup Sabrette se retourne :

— Cher monsieur, j'ai oublié dans la loge ma fraise de tulle. Voulez-vous la réclamer à Félicie ?

Elle me faisait faire ses commissions ! Je remontai en rageant, mais derrière la porte, je trouvai Féli-

cie qui attendait toute prête, la fraise dans une main, et une lettre dans l'autre. Voilà pourquoi l'on nous avait expulsés. C'était pour pouvoir écrire. Je fourrai la lettre dans ma poche, je saisis prestement le tour du cou et je redescendis.

Et tandis que Chamillard, faisant la roue, montait triomphant en landau avec sa conquête, non sans m'adresser un salut goguenard et protecteur, je m'avançai vers le réverbère, je tirai ma lettre et je lus :

LA REINE DOÑA MARIA
CE SOIR, SON AMANT RECEVRA

GRAND-HÔTEL DES DEUX-SÈVRES.
APPARTEMENT 10.

Enfoncée la toge ! Ah ! la belle nuit pour une orgie à la tour !...

— Eh bien, mon cher confrère, me demanda le secrétaire de la rédaction, comment trouvez-vous cette bonne fortune ?

Je crus sortir d'un rêve :

— Ma foi, répondis-je à tout hasard, elle me paraît très bien. Donnez-lui le prix.

Oh ! ces jurés !...

LE REMPLAÇANT



J'ÉTAIS, NOUS DIT le capitaine Loirmont, hier soir au théâtre du Palais-Royal, et appuyé contre la colonne de marbre, sur le palier des fauteuils d'orchestre, je m'amusais à voir monter le long de l'escalier de fer ce public des premières, toujours le même, au point que, sur chaque figure, j'aurais pu mettre un nom. Au passage, j'échangeais des coups de chapeau, des sourires et des poignées de main nombreuses, et j'avais vaguement l'air du marié au défilé de la sacristie. Grands critiques, directeurs de journaux, soiristes en vue, clubmen tout heureux d'avoir gagné avant dîner leur fauteuil au tirage de la loterie, belles petites, et comédiennes faisant des effets de manteau du soir, de zibeline et de thibet avant d'apparaître, triomphantes, dans les loges, tout cela défilait devant moi, en grande tenue de service, comme à la parade.

J'étais en train de causer avec le grand Champerel, lorsque tout à coup ce dernier me poussa le coude :

— Voilà une petite femme qui vous connaît.

Je levai les yeux, et j'aperçus, montant à l'étage des premières loges, une très jolie blonde, bien en chair, cheveux frisottés et nez un peu retroussé – type à la Mealy. Elle était tout emmitouflée dans un grand manteau en velours du Nord, brodé de jais et de perles, terminé par un haut col droit, doublé de chèvre de Mongolie, qui servait d'encadrement à sa tête mutine, et sur les ondulations était campé un petit chapeau, espèce de bonnet vénitien en perles, garni sur les tempes de deux grosses touffes de dentelle et surmonté d'une aigrette colonel.

Champerel avait raison. La femme s'était arrêtée et me lorgnait avec son face-à-main, tandis que l'aigrette s'agitait tumultueusement, en suivant les mouvements oscillatoires d'une petite tête qui s'inclinait pour me dire bonjour. Je saluai assez gauchement, car j'avais beau chercher dans ma mémoire, impossible de me rappeler où j'avais bien pu connaître cette agréable blondinette.

— Qui est-ce ? me dit Champerel très intéressé.

— Mon cher, je ne sais pas du tout.

— Eh bien, tu as tort, car elle est rudement gentille !

C'est vrai, pourtant, qu'elle était rudement gentille !... Mais le timbre avertisseur du public avait retenti au foyer, et il fallait regagner nos fauteuils. Bien entendu, tandis que l'orchestre jouait l'ouverture, une interminable ouverture – il y a sans doute des gens qui viennent au Palais-Royal pour la musique – je m'empressai de chercher dans la salle où pourrait bien être logée la blondinette. Après quelques braquements de lorgnette un peu au hasard, je l'aperçus tout à coup, en compagnie d'une vieille dame, dans la première avant-scène de gauche. Elle avait donné le grand manteau à l'ouvreuse, et sa taille apparaissait très svelte, dans un corsage en mousseline de soie noire, dont les plis ne dissimulaient que très imparfaitement une de ces poitrines en parade, pleines de promesses, une de ces gorges luxuriantes, joyeuses, destinées à faire loucher les connaisseurs, qui savent que « c'est bon signe ».

Le chef d'orchestre avait enfin terminé son ouverture – plus qu'une ouverture, presque une inauguration – et la pièce avait commencé. Raimond avait fait son apparition, très drôle avec sa redingote 1830 et ses « vagues sur la tête », et recevait avec les marques de la plus respectueuse déférence Cherrel, la femme du conseiller municipal... mais moi je

n'avais d'yeux que pour l'avant-scène où l'on continuait à échanger avec moi la télégraphie la plus amicale. Quand il y avait un mot drôle – et il y en avait beaucoup – la blondinette se retournait vers moi en éclatant de rire, ce qui montrait les plus jolies dents du monde, et en se renversant en arrière, ce qui tendait le corsage à craquer. Oh! ce corsage, ce corsage!...

– Voyons, vieux dissimulé, me murmurait Champerel à l'oreille, jamais tu ne me feras croire que tu ne connais pas cette femme-là!

– Mon cher, je te jure...

– Allons donc! tu veux poser pour le gentleman discret.

– Évidemment, je dois la connaître; mais j'ai beau chercher dans ma mémoire, peut-être affaiblie, je ne trouve rien, ce qui s'appelle rien.

– C'est bon. Garde ton secret, riposta Champerel avec mauvaise humeur.

Il a un sale caractère ce Champerel, mais c'est tout de même un bon garçon. Je me mis donc à fouiller consciencieusement dans mes souvenirs. Avais-je rencontré mon inconnue à Trouville, à Aix-les-Bains, à Luchon... ou tout simplement à Paris?... Où? Quand? Comment? Certes, MM. William Bus-

nach et Georges Duval ont bien de l'esprit; néanmoins le premier acte, en dépit de ses situations comiques, me parut un peu longuet, et j'éprouvai un véritable soulagement quand je vis Raimond et Cherrel s'embarquer pour le Family-House, tandis que la toile tombait sur la fin du un.

Je montais immédiatement le petit escalier en spirale qui part du foyer pour conduire aux premières loges. Qui sait? La blondinette quitterait peut-être la vieille dame et l'on pourrait alors s'expliquer. En effet, comme je l'avais espéré, je la vis qui sortait de l'avant-scène; elle vint directement vers moi, les deux mains tendues, et m'entraînant dans un petit coin du couloir assez obscur :

— Ainsi, c'est vous!

— Mais oui, lui dis-je, c'est bien moi.

— En voilà une chance de vous retrouver! Je ne suis à Paris que depuis trois jours.

— Évidemment c'est une chance, surtout pour moi...

Je sentais vaguement que je devais avoir l'air prodigieusement bête, mais il n'y avait pas moyen d'avouer à cette jolie femme que je n'avais pas conservé d'elle le moindre souvenir, même confus...

Mais, sans doute, la suite du dialogue allait m'éclairer :

— Et dire, continua-t-elle, que nous ne nous sommes jamais retrouvés en présence depuis cette fameuse nuit, à l'hôtel.

Il paraît qu'il y avait eu une fameuse nuit à l'hôtel. Aussi je crus devoir dire d'un ton pénétré, en roulant des yeux pâmés :

— Ah ! quelle nuit !

Elle me prit la main, très attendrie :

— Vous rappelez-vous, pour vous retrouver, j'avais quitté nu pieds, la chambre 32 afin de faire moins de bruit, car il ne fallait pas réveiller ma tante. Mon cœur battait à tout rompre ; c'était si grave ce que je risquais là. — Je me suis avancée à tâtons le long du corridor, j'ai compté une porte, deux portes, trois portes ; j'ai poussé la troisième, et tout à coup, dans l'obscurité, vous avez senti deux lèvres qui se collaient sur les vôtres. Voyons, qu'est-ce que vous avez éprouvé à ce moment-là ?

Évidemment, j'avais dû éprouver une sensation des plus agréables ; aussi je m'empressai de m'écrier avec conviction :

— Ah ! chère amie, le nectar, l'ambrosie, un avant-goût du ciel !

— Vous m’avez alors jeté vos bras autour du cou, m’attirant sur votre cœur, continua ma blondinette très excitée par ses souvenirs ; je me blottis près de vous, et alors ce fut une extase indicible, une nuit folle entrecoupée de cris, de sanglots et de baisers. Tenez, j’ai conservé longtemps sur la nuque, près de cette petite mèche, la trace d’une de vos morsures. Ah ! grand fou ! Avez-vous été assez raffiné, assez inventif dans vos différentes manières de me chanter vos litanies ; et avec cela une superbe vigueur ne se démontant jamais. Ah ! vous êtes un gaillard !

Je n’étais pas fâché de savoir que j’avais été très brillant ; ces choses-là – ah ! ah ! – ça fait toujours plaisir ; mais je crus, néanmoins, prendre un air modeste.

— Et au petit jour seulement, nous nous sommes quittés. J’étais exténuée, mais heureuse ! heureuse ! Tiens, cher, je puis bien te l’avouer ! Jamais de ma vie je n’avais passé une nuit semblable... Et tu te souviens de l’histoire du bougeoir ?

Sapristi de sapristi ! Étais-je donc gris ce soir-là ? Comment avais-je pu tout oublier. Il fallait en avoir le cœur net. Aussi, ma foi, je saisis la balle au bond et je répondis :

— L’histoire du bougeoir?... Attendez donc...
Ah! dame! il y a si longtemps!

— Comment si longtemps! C’était cette année, en septembre, à Biarritz.

— À Biarritz! m’écriai-je stupéfait.

— Mais oui voyons... dans l’hôtel situé sous le Casino, celui qu’on appelle l’*entrepont*.

— L’*entrepont*! Écoutez, madame, je serai franc... Je n’ai pas été à Biarritz depuis 1891, c’est-à-dire depuis quatre ans.

— Alors, tu ne t’appelles pas... vous ne vous appelez pas Edmond? Edmond Bazin?

— Non, je m’appelle René, le capitaine René de Loirmont.

La jeune femme devint pourpre. À nouveau elle prit son face-à-main, puis me lorgnant :

— Après tout, vous avez *peut-être* raison.

C’est vrai; il me sembla maintenant que Edmond était plus mince... Mais, certainement, il y a un faux air... Excusez-moi, je suis un peu myope... Il y a erreur. Adieu, monsieur!

— Adieu, madame!

La blondinette retourna dans sa loge, et pendant tout le reste de la représentation me tourna résolu-

ment le dos, ne me montrant plus que cette nuque où l'autre avait mordu.

— Eh bien, me dit Champerel, tu ne diras plus maintenant que tu ne la connais pas ? Tu lui as parlé pendant tout un entr'acte.

— C'est ce qui te trompe, mon cher ami, je ne la connais pas... Mais je voudrais bien la connaître.

CHASSES D'AUTOMNE



SOUVENIR DE L'EMPIRE

ET COMME, AU CERCLE, la conversation était venue à tomber sur la chasse d'automne, le gros Mezensac nous dit :

— Voyez-vous, messieurs, c'est la vraie chasse telle que je la comprends, sans tour de force, sans fatigues, sans ces performances extraordinaires que les propriétaires nous font accomplir malgré nous, en nous obligeant à parcourir vingt-cinq à trente kilomètres les jours d'ouverture, tout prêts à envoyer leurs brocards les plus spirituels à l'adresse du pauvre *Parisien* qui, le soir, en rentrant au château, traîne un peu la jambe.

— Il est évident, appuya des Ablettes, qu'avec la chasse au rabat, vous tuez beaucoup plus facilement tout en marchant beaucoup moins ; mais, d'un autre côté, vous n'éprouvez pas les émotions du véritable chasseur ; vous n'avez pas la poursuite – décevante

parfois, mais intéressante quand même – de la compagnie qu'on a vu remiser dans telle ou telle pièce de trèfles ou de betteraves. Les perdreaux y sont-ils toujours ? Ou ont-ils glissé sous vert ?... On avance lentement, le doigt sur la gâchette, tout prêt à épauler... et il y a de quoi avoir sa petite palpitation.

— En tout cas, dit le colonel Chavoye, c'est le seul genre de chasse qu'on puisse offrir à un haut personnage, ou à un souverain peu entraîné et parfois un peu éreinté, si on veut lui donner la satisfaction d'amour-propre d'avoir atteint le gros chiffre. Quand j'étais capitaine en second aux cuirassiers de la garde, c'est moi qui avais l'honneur d'organiser les battues dans la forêt de Compiègne, et je vous prie de croire que la battue n'était pas sans danger. Tenez, M. Rouland, le ministre, était myope comme une taupe et tirait comme une mazette ; toutes les fois qu'il était invité par l'empereur, j'éprouvais un véritable frisson d'épouvante à l'idée de la responsabilité qui m'incombait. Je faisais pour le mieux, mais je n'évitais pas les accidents.

— Racontez-nous cela, colonel.

— Eh bien ! un certain dimanche d'octobre, j'avais reçu des ordres du commandant du palais, et je savais que l'empereur voulait offrir une belle

chasse à ses ministres – y compris M. Rouland. On devait opérer dans la partie nord, près du carrefour de l'Étoile. J'avais établi mes postes à la lisière de la forêt, postes dissimulés par des huttes en bois dressées très longtemps à l'avance, afin que le gibier fût habitué à les voir, et se dirigeât sur ces espèces de guérites sans éprouver aucune défiance. Il y avait devant ces abris un joli terrain en pente douce, très découvert, sans aucun obstacle, sur lequel lièvres et lapins se profilait de la plus agréable façon du monde, comme sur un tapis de billard. On n'avait qu'à tirer.

Chaque hutte portait à l'avance le nom d'un invité, et était assez grande pour dissimuler non seulement le tireur, mais le garde chargé de lui passer l'arme toute chargée, les grands de la terre étant, paraît-il, incapables de se livrer à cette besogne. Le grand jour arrivé, je me précipite à la rencontre des invités qui descendent d'un magnifique break attelé en poste à la livrée vert et or, et, bien entendu, je place mon Rouland à l'extrémité même du bois, très loin du poste de droite, et sans aucun voisin à gauche ; dans ces conditions, je me croyais à peu près tranquille.

Je l'installe dans sa hutte avec Buret, un des meilleurs gardes du domaine, et lui montrant le tapis vert qui s'étendait devant lui :

— Si Votre Excellence veut bien fixer les yeux sur ce terrain, elle ne tardera pas à le voir parcouru de perdreaux et de lièvres qui partiront à bonne portée. C'est la meilleure place du rabat.

— Merci, capitaine, me dit M. Rouland en ajustant son pince-nez, et en se campant avec son fusil, dans une attitude martiale comme les trappeurs de l'Arkansas.

Je finis ainsi ma petite tournée de poste en poste, disant à chaque ministre qu'il avait, sans contredit, la meilleure place, et partout accueilli de la manière la plus reconnaissante et la plus courtoise ; puis, ce devoir rempli, je me porte à l'extrémité opposée du bois où j'avais placé tous mes rabatteurs, environ un demi-escadron des cuirassiers de la garde, une cinquantaine de gaillards superbes avec leurs petites vestes d'écurie, et leur bonnet de police à galon blanc crânement incliné sur l'oreille. Ils étaient tous armés de grandes gaules et marchaient sous la direction du maréchal des logis Perdriol, un vieux lascar, chevronné d'argent, absolument illettré, mais brave à

trois poils, qui portait sur sa tunique les médailles de Crimée et d'Italie.

Je lui donne mes instructions détaillées, et voilà mes cuirassiers partis à travers bois, avançant en ligne, battant les buissons, les fourrés, les taillis avec leurs bâtons, et envoyant de leur voix sonore des : « Brrrrrou! Brrrrrou! » qui mettaient le gibier en fuite. D'ailleurs s'amusant comme de grands enfants pendant cette charge inoffensive, ponctuant leur randonnée de fines plaisanteries et de lazzis délicats qui provoquaient des fusées d'éclats de rire sous les grands arbres, tandis que le marchi Perdriol, qui ne plaisantait jamais dans un service commandé, jurait, tempêtait :

— Doucement, la gauche ! Réglez-vous donc sur le centre, nom de Dieu ! Je vais vous faire rigoler, moi, vous allez voir cela, tant de clampins ! tas de rossards ! Brrrrrou ! Brrrrrou ! Brrrrrou !

Toutes ces sonorités diverses, y compris les jurons du brave Perdriol, produisaient un effet merveilleux, et lièvres, lapins, voire même faisans, détalèrent de la belle manière. Je m'étais reporté vers la lisière du bois, où la fusillade commençait à se faire entendre, et j'aperçois mon Rouland qui, lassé

d'attendre à son poste, s'était retourné pour voir ce qui pouvait se passer dans la forêt :

— Le dos au bois, s'il vous plaît, monsieur le ministre ; le dos au bois ! C'est la consigne, m'écriai-je.

— N'ayez donc pas peur, me répond M. Rouland, impatienté, *je connais mon affaire.*

Craignant de l'importuner, je m'éloigne, et je n'avais pas fait vingt pas que j'entends un coup de feu suivi par un cri de douleur poussé par une voix en fausset ; puis immédiatement un second coup de feu, cette fois accompagné d'un juron formidable poussé par une voix de basse. Je me précipite vers le ministre.

— Je crois que Votre Excellence vient de blesser un de mes rabatteurs.

— Croyez-vous ? me dit M. Rouland très troublé. J'ai vu quelque chose de rouge qui remuait dans le fourré et, ma foi, j'ai tiré. J'espère que ce n'est pas grave.

— Je vais voir cela, lui dis-je ; mais, pour Dieu, ne tirez plus !

J'entre dans le bois, et je vois le cuirassier Lambrequin qui se frottait douloureusement la fesse en faisant une affreuse grimace, imité par le marchi Perdriol, qui sacrait :

— Faut-il qu'il y ait des gens cosaques, tout de même ! Faut-il qu'il y en ait !

Je reviens à M. Rouland :

— Vous avez blessé deux rabatteurs : un cavalier et un maréchal des logis.

— Grièvement ?

— J'espère que non.

— Eh bien, capitaine, dites-leur qu'il y a, comme pansement, un louis par grain de plomb reçu.

— Bien, Excellence. Je vais leur porter cette bonne nouvelle.

Je cours retrouver mes braves, qui sont immédiatement rassérénés par cette aubaine, et, sans tarder, ils vont se déculotter derrière un arbre et se mettent à compter consciencieusement les grains de plomb :

— Six ! disait Perdriol.

— Quatorze ! disait Lambrequin triomphant.

Et, tout à coup, j'entends la voix du marcha Perdriol qui criait, très vexé :

— C'est tout de même un peu raide que vous, simple cavalier de deuxième classe, vous en avez reçu plus que moi, qui suis votre supérieur.

Je versai respectivement aux blessés les six louis et les quatorze louis alloués par le généreux ministre,

mais le garde Buret n'avait pas pardonné, et le soir, après le dîner de gala, lorsque l'empereur me demanda le détail du gibier tué, je lui tendis le tableau sur lequel Sa Majesté lut, non sans une vive surprise :

Trente-deux faisans,
Soixante-trois lièvres,
Cent trente lapins,
Et *deux cuirassiers*.

LA BELLE AMÉLIE



SATANÉE POUSSIÈRE!... Hector de Poigne, capitaine en second au 32^e d'artillerie, avait plusieurs fois proféré cette exclamation rageuse, alors que, revenant des grandes manœuvres de l'Est, il trottait à sa place de colonne à la gauche de la cinquième batterie. Ce n'était plus la poussière de Paris, cette poussière fine, impalpable, exhalant un vague parfum de vanille, cette poussière aristocratique avec laquelle une petite femme écrivant à son « mimi adoré » serait tentée de sécher ses pattes de mouche ; mais c'était un nuage âcre, gris foncé, soulevé par les sabots placés aux roues des pièces et des caissons, si épais qu'il était impossible de distinguer ni hommes ni chevaux.

Et le capitaine en avalait pour son grade.

Son teint était couleur de terre avec des épaisseurs de croûte et des écailles comme on en distingue sur la croupe « en replis tortueux » des hippopotames (*hippos*, cheval, *potamos*, fleuve). Sa moustache, jadis blonde, rappelait comme tons neigeux

celle du généralissime, et ses yeux n'avaient plus ni cils, ni sourcils apparents. Quant à sa tenue, elle avait beaucoup de rapport avec celle de Chambourcy sortant d'une maison en démolition au dernier acte de la *Cagnotte*.

Satanée poussière ! Certes, il en avait déjà fait des manœuvres d'automne, mais jamais après quarante jours de sécheresse. Et les fantassins osaient se plaindre ! Et les cavaliers avaient l'audace de crier ! Qu'auraient-ils dit s'ils avaient porté cette *bande rouge* qui « jamais ne bouge », suivant le fier dicton.

Enfin, heureusement, Reims approchait, Reims, l'étape bénie où l'on pourrait se reposer et se brosser. Vers les onze heures, on traversa la Grand'Rue, entre deux haies de population égayée par la vue de tous ces artilleurs-mitrons. Les batteries se formèrent en bataille sur la place d'Armes, les fourriers distribuèrent les billets de logement et la dislocation commença.

— Où m'envoyez-vous, Chantemont ? demanda de Poigne, en recevant son petit papier.

— Chez l'huissier Rondard, place de la Cathédrale, mon capitaine.

— Un huissier !

— Oh ! j'ai pris mes informations, vous y serez très bien, reparti le sous-officier en clignant de l'œil.

— Enfin, va pour l'huissier !

Hector, suivi de son ordonnance, se mit en marche ; il mit pied à terre devant une maison ornée de panonceaux dorés, et ayant assez belle apparence. — Il paraît qu'à Reims on saisit beaucoup, pensa le capitaine, et il sonna.

Une vieille bonne vint ouvrir, et introduisit le nouvel arrivant dans l'étude où travaillait un petit homme, en calotte noire, assez jeune encore, mais rougeaud et bedonnant.

Il souleva ses lunettes à branches d'or sur son front dégarni, et toisant le nouveau venu qui, décidément, marquait assez mal — à la saisie, le dolman n'aurait pas valu quatre francs.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je ne veux rien. La municipalité m'envoie chez vous en billet de logement. Capitaine Hector de Poigne ; mais si je vous gêne, je ne demande pas mieux que d'aller à l'hôtel à vos frais, maître Rondard.

L'huissier se radoucit. En somme, cet officier, si affreux qu'il fût, en valait bien un autre ; même

en réfléchissant, il valait mieux qu'un autre, surtout quand on a une jeune femme...

» — Permettez que je vous présente à madame Rondard. — Amélie !

La porte s'ouvrit et une magnifique brune apparut, avec son teint mat, ses yeux immenses, ses cheveux noirs bleus encadrant son frais visage de longs bandeaux, et, au coin de lèvres sensuelles un imperceptible duvet noir le plus affriolant du monde.

De Poigne s'inclina, ébloui, tandis que madame Rondard ne pouvait s'empêcher d'éclater de rire à la vue de l'être bizarre qu'on lui présentait...

— Ah, monsieur, comme vous voilà fait !

— Hé ! hé ! s'esclaffa l'huissier très joyeux, nous sommes tous comme ça dans l'artillerie.

— Je suis vraiment désolé, madame, de me présenter ainsi devant vous, mais la poussière de la route, la satanée poussière...

— Je vais vous faire préparer une chambre ; mais que vous êtes drôle, Dieu que vous êtes drôle !

Elle continua à être secouée par les transports d'une joie convulsive :

— Maria, dit-elle à la vieille bonne, conduisez monsieur au premier, — la chambre bleue.

— Et qu'il y ait de l'eau, beaucoup d'eau, appuya Hector, un peu dépité par l'impression d'hilarité produite sur sa belle hôtesse.

Elle encore pouvait bien rire, une jolie femme a tous les droits ; mais son mari, son immonde mari, je vous demande un peu... Est-ce que cela ne mériterait pas vengeance ?

Cependant, l'ordonnance était arrivé, apportant la valise, le tub et le nécessaire du capitaine. Dans la chambre bleue, il y avait un pot à l'eau grand comme une cafetière et une cuvette microscopique dans laquelle on aurait pu se laver les mains l'une après l'autre. L'ordonnance reparut, hélant dans l'escalier :

— Hé ! dites donc, il me faudrait de l'eau pour mon officier.

— Mais il y a de l'eau, reprit la vieille Maria avec aigreur.

— Oh ! mais oui, il lui en faut deux ou trois seaux pour son tub.

Que d'eau ! Que d'eau ! Les seaux montèrent. Le tub parfumé fut installé, et bientôt le capitaine, bien et dûment épongé et frotté, reprit figure humaine. Il se coiffa avec soin, retroussa sa belle moustache blonde au petit fer, endossa un dolman neuf à sou-taches d'or éblouissantes, puis, ainsi métamorpho-

sé, il descendit au salon. Il y retrouva madame Rondard qui travaillait seule. En le voyant elle ne put s'empêcher de pousser un cri :

— Comment... c'est vous !

— Mais, oui, madame, c'est moi, un peu moins sale.

— Ah ! je ne vous aurais jamais reconnu, dit la belle brune en rougissant.

De Poigne constata l'effet produit, et, immédiatement, il se mit à attaquer la place. Mais madame Rondard reculait, et se débattait en imposant silence. L'étude était à deux pas, l'huissier pouvait entendre...

— Écoutez, dit le capitaine, le passage a lieu sur la route. Venez donc m'y rejoindre. Nous causerons bien plus tranquillement.

— Oui, oui, cela vaut mieux. Ici, j'ai si peur !

Et, de fait, une demi-heure après, madame Rondard apparaissant délicieuse avec sa robe de mouseline maïs et son grand chapeau couvert de fleurs. Très amusée, elle écoutait les sonneries de trompette ; elle regardait les artilleurs, en bourgeron de toile, se servant de l'étrille, sautant à la force des poignets sur le dos des chevaux pour les conduire à l'abreuvoir ; tout ce mouvement joyeux et martial la

ravissait. Hector expliquait, donnait des détails, coupés d'ordres sonores qu'il lançait d'une belle voix décidée et vibrante, puis, entre temps, il s'informait de l'existence que menait la femme de l'huissier, une vie bien triste, bien monotone, sans aucune liberté, excepté quand Rondard était obligé de s'absenter aux environs pour saisir.

— Et dire que je pars demain! murmurait de Poigne.

— Oui, c'est dommage, bien dommage... car je me sentais une réelle sympathie pour vous. Mais voici le pansage terminé, il vaut mieux que nous ne rentrions pas ensemble. Dans une petite ville comme Reims, cela ferait jaser. Je vous reverrai à dîner. Adieu.

La séduisante créature! pensa le capitaine, en la regardant s'éloigner, dans un rayon de soleil. Au dîner, Rondard eut un haut-le-corps, en voyant le changement survenu dans le physique de son garnisaire; aussi, pour affirmer ses prérogatives de mari, il se livra à toutes sortes de manifestations tendres, très émoussillé par une bouteille de champagne débouchée en l'honneur de l'officier.

— Quand partez-vous, mon capitaine? demanda-t-il au dessert.

— Nous nous mettons en route demain matin, à cinq heures.

— Eh bien, moi, je serai encore plus matinal que vous, car je dois m'embarquer à quatre heures pour une saisie à Jonchery-sur-Vesles.

Une heure ! Madame Rondard serait une heure seule ! Espoir sublime et fou !... Cependant l'huissier, à dessein sans doute, continuait très goguenard à être de plus en plus tendre, et, dès dix heures, s'excusant sur le réveil matinal du lendemain, il entraîna sa moitié. Hector, assez penaud, regagna sa chambre séparée du nid conjugal par une simple cloison, mais alors la situation devint intolérable. On entendait littéralement tout ce qui se passait à côté, et il était bien évident que Rondard, très en verve, avait la ferme intention d'user ce soir-là des droits du seigneur. Amélie se défendait de son mieux, prétextant la fatigue, une migraine... et aussi le voisinage du capitaine.

— Eh bien, tant mieux, ripostait le petit homme ; il verra qu'à Reims il y a de bons ménages.

Déjà la lutte devenait plus molle. Il était bien évident que la pauvre Amélie, lassée, énervée, allait finir par céder à la force. Il fallait prendre un parti énergique. De Poigne saisit son sabre par la poignée,

et le plaça de manière qu'il glissât, en dégringolant dans le tub, ce qui produisit, avec le fourreau d'acier contre le zinc, un tintamarre épouvantable.

— Nom de nom ! jura l'huissier, tandis qu'Amélie éclatait de rire.

Puis le silence se fit. Chose bizarre ! c'était madame qui avait ri et c'était monsieur qui était désarmé. Un peu avant quatre heures, Rondard partait dans sa carriole, et Hector, qui n'avait pas fermé l'œil, se précipitait chez la belle brune, qui – avons-nous besoin de le dire –, et après les objections qu'une femme bien élevée se croit obligée de soulever pour l'acquit de sa conscience, reçut son voisin à bras ouverts...

Il était près de six heures quand le capitaine, s'arrachant à ce tumultueux rêve d'amour, revint à la réalité.

— Et la colonne ! s'écria-t-il avec effarement.

Échangeant un suprême baiser avec la belle Amélie, il s'habilla en toute hâte, et en arrivant sur la place d'Armes, il trouva l'ordonnance qui tenait les deux chevaux en main, et qui lui annonça que le régiment était parti depuis deux grandes heures.

— Me voilà bien ! pensa le pauvre de Poigne en détalant au galop.

Arrivé à Buzancourt, il rejoignit enfin la colonne qui avait fait halte. Sans hésiter, il alla se présenter au colonel, et là, ma foi, en taisant seulement le nom, il raconta son aventure dans les moindres détails.

Le colonel avait écouté en frisant sa moustache, et sa physionomie d'abord sévère, s'était peu à peu éclairée au récit de cette bonne escapade de jeunesse.

— Capitaine, lui dit-il, vous auriez bien mérité huit jours d'arrêts ; mais bah ! il vous sera beaucoup pardonné... parce que vous avez beaucoup aimé. Rejoignez votre batterie.

LES CENDRES



MADemoiselle ALIDA DE CONMAGNE,
24 BIS, RUE FORTUNY.

Saint-Cyr-l'École, le 17 février 1890.

MA BONNE DADA,
Quel joli mardi-gras nous avons passé ensemble, depuis le réveil en musique dans le grand dodo en satin vieil or, jusqu'à mon départ à la gare Montparnasse à dix heures trente du soir, – direction : le vieux bahut ! Je me souviens de tes étonnements en apercevant au matin sur le fauteuil au pied du lit mon pantalon garance à bande bleue. Tu riais comme une petite folle en montrant tes dents de jeune louve, et tu me disais :

– Il me semble que je suis devenue une nounou comme dans *Ludus pro Patria*, de Gerbault, et que je couche avec Dumanet.

J'ai alors essayé de te persuader qu'un Cyrien était toujours officier, officier-bazar, mais officier en dépit de ses épaulettes de laine. Le voilà bien le fol

orgueil, mais je devais en rabattre ; d'ailleurs, tu m'as répondu en riant que cela t'était tout à fait indifférent et que tu préférerais le jeune soldat au vieux général.

...Et moi, j'ai tout fait pour le prouver que tu avais absolument raison.

Après on s'est levé, on a mangé des crêpes dans une salle à manger tout ensoleillée, des bonnes crêpes dorées, savoureuses, avec un parfum de vanille (je suis un peu gourmand, mais l'ordinaire de l'école n'est pas fait pour nous blaser). Et, bras dessus, bras dessous, nous sommes partis flâner sur les boulevards. L'air était tiède ; je ne sais pas si, comme dans la chanson de Gounod, on voyait voltiger

Des plumes de tourterelle

sur le ciel léger, mais il y avait partout des serpents, minces bandes de soie roses, bleues, vertes, qui s'enroulaient autour des platanes et leur donnaient l'air de conscrits enrubannés après le tirage au sort. Dans la foule grouillante passaient les chars-réclame, qui suffisaient à mettre en joie une foule bon enfant et désireuse de s'amuser. Partout une grisserie répandue, des interpellations baroques, des cris de joie, des fanfares de chasse qui éclataient soudain

à quelque carrefour comme un joyeux hallali. Quant à toi, Dada, tu manquais complètement de tenue ; tu achetais d'immenses sacs de confetti que tu envoyais à pleines poignées dans la figure des matrones et des gens graves. Tu étais si gentille qu'on ne se fâchait pas ; on riait en te payant parfois de la même monnaie, et nous étions couverts de petits ronds de papier multicolores qui s'accrochaient dans ton toupet de clownesse, dans ta mante valois, et dans mon plumet blanc et rouge.

Était-ce ton petit nez troussé à l'impudence ? Était-ce ma tenue de Saint-Cyrien ? En tout cas, la foule nous était absolument sympathique, et nous bénéficions tous deux du prestige de la jeunesse et de l'uniforme. À huit heures, nous avons dîné dans un petit cabinet de la Maison-d'Or avec un maître d'hôtel qui s'impatientait parce que le verrou était continuellement poussé. – Te rappelles-tu comme tous les plats étaient froids et comme le parfait au café était fondu ? – Et tu m'as reconduit à la gare par cet affreux boulevard des Invalides. Je n'étais pas gris, mais j'étais dans cet état d'âme très spécial où les objets perdent leur aspect réel pour en prendre un autre hilarant. Les becs de gaz paraissaient danser la gigue sur notre passage, et les kiosques me sem-

blaient des pagodes chinoises illuminées. Dans mon oreille résonnaient encore comme de lointains airs de chasse, comme un bruissement de fête, et toi, très câline, tu reposais ta jolie tête sur mon épaulette, en murmurant :

— Jacques, tu viendras dimanche ; tu as promis, bien promis à ta petite femme !

Ah ! si j'avais promis ! Nous nous sommes quittés devant le guichet, avec des adieux déchirants et un bon baiser qui a rendu les camarades bien jaloux. Mon ancien, le marchef de la Houppes-Grandsac, m'a crié :

— Eh bien ! monsieur Bazar, vous ne vous embêtez pas. Vous allez monter avec nous dans le *crampton*, vous nous raconterez vos bonnes fortunes.

C'est ici que le drame commence. Malgré ma qualité indéniable d'officier, j'étais évidemment moins officier que mon ancien, et il n'y avait qu'à monter avec lui dans le *crampton* sans murmurer. On m'y a offert une délicieuse place... dans le filet aux bagages, et là, replié tant bien que mal avec mon sabre-baïonnette dans ce hamac improvisé, j'ai dû inventer des histoires folles sur les charmes de la blondinette qui m'avait accompagné à la gare. Ai je besoin de te dire, ô mon Alida ! que tu as pu compter

sur ma discrétion de gentleman... enfin, le marchef riait beaucoup, et j'aurais apprécié davantage mon succès d'orateur si mon dîner n'avait pas très mal passé, vu la position plutôt gênante dans laquelle j'étais couché.

Enfin, nous sommes arrivés à Saint-Cyr un peu titubants ; nous avons descendu en longue colonne le raidillon qui mène à l'école, et défilé raides comme la justice en faisant le salut militaire au capitaine Brulard, qui était *de jour*. Puis, j'ai gagné le dortoir de Balaklava, où j'ai retrouvé mon bahut, mon petit lit de camp à arêtes vives, ma planchette. Ah ! Dada, quelle différence avec le nid vieil or de la rue Fortuny, le grand dodo satiné. Sur les murs blanchis à la chaux, et éclairés par la lumière crue du gaz, les camarades, en se déshabillant, découpaient des silhouettes fantastiques.

J'avais certainement mal aux cheveux ; excès d'amour ou crêpes mal digérées, je ne sais ; dans la cour Wagram une clameur lointaine avait sonné d'abord l'appel, puis l'extinction des feux, et depuis déjà longtemps j'étais parti pour le pays des rêves, reposant de ce sommeil un peu lourd du juste qui ressemble tellement à celui de la brute, lorsque je fus réveillé en sursaut par un bruit étrange.

Une longue procession de religieux en surplis et portant des cierges entraîna dans le dortoir de Balaklava. Quand elle se fut approchée de mon lit, je constatai que les religieux étaient des anciens, que les surplis étaient des chemises d'ordonnance flottant par-dessus l'uniforme, et que les cierges étaient de simples bougies introduites dans des baïonnettes. En tête marchait la Houppes-Grandsac, très grave, suivi de près par le brigadier d'Ogerval portant dans une assiette je ne sais quelle affreuse mixture noire, cirage, huile et brique pilée.

— Debout, les melons ! cria le marchef ; n'oublions pas que c'est aujourd'hui le mercredi des Cendres, Venez recevoir le saint chrême.

Alors s'éleva une espèce de mélodie plaintive :

Ancien que j'adore,
Ange de beauté,
Ô toi dont j'implore
La sévérité
,Que l'on glorifie
Ton nom au matin,
Qu'elle soit bénie
L'ombre de ta main...

Et tous les melons se levèrent pieusement, pieds nus, en bannière, et vinrent défiler devant la

Houppes-Grandsac qui avait fourré son pouce dans la mixture noire, et nous l'appuyait ensuite fortement sur le front, en nous disant d'une voix caverneuse :

— Souviens-toi que tu n'es qu'un melon, et que tu ne seras jamais qu'un melon.

Je défilai à mon tour ; j'eus comme les autres mon stigmaté noir et j'allai me recoucher, tandis que la procession s'en allait au dortoir de l'*Alma-droit* pour se livrer à de nouveaux exercices et continuer les pratiques de ce culte étrange.

Mais deux heures après, la diane résonnait sur le grand carré avec un bruit terrible ; il fallait se lever en hâte – oh ! combien las ? – refaire son lit avec rabattement, ranger sa case, cirer ses bottes, astiquer ses boutons au tripoli, et dégringoler au lavoir pour se rendre de là à la parade dans la grande cour. Le ciel m'est témoin que sous le robinet d'eau froide, j'ai frotté énergiquement, mais le satané enduit de cirage et de brique pilée tenait comme du chien, et sous mon képi apparaissait entre les deux sourcils une large étoile noire.

Le capitaine Brulard est passé lentement, les mains derrière le dos, suivi par le marchef de la Houppes-Grandsac, qui paraissait goguenard. Il a soulevé ma visière et m'a dit :

— Vous aurez huit jours de consigne pour mauvaise tenue à la parade.

Je n'avais qu'un mot à répondre pour me disculper, ma petite Dada, mais je regardai les galons de mon ancien la Houppe-Grandsac, et soudain je compris la beauté du sacrifice, l'abnégation, grandeur et servitude militaire, Paul de Molènes, tout, tout ! Et grandi vis-à-vis de moi-même, ayant l'intuition de ce qu'il y avait de sublime, de surhumain dans l'obéissance passive et le respect de la discipline quand même, je me tus, sous les armes.

Mais me diras-tu, avec tout cela, Jacques ne pourra pas venir dimanche. C'est vrai, ma pauvre Dada... mais sans cela où serait le sacrifice ?

Je serai stoïque et chaste. *Pro Patria!* comme dirait le grand ancien Déroulède.

SA NUIT DE NOËL



LÀ-BAS, LÀ-BAS, tout au fond des Pyrénées-Orientales, dans un lit blanc à tringles de fer, portant à la tête une planchette de bois avec un numéro matricule, un petit soldat – presque un enfant – est couché, tout pâle, avec une moustache à peine estompée sur les lèvres exsangues, et des cheveux blonds, d’un jaune indécis, tondus à l’ordonnance.

De temps en temps, il ouvre ses yeux appesantis, et comme s’il sortait d’un rêve, il regarde un peu étonné la longue salle froide, toute nue, avec ses murs blanchis à la chaux et sa rangée de couchettes uniformes sur lesquelles le bec de gaz, baissé au bleu, fait danser des ombres étranges. Dans l’air flotte un relent fade de laudanum et de tisane auquel se mêle le vague parfum d’une orange mise à portée de la main du malade pour apaiser la soif de la fièvre. Et tout à coup, comme pour fixer ses idées d’une manière plus nette, surgit de l’ombre une femme âgée, en robe grise, avec une vaste coiffe dont les ailes remuent en marchant comme celles d’un ange, tandis

qu'elle avance d'un pas lent et aérien sur l'étroit passage du tapis.

— Quel jour sommes-nous, ma sœur ? demande avec effort le petit soldat.

— Le 24 décembre, mon enfant ; le soir de Noël. Puisque vous ne pouvez assister à la messe de minuit, il faut bien prier Dieu. Moi je vais le prier pour vous.

Et la forme grise s'estompe et disparaît, et le malade à nouveau referme les yeux et se met à songer... Noël ! c'est le soir du réveillon !...

Et tout à coup la façade de Maxim's, rue Royale, apparaît brillamment illuminée avec des girandoles de gaz où le mot *Soupers* flamboie en lettres de feu. À chaque instant le petit groom en veste écarlate, avec les chevrons d'or et la toque de fusilier anglais, ouvre la porte à des bandes interminables de joyeux viveurs montrant sous la pelisse de loutre la cravate blanche, et le frac au revers fleuri. Les petites tables sont encombrées de convives faisant face à des jeunes femmes en immenses chapeaux, avec des robes à tons clairs et décolletées en carré, de manière à laisser voir le plus de peau possible. Accoudées sur la nappe, les bras nus, elles grignotent des pommes d'api, ou épluchent des écrevisses avec de jolis mou-

vements de doigts chargés de bagues. On mange dans la même assiette, on boit dans le même verre, on s'embrasse entre deux bouchées. De temps en temps, une belle fille se lève dans le but de livrer à l'admiration de la galerie sa robe de satin blanc pékiné Louis XVI et son corsage de velours mauve brodé d'or et de perles, et, tout en faisant des effets de hanche, elle se promène de table en table, tandis que des voix gouailleuses l'interpellent au passage. C'est un brouhaha d'éclats de rire, de bruits d'assiettes, de bouchons de vin de Champagne sautant en l'air, d'objurgations aux garçons affairés. Des fleurs électriques éclairent ce spectacle, répercuté à l'infini dans les glaces, tandis qu'au milieu des groupes, grave, gourmé, circule le surveillant, moustachu, en jaquette, daignant parfois adresser la parole à quelque gigolo de choix, débiteur d'un arriéré d'additions fantastiques.

Mais l'arrivée d'un petit homme, le chapeau en arrière, suivi d'une véritable escorte, a mis la salle en joie, et de tous les coins un refrain s'élève, celui du couplet de la dernière revue où l'on célèbre sa gloire :

Tu n'es pas joli, joli garçon
Mais t'as tant de pognon !

À ce refrain, qui revient bruire à ses oreilles, le petit soldat esquisse un sourire navré, et toute sa vie bruyante, agitée, fêtarde, surgit devant lui. Voici les longues randonnées au Jardin de Paris, avec Irma, Liane, Émilienne, les promenades bras dessus, bras dessous, en chantant et dodelinant de la tête ; les combats de taureaux avec des matadores qui, dans un décor verdoyant, agitent des capes de couleur éclatantes ; les courses de Trouville avec la vallée de la Touques, et l'Eden, le petit café chantant où, chaque soir, son entrée est saluée comme celle d'un roi – le roi de la fête – par des acclamations unanimes...

Des femmes passent, aguichantes, séduisantes, frôleuses, l'enivrant de leurs sourires, jouant la comédie de la passion vraie.

Tu n'es pas joli, joli garçon
Mais t'as tant de pognon !

Tant de pognon ! À quoi cela lui a-t-il servi?...
À se faire des ennemis terribles, comme cette brune aux grands yeux méchants qui se penche sur son lit de souffrance, en le poursuivant de grands coups de plume acérée. Celle-là, en dépit des chèques envoyés, jamais elle ne pardonnera, jamais !...

Le petit soldat repousse cette menaçante apparition avec terreur, et sa main crispée sur la couverture de laine grise rencontre une lettre. Il la saisit et soudain sa physionomie s'éclaire. Au parfum d'iris qui s'est dégagé comme une caresse de l'éventail de Célimène, il a reconnu le mot de l'amie, de celle qui est venue le retrouver dans ce coin perdu et qui, afin d'être plus à portée de lui, a tout quitté pour s'installer en plein hiver dans une mauvaise auberge. Il élève le papier à hauteur de ses yeux, un papier eau du Nil, élégant, satiné, la seule chose qui, dans ce triste hôpital, rappelle le luxe d'autrefois, et comme l'écriture est très nette, très haute, avec les larges caractères du siècle dernier, le petit soldat relit une fois de plus à la lueur de la veilleuse :

« Mon pauvre ami,

» Me voici tout près de toi. Des fenêtres de l'hôtel je vois la façade de la chambre où tu souffres. Me sens-tu là au moins ? As-tu conscience que tu n'es pas abandonné et que, dans cette petite ville, respirant le même air que toi, il y a quelqu'un qui t'aime ?

» Écoute : cette soirée du réveillon, je ne veux pas que tu la passes seul. Ce serait trop triste. Je viendrai à minuit. J'ai une lettre de recommandation du ministre. Je ferai tant et tant qu'il faudra bien qu'on

m'ouvre la porte. Je ne serai pas bien exigeante. Je demanderai seulement qu'on me laisse causer avec toi cinq minutes, cinq petites minutes. On ne pourra pas me refuser cela, n'est-ce pas ? Donc, à ce soir et, d'ici là, pense bien à moi.

» Je t'envoie le meilleur de mon cœur.

» M.»

Le malade porta la lettre à sa bouche et un peu de sang lui revint aux joues. Lui, jadis si sceptique, si blasé, il se sentait tout attendri par ce dévouement absolu qui s'offrait à lui. C'était comme une petite lumière dans la nuit qui l'entourait de toutes parts. Anxieusement il se mit à compter les heures qui sonnaient lentement à l'horloge de l'hôpital, et quand tinta onze heures trois quarts, il éprouva une grande angoisse, un véritable battement de cœur. Viendrait-elle ? Tiendrait-elle sa promesse ?... Toute sa pensée était tendue nerveusement vers cette unique pensée : la revoir, ne fût-ce que quelques minutes, avec ses cheveux d'or, son port de reine, son impérieuse beauté. Être un instant cette main aux ongles roses taillés et ciselés, aux doigts fuselés, contempler ce teint rayon de lune, blanc de perle, eau de lis, poussière d'aile de papillon ! Toute une litanie pro-

fane et mystique qui lui montait du cœur aux lèvres!...

À minuit, un bruit de cloche retentit, cette cloche qui signalait chaque matin la visite du médecin major, accompagné du sergent de garde. Le petit soldat se mit avec peine sur son séant. Un bruit d'en bas montait comme celui d'une altercation violente. Des lumières descendaient dans la cour. Puis la grosse porte se referma lourdement avec un bruit lugubre qui retentit comme un glas et le silence profond régna à nouveau dans l'hôpital un moment réveillé.

Et la vieille femme aux grandes ailes blanches passa à nouveau, hiératique, muette, avec son pas aérien, devant le lit.

— Qu'y a-t-il donc, ma sœur ?

— Chut ! Ce n'est rien, une femme qui voulait à tout prix pénétrer à cette heure-ci, au mépris du règlement, sous prétexte que c'était la veille de Noël. Dormez, mon enfant.

Et la sœur s'éloigna ; et le petit soldat, retombé sur l'oreiller, eut la sensation atroce que tout était fini, bien fini, que c'était l'abandon complet dans la nuit noire.

TABLE



LE DRAPEAU.
PIANO CONTRE PISTON.
EN REVENANT DE MAUBEUGE.
FEMMES ET CHEVAUX.
LA BALLE.
LE CHEVAL ABDALLAH.
AU BIVOUAC.
IDYLLE NOIRE.
LE SUICIDE D'UN SPAHI.
LA PRINCESSE LOINTAINE.
BELLE-MAMAN.
L'AMI DES OFFICIERS.
L'ACCOLADE.
AU CONCOURS HIPPIQUE.
SNOBISME !
UNE AFFAIRE.
LE POIGNARD.
LES LANCIERS.
LES CENT-GARDES.
CHAT EN POCHE.
BONNE FORTUNE.
LE REMPLAÇANT.
CHASSES D'AUTOMNE.

LA BELLE AMÉLIE.

LES CENDRES.

LA NUIT DE NOËL.